BnF Gallica

L'Iliade d'Homère. Tome 1, Iliade / . Traduction nouvelle,

par M. Dugas-Montbel

Source gallica.bnf.fr / Bibliothèque nationale de France

BnF Gallica

Homère. Auteur du texte. L'Iliade d'Homère. Tome 1, Iliade / . Traduction nouvelle, par M. Dugas-Montbel. 1815-1818.

1/ Les contenus accessibles sur le site Gallica sont pour la plupart des reproductions numériques d'oeuvres tombées dans le domaine public provenant des collections de la BnF. Leur réutilisation s'inscrit dans le cadre de la loi n°78-753 du 17 juillet 1978 :
- La réutilisation non commerciale de ces contenus ou dans le cadre d'une publication académique ou scientifique est libre et gratuite dans le respect de la législation en vigueur et notamment du maintien de la mention de source des contenus telle que précisée ci-après : « Source gallica.bnf.fr / Bibliothèque nationale de France » ou « Source gallica.bnf.fr / BnF ».
- La réutilisation commerciale de ces contenus est payante et fait l'objet d'une licence. Est entendue par réutilisation commerciale la revente de contenus sous forme de produits élaborés ou de fourniture de service ou toute autre réutilisation des contenus générant directement des revenus : publication vendue (à l'exception des ouvrages académiques ou scientifiques), une exposition, une production audiovisuelle, un service ou un produit payant, un support à vocation promotionnelle etc.

CLIQUER ICI POUR ACCÉDER AUX TARIFS ET À LA LICENCE

2/ Les contenus de Gallica sont la propriété de la BnF au sens de l'article L.2112-1 du code général de la propriété des personnes publiques.

3/ Quelques contenus sont soumis à un régime de réutilisation particulier. Il s'agit :

- des reproductions de documents protégés par un droit d'auteur appartenant à un tiers. Ces documents ne peuvent être réutilisés, sauf dans le cadre de la copie privée, sans l'autorisation préalable du titulaire des droits.
- des reproductions de documents conservés dans les bibliothèques ou autres institutions partenaires. Ceux-ci sont signalés par la mention Source gallica.BnF.fr / Bibliothèque municipale de ... (ou autre partenaire). L'utilisateur est invité à s'informer auprès de ces bibliothèques de leurs conditions de réutilisation.

4/ Gallica constitue une base de données, dont la BnF est le producteur, protégée au sens des articles L341-1 et suivants du code de la propriété intellectuelle.

5/ Les présentes conditions d'utilisation des contenus de Gallica sont régies par la loi française. En cas de réutilisation prévue dans un autre pays, il appartient à chaque utilisateur de vérifier la conformité de son projet avec le droit de ce pays.

6/ L'utilisateur s'engage à respecter les présentes conditions d'utilisation ainsi que la législation en vigueur, notamment en matière de propriété intellectuelle. En cas de non respect de ces dispositions, il est notamment passible d'une amende prévue par la loi du 17 juillet 1978.

7/ Pour obtenir un document de Gallica en haute définition, contacter
utilisation.commerciale@bnf.fr.

Source gallica.bnf.fr / Bibliothèque nationale de France

Yb

40H1

L'ILIADE.

TOME PREMIER.

Voir microfiche même cote
P 20/3911



L'ILIADE.

TOME PREMIER.

Se trouve chez ANT.-AUG. RENOUARD, Libraire,
rue Saint-André-des-Arcs, n° 55.

ncq. 6854.

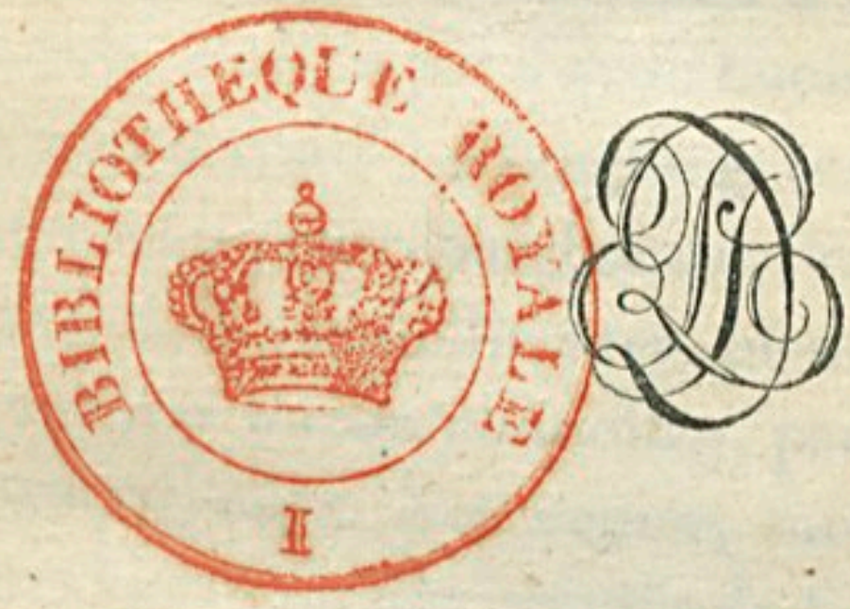
L'ILIADE
D'HOMÈRE.

TRADUCTION NOUVELLE,

PAR

M. DUGAS-MONTBEL.

TOME PREMIER.



A PARIS,

DE L'IMPRIMERIE DE P. DIDOT L'AINÉ,

IMPRIMEUR DU ROI.

M. DCCCXV.

PRÉFACE.

Ce n'est pas sans crainte que je me hasarde à donner au public une nouvelle traduction de l'Iliade; je sais combien il est dangereux d'arriver après des réputations établies, et peut-être me blâmera-t-on de rouvrir une carrière déja marquée par plusieurs succès; il est certain cependant que cette raison, loin de m'effrayer, a dû soutenir mon courage: dans les traductions comme dans les sciences, on part toujours du point où les autres sont parvenus; il est permis de profiter des découvertes de ceux qui nous ont précédés; leurs erreurs même nous sont utiles.

D'ailleurs, si quelque chose peut me faire pardonner de publier la traduction d'un ouvrage si souvent traduit, n'est-ce pas d'avoir choisi Homère pour l'objet de mon travail? La langue grecque est malheureusement trop peu répandue en France, et j'ose penser qu'on doit accueillir avec bienveillance tout ce qui peut faire mieux connoître, parmi nous, un génie si extraordinaire. Nos copies, sans doute, seront toujours bien loin des beautés de l'original; mais ce n'est qu'en tâchant de reproduire ces beautés que nous parviendrons à en donner une foible idée. Ainsi l'un aura mieux rendu la pompe des descriptions; un autre, la rapidité du style; celui-ci, la naïveté des détails; celui-là, cette couleur antique si pleine de charme, mais si peu connue dans une littérature qui s'est

formée au sein d'une civilisation avancée. C'est par tant d'efforts réunis que, jusqu'à ce jour, les traducteurs d'Homère ont réussi à faire entrevoir quelques unes des richesses répandues en foule dans un si beau modèle.

J'ai voulu m'associer à ces nobles efforts ; j'ai voulu aussi faire une étude sur Homère ; et, si j'ai découvert dans cette mine inépuisable un seul filon qui ait échappé à mes prédécesseurs, n'ai-je pas des droits à l'indulgence en publiant mon ouvrage?

Peut-être ne sommes-nous pas assez justes envers Homère ; on ne réfléchit pas assez combien il est hors de ligne ; combien ses poëmes sont admirables, et combien même leur existence durant tant de siècles est une singularité remarquable : ce n'est pas sans raison que, depuis trois mille ans, il fait l'admiration du monde ; que, depuis trois mille ans, les plus grands esprits qui aient brillé sur la terre en ont fait l'objet de leurs recherches, de leurs études, de leurs critiques ; et, soit que l'on considère ses détracteurs ou ses enthousiastes, encore est-il vrai que tous en ont parlé avec une sorte d'exagération qui seule suffiroit pour attester sa prodigieuse supériorité.

Quel est donc cet homme étonnant qui, dans la nuit des âges, élève le plus beau monument de l'esprit humain, sans qu'on puisse découvrir par quelle route il est arrivé à une telle perfection, et sans que, depuis lors, on soit jamais parvenu à l'atteindre? Quel est cet homme qui parle avec tant de puissance ;

qui développe les plus hautes leçons de la politique et de la morale; qui donne aux passions un langage si énergique, à la douleur une voix si touchante; qui a si bien connu tous les mystères de notre cœur; qui représente la nature avec tant de vivacité; qui passe tour-à-tour, et sans effort, des peintures les plus fortes aux tableaux les plus gracieux; qui semble se jouer avec tous les genres de beautés; qui anime, qui vivifie tout du feu de son génie, et qui sait répandre sur tant de scènes diverses le charme inexprimable d'un style rempli de naïveté, d'harmonie, et de noblesse?

Tout est mystérieux dans Homère: sept villes se disputent l'honneur de l'avoir vu naître; on ignore l'époque et les circonstances de sa vie; son historien même est inconnu, et les savants ne peuvent dire quel est celui qui a rassemblé ces aventures merveilleuses, qu'on attribue au poëte, et qui sans doute ne sont pas les siennes. Ses ouvrages ont eu une destinée non moins singulière: pendant plusieurs siècles ils restent comme en dépôt dans la mémoire des peuples; les rhapsodes les redisent par lambeaux à la Grèce étonnée, et ravie d'entendre ces faits héroïques des temps anciens, jusqu'à ce qu'enfin un homme conçoive le projet de rassembler ces chants magnifiques, d'en former un tout, et de ne plus les abandonner au hasard d'être perdus sans retour. Tant d'obscurités impénétrables ont fait imaginer à quelques érudits qu'Homère n'avoit point existé; et

l'objection la plus forte contre ce système est l'ensemble parfait qu'a mis dans toutes les parties de son ouvrage celui dont ils nient l'existence.

Faut-il donc s'étonner si des peuples lui ont consacré des autels, si l'antiquité lui a donné le surnom de divin ? et n'y auroit-il pas, de notre part, quelque orgueil mal entendu à rejeter un nouveau travail qui peut nous initier davantage dans les secrets d'un génie si étonnant, et qui peut nous donner une connoissance plus intime d'une si vaste et si sublime conception ?

J'ai donc pensé qu'on accueilleroit avec indulgence cette traduction d'Homère, et qu'à la faveur de ce nom illustre je trouverois grace même devant les ennemis de toute traduction. Combien je serai dédommagé des soins que j'ai apportés à cet ouvrage, si j'ai pu faire sentir quelques beautés inconnues ! Combien sur-tout je m'applaudirois de l'avoir entrepris, s'il devoit inspirer à nos jeunes gens le goût des lettres grecques, et leur donner le desir de lire le plus beau poëme du monde dans le plus beau langage qu'aient jamais parlé les hommes !

L'ILIADE.

CHANT PREMIER.

CHANTE, ô Muse, la colère d'Achille fils de Pélée, colère funeste qui causa tant de malheurs aux Grecs, qui, avant le temps, précipita dans les Enfers les âmes courageuses d'une foule de héros, et rendit leurs corps la proie des chiens et des vautours. Ainsi s'accomplit la volonté de Jupiter, du jour où de tristes discordes divisèrent Agamemnon, roi des hommes, et le divin Achille. Quel dieu leur inspira cette ardeur des querelles? le fils de Jupiter et de Latone. Irrité contre Agamemnon, il répandit un mal dévorant, et les peuples périssoient; car Atride avoit méprisé Chrysès, grand-prêtre de ce dieu. Chrysès s'étoit rendu près des rapides vaisseaux des Grecs pour racheter sa fille; portant de riches présents, et dans ses mains tenant le

sceptre d'or et les bandelettes d'Apollon, il imploroit en ces mots tous les Grecs, et sur-tout les deux Atrides, chefs des peuples.

« Atrides, et vous, Grecs belliqueux, que les « dieux habitants de l'Olympe vous donnent « de renverser la ville de Priam, et de retour- « ner heureusement dans vos foyers! Cepen- « dant rendez-moi ma fille chérie, acceptez sa « rançon, et respectez le fils de Jupiter, Apol- « lon, qui lance au loin ses traits. »

Alors tous les Grecs demandent, par un cri favorable, qu'on respecte le grand-prêtre, et qu'on reçoive ses présents magnifiques. Mais, dans son cœur, Agamemnon ne peut s'y résoudre; il chasse Chrysès avec outrage, et lui tient ce discours menaçant:

« Vieillard, que je ne te rencontre plus près « de nos larges navires, soit que tu y restes da- « vantage, soit que tu y reviennes encore; ou « crains que le sceptre d'or et les ornements de « ton dieu ne te soient désormais inutiles. Non, « je ne délivrerai point ta fille qu'elle n'ait vieilli « au sein de mes palais, dans Argos, loin de sa « patrie, occupée à filer le lin, et destinée « à partager ma couche. Mais fuis, ne m'ir-

« rite pas, si tu veux retourner dans Chryse. »

Il dit: le vieillard tremblant obéit à cet ordre, et marche en silence sur le rivage de la mer bruyante. Quand il a porté ses pas loin des navires, il adresse ces mots au puissant Apollon, fils de la blonde Latone:

« Écoute ma prière, dieu armé d'un arc d'ar-
« gent, toi qui protéges Chryse et la divine
« Cilla, qui, dans ta puissance, règnes sur Smin-
« the et sur Ténédos; si jamais j'ornai ton tem-
« ple d'agréables festons, si jamais je brûlai
« pour toi la graisse des chèvres et des taureaux,
« exauce aujourd'hui mes vœux, et que, frap-
« pés de tes flèches, les Grecs payent mes
« larmes. »

Telle fut sa prière: Apollon l'exauça. Soudain, le cœur enflammé de colère, cette divinité s'élance des sommets de l'Olympe, portant sur son dos l'arc et le riche carquois. Dans sa course impétueuse, les dards ont retenti sur les épaules du dieu courroucé. Il s'avance, semblable à la nuit, se place à l'écart, et fait voler un trait; l'arc d'argent frémit avec un bruit terrible. Apollon frappe d'abord les mules et les chiens agiles; mais bientôt de ses flèches meurtrières il atteint

aussi les guerriers, et sans cesse les nombreuses flammes des bûchers dévorent les cadavres. Durant neuf jours, les flèches du dieu volent par toute l'armée; le dixième jour, Achille convoque l'assemblée: la belle Junon mit ce dessein dans le cœur du héros, touchée de pitié pour les Grecs qu'elle voyoit périr. Bientôt les guerriers sont réunis; ils forment le conseil: alors, au milieu des chefs, Achille se lève, et leur dit:

« Je le vois, fils d'Atrée, forcés au retour, il « nous faut encore errer sur les flots, si toute- « fois nous échappons à la mort; car la peste « et la guerre accablent en même temps les « Grecs. Mais interrogeons un devin, un au- « gure, ou bien un interprète des songes; car « les songes viennent aussi de Jupiter: qu'il « nous dise quelle cause alluma la colère d'A- « pollon; qu'il nous dise si ce dieu nous ac- « cuse d'avoir violé des vœux et négligé ses « hécatombes, ou si, content du parfum de nos « victimes les plus belles, il daignera nous pré- « server du trépas. »

Ainsi parloit Achille. Alors se lève le fils de Thestor, Calchas, le plus illustre des augures:

il connoissoit le passé, le présent, et l'avenir; c'est lui qui conduisit les vaisseaux des Grecs aux rivages troyens; car il étoit savant à prédire l'avenir, qui lui fut dévoilé par Apollon lui-même. Plein de sagesse, il parle ainsi dans l'assemblée :

« O Achille, héros aimé de Jupiter, tu m'or-
« donnes de dire quelle cause alluma le cour-
« roux d'Apollon, je t'obéirai; mais aussi, pro-
« mets, jure que, bienveillant pour moi, tu
« me protégeras et par tes discours et par ton
« bras. Je crains d'irriter le héros qui, plein de
« majesté, règne sur tous les Argiens, et à qui
« les Grecs obéissent. Un roi est trop puissant
« quand il s'irrite contre un homme d'un rang
« inférieur: si quelque temps il comprime son
« ressentiment, la haine veille dans son sein
« jusqu'au jour où il s'est vengé. Dis-moi donc
« si tu veux me défendre. »

« Parle avec confiance, dis ce que tu sais des
« oracles, reprend l'impétueux Achille: je te
« jure par Apollon, qui donne à tes prières, ô
« Calchas, de nous dévoiler l'avenir, nul, tant
« que je vivrai, tant que mes yeux verront la
« lumière, nul de tous les Grecs n'osera, près de

« ces larges navires, porter sur toi une main té-
« méraire; non, lors même que tu nommerois
« Agamemnon, lui qui se vante d'être le plus
« puissant dans l'armée. »

L'augure infaillible se rassure, et parle en ces mots : « Apollon ne nous accuse point d'a-
« voir violé des vœux ou négligé ses hécatombes;
« mais Agamemnon a méprisé le grand-prêtre,
« n'a point délivré Chryséis, et n'a point accepté
« les présents. Telle est la cause des maux qu'A-
« pollon nous envoie, et qu'il nous prépare en-
« core. Non, sans doute, son bras pesant ne
« cessera de nous accabler que lorsque nous
« aurons rendu à son père bien aimé cette
« vierge aux yeux noirs, sans accepter ni pré-
« sents ni rançon, et conduit dans Chryse une
« hécatombe sacrée. Peut-être alors parvien-
« drons-nous à le fléchir. »

Ainsi parle Calchas. Alors le puissant Agamemnon se lève pénétré de douleur; son sein est rempli d'une sombre colère; ses yeux lancent des flammes; et, tournant sur Calchas un regard foudroyant, il s'écrie :

« Devin de malheurs, jamais tu n'as rien dit
« qui me fût agréable; tu n'aimes qu'à présager

« les désastres ; tu ne prononças jamais un ora-
« cle propice, et jamais tu n'en vis s'accomplir.
« Encore aujourd'hui, faisant parler les dieux,
« tu dis aux Grecs assemblés qu'Apollon les
« accable de maux parceque j'ai refusé la magni-
« fique rançon de la jeune Chryséis ; oui, sans
« doute, j'aurois desiré la conduire dans mes
« palais ; je la préfère même à Clytemnestre,
« qui, vierge encore, devint mon épouse :
« Chryséis ne lui est inférieure ni par sa beauté,
« ni par son esprit, ni par son cœur, ni par son
« adresse dans les ouvrages des femmes. Toute-
« fois je consens à la renvoyer, si ce parti est
« le plus sage. Je desire le salut de mes peu-
« ples, et non leur ruine ; mais préparez-vous
« à me donner un autre prix ; il ne convient pas
« que, seul parmi les Grecs, je reste sans ré-
« compense, et, tous vous le voyez, la mienne
« m'est aujourd'hui ravie. »

« O Atride, le plus vain et le plus avide des
« hommes, répond le violent Achille, pour-
« quoi les Grecs généreux te donneroient-ils
« une nouvelle récompense ? J'ignore s'il est
« encore en réserve de nombreuses richesses ;
« les dépouilles des villes détruites ont été par-

« tagées, et il ne seroit pas juste de les rassem-
« bler une seconde fois pour un autre partage.
« Mais renvoie au dieu ta captive, et nous te
« donnerons un prix trois et quatre fois plus
« magnifique, si Jupiter nous accorde, un jour,
« de renverser l'opulente ville des Troyens. »

« Superbe Achille, réplique le puissant Aga-
« memnon, n'essaie pas de me tromper; bien
« que tu sois vaillant, tu ne saurois ni me sé-
« duire ni me persuader. Quoi! tu veux, afin
« de posséder en paix ta récompense, que je me
« retire dépouillé sans honneur! Quoi! tu m'or-
« donnes de livrer ma captive! Oui, sans doute,
« si les Grecs, cédant à mes vœux, m'accor-
« dent un prix d'une égale valeur; mais, s'ils me
« le refusent, j'irai moi-même enlever ta ré-
« compense, ou celle d'Ajax, ou celle d'Ulysse;
« et celui que je désignerai frémira de colère;
« mais un jour nous en déciderons. Maintenant
« lançons un vaisseau sur la vaste mer, rassem-
« blons des rameurs habiles, plaçons l'héca-
« tombe dans les flancs du navire; qu'il reçoive
« aussi la jeune Chryséis, et qu'un héros illustre
« le commande, ou Ajax, ou Idoménée, ou le
« divin Ulysse, ou toi-même, Achille, toi le

plus terrible des guerriers, afin d'apaiser par « tes sacrifices le redoutable Apollon. »

Achille, tournant sur lui ses yeux courroucés, s'écrie aussitôt : « Homme avide et revêtu d'im-
« pudence, qui des Grecs voudra désormais
« obéir à tes ordres, soit pour se placer en em-
« buscade, soit pour attaquer de front l'en-
« nemi? Je ne suis point venu combattre sur
« ces bords pour me venger des Troyens belli-
« queux, jamais ils ne furent coupables envers
« moi, jamais ils n'ont enlevé mes bœufs, ni
« mes chevaux, jamais ils n'ont ravagé les
« champs de la fertile et populeuse Phthie;
« car nous sommes séparés par des montagnes
« ombragées et par la mer retentissante; c'est
« toi que nous avons suivi, guerrier téméraire,
« pour te combler de joie, pour punir sur les
« Troyens l'injure de Ménélas et la tienne, mi-
« sérable. Mais, sans égard, sans reconnois-
« sance pour ces bienfaits, tu me menaces de
« m'enlever un prix acquis par tant de travaux,
« et que me donnèrent les enfants des Grecs.
« Cependant ma récompense ne sera point égale
« à la tienne quand nous ravagerons la superbe
« citadelle d'Ilion. Quoique mes mains soutien-

« nent les plus violents efforts de la guerre, à « l'instant du partage tu obtiens les plus riches « dépouilles ; et moi, satisfait d'un modique « présent, je rentre dans mes vaisseaux, après « avoir supporté toutes les fatigues du combat. « Oui, je retourne maintenant dans la Phthie : « certes, il m'est préférable de retourner au « sein de ma patrie, sur mes superbes navires; « et je ne crois pas que, m'ayant ainsi outragé en « ces lieux, tu puisses désormais accroître et tes « richesses et tes trésors. »

« Fuis, s'écrie Agamemnon, fuis, si tel est « ton desir; je ne te prie point de rester pour « ma cause; assez d'autres m'honoreront, et sur- « tout le grand Jupiter: de tous les rois ses en- « fants tu m'es le plus odieux; tu n'aimes que la « discorde, la guerre et les combats. Si tu es « plein de force, c'est un dieu qui te l'a donnée; « ramène dans ton pays tes vaisseaux et tes sol- « dats; va régner sur tes Myrmidons : je te mé- « prise, je me ris de ta colère, et te braverai « par mes menaces. Puisque Apollon me ravit la « fille de Chrysès, je la renverrai sur un de mes « navires, accompagnée de mes guerriers; mais « j'irai moi-même dans ta tente, et j'enleverai

« la belle Briséis, qui fut ta récompense; afin
« que tu saches combien je l'emporte sur toi,
« afin que tout guerrier tremble de se dire mon
« égal, ou de combattre mon autorité. »

A ces mots, une vive douleur s'empare du fils de Pélée; dans son cœur il délibère, incertain si, armé du glaive aigu suspendu à son côté, il écartera la foule des princes pour immoler Atride, ou s'il doit maîtriser sa colère et dompter sa fureur. Tandis qu'il roule ces pensées au fond de son âme, et qu'il tire son épée du fourreau, Minerve descend des cieux: elle est envoyée par l'auguste Junon, déesse qui chérit les deux guerriers et veille également sur leurs jours. Elle s'arrête derrière Achille, saisit la blonde chevelure du héros, ne se montre qu'à lui seul, et reste invisible à tous les autres. Achille effrayé se retourne, et reconnoît Pallas, au terrible éclat de ses yeux.

« Fille du puissant Jupiter, dit-il, pourquoi
« venir en ces lieux? est-ce pour être témoin des
« fureurs d'Agamemnon? Mais j'en fais le ser-
« ment, et je l'accomplirai, son insolence va
« lui coûter la vie. »

« O Achille, lui répond la sage Minerve, je

« suis venue des cieux pour apaiser ta colère,
« si tu veux m'obéir : c'est l'auguste Junon qui
« m'envoie, déesse qui vous chérit tous les deux
« et veille également sur vos jours. Termine ces
« débats, n'arme plus ta main du glaive, et sois
« satisfait d'exhaler ton courroux en reproches
« amers. Je te le déclare, j'accomplirai mes
« promesses : des présents trois fois plus magni-
« fiques te seront un jour offerts pour réparer
« cette injure ; mais réprime ton courroux, et
« cède à nos desirs. »

« Déesse, répond le valeureux Achille, malgré
« la fureur dont je suis animé, je me rends à
« vos paroles ; c'est le parti le plus sage : ceux
« qui obéissent aux dieux en sont aussi les pre-
« miers exaucés. »

A ces mots, il appuie sa forte main sur la poignée d'argent, repousse dans le fourreau son glaive terrible, et ne résiste point aux ordres de Minerve. Alors la déesse revole se mêler à l'assemblée des dieux, dans l'Olympe, demeure du puissant Jupiter. Cependant Achille, toujours tourmenté par la colère, adresse encore au fils d'Atrée ces paroles outrageantes :

« Toi que l'ivresse égare, qui as à la fois les

« yeux d'un dogue et le cœur d'une biche, ja-
« mais tu n'osas combattre à la tête des peuples,
« ni te placer dans une embuscade avec les
« chefs de l'armée; ces périls te semblent la
« mort. Sans doute, il est bien préférable de
« parcourir le vaste camp des Grecs, et d'enle-
« ver sa récompense à celui qui ose te contre-
« dire. Roi qui es le fléau du peuple, parceque
« tu commandes à des lâches, tu m'auras ou-
« tragé pour la dernière fois. Je le jure, invio-
« lable serment! je jure par ce sceptre qui dé-
« sormais ne poussera ni rameaux ni feuillage,
« qui ne reverdira plus, depuis que, séparé du
« tronc sur les montagnes, le fer l'a dépouillé
« de ses feuilles et de son écorce; par ce sceptre
« que portent aujourd'hui dans leurs mains les
« fils des Grecs, chargés par Jupiter de mainte-
« nir les lois; je jure, et ce serment te sera fu-
« neste, que bientôt un grand desir de retrouver
« Achille s'emparera de tous les Grecs; et toi,
« malgré ta douleur, tu ne pourras les secourir,
« lorsqu'en foule ils tomberont expirants sous
« les coups de l'homicide Hector. Alors, dans
« ta colère, ton cœur sera déchiré pour avoir
« outragé le plus brave des Grecs. »

A ces mots, Achille jette sur la terre son sceptre enrichi d'étoiles d'or, et s'assied ; Agamemnon, de son côté, frémissoit de colère. Alors, au milieu de l'assemblée, se lève Nestor au langage harmonieux. Orateur éloquent de Pylos, des paroles plus douces que le miel couloient de ses lèvres ; déja étoient passées deux générations d'hommes qui jadis vécurent et furent nourris avec lui dans la divine Pylos : il régnoit alors sur la troisième ; plein d'amour pour les Grecs, il leur adresse ces paroles :

« O dieux, quelle tristesse profonde va s'empa-
« rer de toute la Grèce! Combien se réjouiront et
« Priam et les fils de Priam ! Quelle joie goûte-
« ront dans le cœur tous les Troyens, s'ils appren-
« nent vos funestes querelles, vous, les plus illus-
« tres des Grecs au conseil et dans les combats!
« Mais laissez-vous persuader, vous êtes l'un et
« l'autre plus jeunes que moi. Jadis j'ai vécu par-
« mi des guerriers d'une force bien supérieure
« à la vôtre ; et cependant ils ne m'ont jamais
« méprisé. Non, je n'ai point vu et ne verrai plus
« des héros tels que Pirithoüs, Dryante, pasteur
« des peuples ; Cénée, Exadius, Polyphème,
« égal aux dieux ; et le fils d'Égée, Thésée, sem-

« blable aux immortels. Ils furent les plus illus-
« tres des hommes qu'ait nourris la terre; et, vail-
« lants, ils combattirent de vaillants ennemis, les
« Centaures des montagnes, qu'ils exterminèrent
« dans un combat terrible. Je partis de Pylos,
« terre lointaine; je me mêlai à ces guerriers
« qui m'avoient appelé eux-mêmes, et je com-
« battis de tout mon courage. Nul de ceux qui
« vivent aujourd'hui n'auroit osé les attaquer;
« cependant ils écoutoient mes conseils et cé-
« doient à mes avis. Obéissez-moi donc, puis-
« que l'obéissance est le parti le plus salutaire.
« Agamemnon, quelle que soit ta puissance, ne
« ravis point la captive d'Achille, permets qu'il
« conserve une récompense que lui accordèrent
« les enfants des Grecs. Toi, fils de Pélée, cesse
« de t'irriter contre ce roi; jamais prince décoré
« du sceptre n'a joui d'un bonheur égal à celui
« de ce héros, que Jupiter comble de gloire. Si
« tu es le plus fort, si une déesse fut ta mère,
« lui est plus puissant, puisqu'il règne sur de
« plus nombreux guerriers. Atride, calme ta fu-
« reur; moi-même je te supplie d'apaiser ton
« courroux contre Achille, puissant rempart de
« tous les Grecs dans cette guerre funeste. »

« O vieillard, répond le grand Agamemnon,
« toutes tes paroles sont remplies de sagesse;
« mais cet homme veut l'emporter sur tous les
« autres guerriers; il veut régner sur tous, com-
« mander à tous, à tous dicter des lois; certes,
« je ne crois pas qu'il nous persuade : si les
« dieux lui ont donné la valeur, lui permettent-
« ils aussi de nous accabler d'outrages? »

Achille, jetant sur lui des regards furieux,
« Je ne serois, dit-il, qu'un homme vil et lâche
« si en toutes choses je cédois à tes volontés.
« Commande aux autres Grecs; ne m'ordonne
« rien, je ne t'obéirai plus désormais. Je le jure,
« garde ce serment dans ton sein; non, je n'ar-
« merai point mon bras pour ma captive, ni
« contre toi, ni contre aucun autre guerrier;
« vous pouvez reprendre vos dons; mais tu ne
« raviras point malgré moi les autres richesses
« enfermées dans mon vaisseau. Si tu l'oses,
« tente ce péril, à l'instant ton sang noir ruisse-
« lera sur ma lance. »

S'étant ainsi accablés de violents reproches, ils se lèvent et rompent l'assemblée des Grecs. Achille alors retourne dans sa tente avec ses compagnons et le fils de Ménœtius. Cependant

Agamemnon lance à la mer un vaisseau rapide; il fait choix de vingt rameurs, place l'hécatombe consacrée à Phébus; lui-même il conduit la belle Chryséis dans le navire que commande le prudent Ulysse; et, quand les matelots ont déployé les voiles, ils voguent sur les plaines liquides. Le fils d'Atrée ordonne ensuite aux peuples de se purifier; ils obéissent, jettent à la mer l'eau des lustrations, immolent à Apollon les solennelles hécatombes de chèvres et de taureaux sur le rivage du vaste Océan; et la graisse embrasée s'élève jusqu'aux cieux en tourbillons de fumée. Tandis que l'armée se livre à de tels soins, Agamemnon n'a point oublié sa querelle avec Achille, ni les terribles menaces qu'il fait à ce guerrier; il appelle ses deux hérauts Eurybate et Talthybius, serviteurs pleins de zèle, et leur parle en ces mots :

« Allez à la tente d'Achille, saisissez et ame-
« nez-moi la belle Briséis : s'il la refuse, je l'en-
« leverai moi-même, accompagné de nombreux
« soldats, et l'insulte en sera plus cruelle. »

Il dit, et les envoie avec cet ordre menaçant. Les hérauts suivent tristement le rivage de la mer, arrivent bientôt près des vaisseaux thes-

saliens, et trouvent Achille assis devant sa tente. En les voyant, il est saisi de douleur; eux, remplis de crainte et de respect pour le héros, s'arrêtent, sans lui parler, ni l'interroger; mais Achille découvre leur secrète pensée, et dit:

« Salut, hérauts, ministres de Jupiter et des « hommes; approchez, ce n'est point vous qui « m'outragez, mais Agamemnon, lui qui vous « envoie pour m'enlever la belle Briséis. Va, « noble Patrocle, conduis-la hors de ma tente: « qu'ils reçoivent et emmènent ma captive. Et « vous, hérauts, soyez mes témoins devant les « dieux, devant les hommes, et devant ce roi « barbare, si jamais il a besoin de mon bras « pour écarter une affreuse ruine loin des au- « tres guerriers; saisi d'une aveugle rage, il ne « considère ni le passé, ni l'avenir, pour assurer « le salut des Grecs quand ils combattront au- « tour de leurs navires. »

A l'instant Patrocle obéit aux ordres de son ami; il conduit la belle Briséis hors de la tente, la remet aux mains des hérauts, qui retournent vers les vaisseaux des Grecs; et la jeune captive les suit à regret. Alors Achille, en pleurant, s'assied, loin de ses compagnons, sur les ri

vages de la mer blanchissante, et jette ses regards sur le vaste Océan; puis, étendant les mains, il implore en ces mots sa mère chérie:

« O ma mère, puisque vous m'avez enfanté « pour si peu de jours, du moins devoit-il « m'accorder quelque gloire, le roi de l'O- « lympe, Jupiter, qui tonne du haut des cieux! « Aujourd'hui cependant il me laisse sans hon- « neur: le fils d'Atrée, le puissant Agamemnon, « m'outrage; lui-même il m'arrache, et possède « ma récompense. »

Il parloit ainsi en répandant des larmes; sa mère vénérable l'entendit, assise, dans les gouffres de l'Océan, auprès de son vieux père. Soudain elle s'élève au-dessus des ondes, semblable à une vapeur; elle s'assied auprès de son fils éploré, le flatte d'une main caressante, l'appelle, et lui parle en ces mots:

« O mon fils, pourquoi pleurer ainsi? quel « chagrin s'est emparé de ton âme? Parle, ne « me cache pas le fond de ton cœur, afin que « nous le connoissions tous les deux. »

Achille, poussant un profond soupir, lui répond: « Vous le savez, ô ma mère; pourquoi « vous redire ce que vous n'ignorez pas? Nous

« allons à Thèbes, ville sacrée d'Eétion; nous
« la ravageons, nous apportons ici tout le butin,
« et les fils des Grecs, dans un juste partage,
« choisissent, pour Agamemnon, Chryséis,
« d'une éclatante beauté: mais Chrysès, le grand-
« prêtre d'Apollon, se rend près des vaisseaux
« des Grecs pour racheter sa fille. Il portoit de
« nombreux présents; et, dans ses mains tenant
« le sceptre d'or et les bandelettes sacrées d'A-
« pollon, il imploroit les Grecs, et sur-tout
« les deux Atrides, chefs des peuples. Alors
« toute l'armée demande, par un cri favorable,
« qu'on respecte le grand-prêtre, et qu'on re-
« çoive ses dons magnifiques: le cœur d'Aga-
« memnon ne peut s'y résoudre; il chasse Chry-
« sès avec violence, et lui tient un discours
« outrageant. Le vieillard indigné se retire, et
« Apollon, qui le chérissoit, exauce sa prière:
« ce dieu lance contre nous des traits cruels;
« les peuples périssent en foule, et de toutes
« parts ses flèches ravagent la nombreuse ar-
« mée des Grecs. Alors un savant augure nous
« déclare les oracles d'Apollon, et moi, le pre-
« mier, je demande qu'on apaise la divinité; aus-
« sitôt la colère s'empare du fils d'Atrée; il se

« lève et m'adresse une menace qu'il vient d'exé-
« cuter : oui, des guerriers, montés sur un léger
« vaisseau, ramènent la captive dans Chryse,
« portent au dieu les présents; et les hérauts
« d'Agamemnon sont déja venus dans ma tente
« me ravir cette jeune Briséis que me donnèrent
« les enfants des Grecs. Mais vous, protégez
« votre fils de toute votre puissance : si jamais,
« par vos paroles et par vos actions, vous avez
« charmé le cœur de Jupiter, allez implorer pour
« moi ce dieu qui règne dans l'Olympe. Souvent,
« dans les palais de mon père, je vous entendis
« vous glorifier d'avoir, seule, entre tous les
« dieux, repoussé loin du fils de Saturne une
« ruine inévitable, lorsque tous les immortels
« voulurent l'enchaîner, et Junon, et Neptune,
« et la belle Minerve; alors, ô déesse, vous vîntes
« à lui et le délivrâtes de ses liens, en appelant,
« dans le vaste Olympe, ce géant aux cent bras
« que les dieux nomment Briarée, et les hommes,
« Ægéon, géant supérieur en force à son père.
« Il se plaça, éclatant de gloire, près du fils de
« Saturne, et les dieux, frappés de crainte, n'o-
« sèrent point l'enchaîner. Rappelez ces bien-
« faits à Jupiter, embrassez ses genoux; qu'il

« daigne secourir les Troyens; que les Grecs,
« repoussés vers leurs vaisseaux, expirent sur le
« rivage de la mer; que tous payent le crime de
« leur roi, et qu'Atride lui-même, ce puissant
« Agamemnon, sache quelle faute il commit
« en méprisant le plus vaillant des Grecs! »

« O mon fils, lui répond Thétis en pleurant,
« pourquoi t'ai-je nourri, après t'avoir enfanté
« dans le malheur? Plût aux dieux que, près de
« tes navires, tu fusses exempt de chagrins et
« de larmes! Ta vie sera de peu d'instants, tu
« ne vieilliras point; et, malgré tes destinées ra-
« pides, tu es encore le plus malheureux des
« hommes. Oui, je te donnai le jour, au sein de
« mes palais, sous de cruels auspices: mais j'irai
« dans le brillant Olympe, j'implorerai Jupiter,
« qui se plaît à lancer la foudre, je tâcherai de
« le fléchir. Toi, mon fils, tranquille près de
« tes vaisseaux rapides, garde ton courroux
« contre les Grecs, cesse entièrement de com-
« battre. Hier, Jupiter se rendit aux extrémi-
« tés de l'Océan, chez les sages Æthiopiens,
« afin de participer à leurs sacrifices; et tous
« les autres dieux l'ont suivi: le douzième
« jour il reviendra dans l'Olympe; alors moi-

« même j'irai dans son palais d'airain, j'embras-
« serai ses genoux, et j'espère le persuader. »

A ces mots, la déesse se retire, et quitte son fils consumé de regrets pour cette belle captive ravie avec tant de violence. Cependant Ulysse, conduisant l'hécatombe sacrée, parvient à Chryse. Dès que ses compagnons sont entrés dans l'enceinte du port, ils plient les voiles, les placent dans le vaisseau, abaissent le mât en relâchant les cordages, et, de leurs rames, bientôt atteignent le rivage; là, ils jettent l'ancre, retiennent le navire avec des câbles, se répandent sur les bords de la mer, conduisent l'hécatombe destinée au puissant Apollon, et Chryséis sort du navire qui traversa les ondes: le sage Ulysse, l'accompagnant vers l'autel, la remet entre les bras d'un père chéri, auquel il adresse ces paroles:

« O Chrysès, Agamemnon, roi des hommes,
« m'envoie te rendre ta fille, et offrir à Phé-
« bus, en faveur des Grecs, une sainte héca-
« tombe, afin d'apaiser cette divinité, qui nous
« accable des maux les plus cruels. »

En parlant ainsi, il remet Chryséis aux mains de son père, qui reçut, plein de joie, sa fille

bien aimée. A l'instant, autour de l'autel, tous disposent la magnifique hécatombe, lavent leurs mains, apportent l'orge sacrée, et Chrysès prie à haute voix pour les Grecs, en élevant les bras vers le ciel :

« Écoute ma prière, dieu armé d'un arc d'ar-
« gent, toi qui protéges Chryse et la divine Cilla ;
« qui, dans ta puissance, règnes sur Ténédos.
« Déja, exauçant ma prière, tu as, pour me
« venger, frappé de maux le peuple des Grecs.
« accomplis encore aujourd'hui mes vœux, et
« repousse loin des fils de Danaüs une ruine
« funeste. »

Telle fut sa prière ; Apollon l'exauça. Après avoir prié et répandu l'orge sacrée, les guerriers dressent la tête de la victime, l'égorgent, et la dépouillent ; ils coupent les cuisses, les enveloppent de graisse, et deux fois les recouvrent de lambeaux palpitants. Le vieillard embrase le bois desséché, y répand un vin noir, et, près de lui, de jeunes hommes tiennent dans leurs mains des pieux armés de cinq dards. Lorsque les cuisses sont consumées, et qu'ils ont goûté les entrailles, ils divisent les restes de la victime, les percent, les font rôtir avec soin,

et les retirent de l'ardent foyer. Ces apprêts terminés, ils disposent le banquet, commencent le repas, et se rassasient de mets également partagés. Après avoir chassé la faim et la soif, les jeunes gens couronnent de fleurs les coupes remplies de vin, et les distribuent pour faire des libations. Durant tout le jour, les fils des Grecs apaisent le dieu par leurs chants, entonnent le Pæan sublime, et célèbrent les louanges d'Apollon, qui se plaît à les entendre. Quand le soleil a terminé sa carrière, et que les ténèbres couvrent le monde, ils vont se reposer dans leur navire; mais sitôt que l'Aurore, aux doigts de rose, cette fille du matin, a brillé dans les cieux, ils se disposent à retourner vers la vaste armée des Grecs. Apollon leur envoie un vent propice; ils dressent le mât, déploient les voiles, enflées par la douce haleine des vents; et le flot azuré retentit autour du navire, qui, dans sa course, vole en sillonnant les plaines liquides. Arrivés au camp des Grecs, ils tirent le noir vaisseau sur le sable du rivage, le placent sur de larges poutres, et se dispersent ensuite parmi les tentes et les navires.

Cependant, assis près de ses vaisseaux, il

nourrissoit sa colère, le noble fils de Pélée, Achille, à la course impétueuse. On ne le voyoit plus se mêler aux assemblées des héros, ni paroître dans les combats; son cœur étoit consumé de tristesse au sein du repos; car il brûloit d'ardeur pour la guerre et pour les alarmes. Dès que paroît la douzième aurore, tous les dieux immortels retournent dans l'Olympe, et Jupiter les précède. Thétis, qui n'a point oublié les prières de son fils, abandonne les flots de la mer, et, au lever du jour, monte dans les vastes cieux : elle trouve le formidable fils de Saturne assis, loin des autres divinités, sur le sommet le plus élevé de l'Olympe. Thétis s'assied près de lui; de la main gauche elle presse les genoux, et, de la droite, elle caresse le menton, du grand Jupiter, en lui adressant ces paroles suppliantes :

« O Jupiter, mon père, si jamais entre les « immortels je te servis et par mes paroles et « par mes actions, exauce mes vœux, venge « mon fils, qui, parmi tant de guerriers, doit « avoir les plus courtes destinées : Agamemnon, « roi des hommes, l'a méprisé; lui-même il a « ravi et possède la récompense d'Achille : mais, « toi, honore mon fils, roi de l'Olympe, bien-

« veillant Jupiter ; accorde la victoire aux « Troyens jusqu'au jour où les Grecs le com- « bleront et d'hommages et de gloire. »

Elle dit : mais Jupiter ne répondoit point ; il gardoit un profond silence. Thétis alors saisit les genoux du dieu, y reste attachée, et, de nouveau, l'implore en ces mots :

« N'hésite point, donne ou refuse-moi le gage « de tes promesses ; aucune crainte ne peut te « retenir : que je sache enfin si de toutes les « déesses je suis la moins honorée. »

Alors Jupiter, en poussant un profond soupir : « Quels maux affreux se préparent ! dit-il. « Tu vas me rendre odieux à Junon, qui, à son « tour, m'irritera par ses superbes discours. Sans « cesse elle m'outrage dans l'assemblée des « dieux, et m'accuse de favoriser les armes des « Troyens. Éloigne-toi, Thétis ; que Junon ne « t'aperçoive point ; tes vœux me sont chers, je « les accomplirai : et, afin que tu n'en doutes « plus, reçois le signe de ma tête, qui, pour « tous les dieux, est l'inviolable gage de mes « promesses. Oui, elle est irrévocable, infailli- « ble, et ne reste jamais sans effet, la parole « confirmée par le signe de ma tête. »

A ces mots, le fils de Saturne abaisse ses noirs sourcils, la chevelure divine du monarque s'agite sur sa tête immortelle, et le vaste Olympe en est ébranlé. Après une telle résolution, les deux divinités se séparent; Thétis, du haut de l'Olympe radieux, se plonge dans la mer profonde, et Jupiter retourne dans son palais. Tous les dieux abandonnent leurs siéges à la vue de leur père; nul n'eût osé rester assis en l'attendant, mais tous s'arrêtent au-devant de ses pas; lui, cependant, se place sur son trône. Junon fut bientôt instruite de ses desseins; et, n'ignorant pas ce que Thétis, la fille du vieux Nérée, avoit résolu avec Jupiter, elle laisse échapper ces mots pleins d'aigreur :

« Perfide, quelle divinité t'a fait adopter ses « conseils? Sans cesse tu te plais à tramer loin « de moi des projets clandestins; et jamais, « avec bienveillance, tes paroles ne m'ont dé- « couvert tes secrètes pensées. »

« O Junon, lui répond le roi des dieux et des « hommes, n'espère pas connoître tous mes « desseins; cela te seroit difficile, bien que tu « sois mon épouse; ce qui convient que tu ap- « prennes, nuls, ni des dieux, ni des hommes,

« ne le sauront avant toi ; mais, ce que je veux
« résoudre en secret, ne le demande point, ne
« cherche pas à le pénétrer. »

« Terrible fils de Saturne, reprend aussitôt
« l'auguste Junon, pourquoi me tenir ce lan-
« gage? Jusqu'ici je ne t'ai point interrogé, et
« n'ai jamais cherché à pénétrer tes desseins ;
« tranquille, tu peux adopter les projets qui te
« plaisent ; mais combien je redoute au fond de
« mon cœur que Thétis, la fille du vieux Nérée,
« ne t'ait séduit par ses discours! Ce matin, as-
« sise près de toi, elle embrassoit tes genoux,
« et, sans doute, tu auras promis, du signe de ta
« tête, pour honorer Achille, d'exterminer, près
« de leurs navires, les nombreux bataillons des
« Grecs. »

« Malheureuse, s'écrie le formidable Jupiter,
« tu me soupçonneras donc toujours! je ne
« pourrai donc pas t'échapper! Mais tous tes
« efforts ne te rendront que plus odieuse à
« ton époux, et ton cœur en sera déchiré ;
« mes desseins s'accompliront selon mes de-
« sirs : va t'asseoir en silence, obéis à mes or-
« dres ; dussent tous les dieux de l'Olympe te
« prêter leur secours, ils ne te sauveroient pas,

« si je portois sur toi mon bras invincible. »

A ces mots, l'auguste Junon frémit; elle s'assied en silence, dompte sa colère, et tous les dieux habitants de l'Olympe ont gémi dans le palais de Jupiter. Alors l'industrieux Vulcain, plein de tendresse pour sa mère, adresse ces paroles à la belle Junon :

« Que de maux funestes et inévitables vont « éclore, si, pour les mortels, vous vous livrez « à de cruels débats, et suscitez des troubles af- « freux parmi les dieux! Il n'est plus de joie dans « les festins quand la discorde triomphe. Quelle « que soit sa prudence, je conseille à ma mère « de se montrer soumise à notre père chéri, de « peur que, dans son courroux, il ne trouble « nos fêtes. Ce formidable roi de l'Olympe peut « tous nous précipiter de nos demeures; il est le « plus puissant. Mais vous, ô ma mère, tâchez « de le fléchir par de douces paroles, et ce dieu « nous redeviendra propice. »

Il se lève à l'instant, et présente à Junon une large coupe, en ajoutant ces mots :

« Supportez vos peines, ô ma mère, compri- « mez vos ressentiments, afin qu'un fils qui vous « aime ne vous voie point indignement outra-

« gée ; alors, malgré ma douleur, je ne pour-
« rois vous secourir. Le maître des cieux est
« terrible à celui qui lui résiste ; déja, quand
« je voulus vous défendre, il me saisit par le
« pied, me précipita du seuil éternel ; et, après
« avoir roulé tout un jour, quand le soleil eut
« terminé sa course, je tombai dans l'île de Lem-
« nos. Là, respirant à peine, je fus recueilli dans
« ma chute par les habitants de Sintie. »

A ces paroles, l'auguste Junon sourit, et, prenant la coupe des mains de son fils, elle sourit encore. Aussitôt Vulcain verse abondamment à tous les autres dieux le doux nectar, qu'il puise dans une urne profonde; un rire inextinguible s'élève au milieu des heureux habitants de l'Olympe, quand ils voient Vulcain, pour les servir, s'agiter avec effort dans les palais célestes. Durant tout le jour, et jusqu'au coucher du soleil, prolongeant les festins, et savourant l'abondance des mets, ils écoutent avec délices les sons de la lyre brillante que fait retentir Apollon, et les chœurs des Muses, chantant tour-à-tour d'une voix harmonieuse. Mais, lorsque s'éteignit l'éclatante lumière du soleil, tous les dieux se retirèrent dans leurs

palais, que le boiteux Vulcain construisit avec une merveilleuse industrie; Jupiter, formidable roi de l'Olympe, va retrouver la couche où il repose quand il cède au doux sommeil; c'est là qu'il s'endort, et l'auguste Junon repose à ses côtés.

FIN DU PREMIER CHANT.

L'ILIADE.

CHANT SECOND.

Les dieux et les guerriers, durant toute la nuit, se livroient au repos; Jupiter seul ne goûtoit point les douceurs du sommeil: il agitoit en son sein comment il honoreroit Achille, et renverseroit, près de leurs navires, les nombreux bataillons des Grecs. Le dessein qui, dans sa pensée, lui semble préférable, est d'envoyer au fils d'Atrée un Songe trompeur. Il l'appelle, et lui adresse aussitôt ces paroles:

« Va, Songe trompeur, vers la flotte des « Grecs, pénètre dans la tente d'Agamemnon, et « rapporte-lui fidèlement les ordres que je te « confie; dis-lui d'armer à l'instant tous les « Grecs; dis-lui qu'aujourd'hui même il s'em- « parera de la ville de Troie; que les immortels « habitants de l'Olympe ne sont plus d'avis dif-

« férents; que Junon suppliante les a tous sé-
« duits, et qu'enfin les Troyens sont menacés de
« grands maux. »

Il dit : le Songe s'envole, docile à cet ordre; bientôt il atteint les rapides vaisseaux, et se rend près du fils d'Atrée. Il le trouve couché dans sa tente, plongé dans les douces vapeurs du sommeil ; il se place sur la tête d'Agamemnon, et, prenant les traits de Nestor, celui de tous les chefs qu'honoroit le plus Atride, le Songe divin parle en ces mots :

« Tu dors, fils du vaillant et belliqueux Atrée :
« il ne faut pas qu'il se livre toute la nuit au
« sommeil le héros prudent à qui sont confiés
« les peuples et qu'occupent de si grands des-
« seins. Prête-moi maintenant une oreille atten-
« tive. Je suis envoyé par Jupiter, qui, du haut
« des cieux, veille sur toi, et prend pitié de tes
« peines : il t'ordonne d'armer à l'instant tous les
« Grecs ; aujourd'hui, tu dois t'emparer de la
« superbe ville de Troie; les immortels habi-
« tants de l'Olympe ne sont plus d'avis diffé-
« rents ; Junon suppliante les a tous séduits, et
« les Troyens sont menacés de grands maux par
« Jupiter. Toi, renferme ces paroles dans ton

« sein, et crains que l'oubli ne les dissipe au « moment où t'abandonnera le doux sommeil. »

A ces mots, le Songe s'éloigne et laisse Agamemnon l'âme remplie de ces promesses, qui ne doivent pas s'accomplir; il pensoit, ce jour même, renverser la ville de Priam. Insensé! il ignoroit les projets de Jupiter: ce dieu préparoit aux Grecs ainsi qu'aux Troyens bien des douleurs et bien des larmes dans de cruels combats. Cependant le roi s'arrache au sommeil, tandis que la voix divine résonne encore à ses côtés. Il se lève, prend une tunique d'un tissu moelleux et d'une éclatante beauté, qu'il revêt pour la première fois; il jette autour de lui son large manteau, attache à ses pieds de riches brodequins, suspend à ses épaules un glaive où l'argent étincelle, et, saisissant le sceptre incorruptible de ses pères, il marche vers les navires des Grecs.

Déja l'Aurore, remontant dans le vaste Olympe, annonçoit le jour à Jupiter et à tous les immortels, lorsque Agamemnon envoie les hérauts, à la voix sonore, pour convoquer l'assemblée des Grecs valeureux. Ces hérauts à l'instant appellent les guerriers, qui bientôt

sont réunis. Atride désigne le vaisseau de Nestor, roi de Pylos, pour tenir le conseil des chefs magnanimes; et, quand ils sont rassemblés, il leur tient ce sage discours:

« Écoutez, ô mes amis : un Songe divin est « venu, pendant mon sommeil, à travers les « douces ombres de la nuit; il étoit, en tout, « semblable au vénérable Nestor, par la figure, « la taille, et le noble maintien; il s'est placé sur « ma tête, et m'a dit ces mots : Tu dors, fils du « vaillant et belliqueux Atrée : il ne faut pas « qu'il se livre toute la nuit au sommeil le hé- « ros prudent à qui sont confiés les peuples et « qu'occupent de si grands desseins. Prête-moi « maintenant une oreille attentive: je suis en- « voyé par Jupiter, qui, du haut des cieux, « veille sur toi, et prend pitié de tes peines. Il « t'ordonne d'armer à l'instant tous les Grecs; « aujourd'hui, tu dois t'emparer de la ville de « Troie; les immortels habitants de l'Olympe « ne sont plus d'avis différents; Junon sup- « pliante les a tous séduits, et les Troyens sont « menacés de grands maux par Jupiter. Toi, « renferme ces paroles dans ton sein. A ces « mots, il a fui d'une aile légère, et le doux

« sommeil s'est dissipé. Voyons donc par quels
« moyens nous rendrons le courage aux fils des
« Grecs. D'abord il convient que je les éprouve
« par mes paroles ; je leur ordonnerai de fuir
« avec nos forts navires ; et vous, de toutes parts,
« vous les arrêterez par vos reproches. »

Ayant ainsi parlé, Agamemnon reprend sa place. Aussitôt Nestor, roi de Pylos, se lève, et, plein d'amour pour les Grecs, il adresse ces paroles à l'assemblée :

« Amis, princes, et chefs des Argiens, si
« quelque autre parmi les Grecs nous rapportoit ce songe, nous l'accuserions d'imposture,
« nous ne le croirions pas ; mais le héros qui le
« raconte se glorifie d'être le plus illustre dans
« l'armée : voyons donc par quels moyens nous
« rendrons le courage aux fils des Grecs. »

A ces mots, il s'éloigne le premier de l'assemblée ; tous les rois décorés du sceptre se lèvent, obéissent au pasteur des peuples, et les Grecs accourent en foule. Ainsi s'élancent du creux d'un rocher de nombreux essaims d'abeilles qui se succèdent sans cesse : formées en grappes, elles volent sur les fleurs du printemps, et de toutes parts on les voit errer çà et là dans les

airs. Ainsi tous ces peuples sortent de leurs tentes et de leurs vaisseaux, se répandent sur le vaste rivage des mers, et, par groupes, se rendent au lieu de l'assemblée. Parmi eux, la messagère du roi de l'Olympe, l'ardente Renommée, précipite leur course : ils se rassemblent en tumulte, et la terre pousse un long gémissement. Tous se placent, mais les clameurs n'ont point cessé; alors neuf hérauts élèvent la voix et commandent le silence, afin d'écouter les rois enfants de Jupiter. Quand les peuples sont assis dans les rangs, et que les cris sont apaisés, Agamemnon se lève, tenant son sceptre, que Vulcain avoit façonné lui-même; Vulcain le donna au puissant fils de Saturne; Jupiter, au messager céleste, vainqueur d'Argus; Mercure, à Pélops, écuyer habile; Pélops le remit à Atrée, pasteur des peuples; Atrée, en mourant, le céda à Thyeste, riche en troupeaux; Thyeste enfin l'avoit confié au roi Agamemnon pour gouverner des îles nombreuses, et tout le royaume d'Argos. Appuyé sur ce sceptre, Atride adresse à tous ces paroles :

« Amis, généreux enfants de Danaüs, héros « chers au dieu Mars, Jupiter m'enchaîne par

« une dure nécessité. Le cruel! il me promit,
« me jura même, que je ne reverrois point ma
« patrie, avant d'avoir détruit les fortes murailles
« d'Ilion; mais aujourd'hui, méditant de perfides
« conseils, il m'ordonne de retourner honteuse-
« ment dans Argos, maintenant que nous avons
« perdu une foule de guerriers. Ainsi l'a résolu le
« puissant Jupiter, ce dieu qui a renversé, et qui
« doit renverser encore le faîte d'un grand nom-
« bre de villes; car son pouvoir est sans bornes.
« Cependant quel opprobre, lorsque dans l'ave-
« nir on apprendra que la nation des Grecs, si
« nombreuse et si vaillante, est venue porter en
« ces lieux une guerre inutile, et combattre des
« ennemis bien plus foibles, sans voir la fin de
« ses travaux! Oui, si, pour compter tous leurs
« soldats, les Grecs et les Troyens vouloient im-
« moler les victimes gages des serments; si alors
« on rassembloit tous les citoyens d'Ilion, et que
« les Grecs fussent divisés par groupes de dix
« guerriers, auxquels chaque Troyen verseroit
« le vin, plusieurs de nos groupes manque-
« roient d'échansons; tant les fils des Grecs sont
« plus nombreux que les habitants de la ville de
« Troie. Mais de toutes parts sont venus de

« vaillants alliés armés de javelots; ils s'op-
« posent à mes projets, et ne me permettent
« point de renverser la forte citadelle d'Ilion;
« déja se sont écoulées neuf de ces années que
« nous accorda le grand Jupiter; les bois de nos
« vaisseaux pourrissent, et les cordages sont
« consumés par le temps; nos femmes, nos
« jeunes enfants, assis près de leur foyer, at-
« tendent notre retour. Laissons donc, sans l'ac-
« complir, le dessein qui nous conduisit sur ces
« bords; cédez tous à mes avis, fuyons avec nos
« vaisseaux vers les doux rivages de la patrie;
« jamais nous ne pourrons envahir la superbe
« ville des Troyens. »

Ces paroles jettent le trouble dans le cœur de cette foule de guerriers qui n'assistèrent point au conseil; la multitude est agitée; tels sont les vastes flots de la mer d'Icare, que soulèvent et l'Eurus et le Notus, élancés des nuages du puissant Jupiter; ou telle est une grande moisson que balance le rapide zéphyr, dont le vol précipité tourmente et courbe les nombreux épis: ainsi s'agite toute l'assemblée. Les soldats, en poussant de grands cris, courent vers la flotte, et sous leurs pas s'élèvent des tourbil-

lons de poussière : ils s'excitent à ébranler leurs vaisseaux, à les traîner dans le vaste Océan, et s'empressent de rouvrir les canaux. Déja les clameurs des guerriers, impatients de revoir la patrie, montent jusqu'aux célestes demeures, et en même temps ils enlèvent les rouleaux qui supportoient les navires. Sans doute alors, malgré les destins, les Grecs hâtoient leur retour, si Junon n'eût adressé ces paroles à Minerve :

« Fille du puissant Jupiter, quoi! emportés « vers les rivages de la patrie, les Argiens s'en- « fuient sur le vaste dos des mers? Quelle « gloire à Priam et aux Troyens, si les Grecs « abandonnent cette Hélène, pour laquelle tant « de héros ont péri devant Ilion, loin des lieux « chéris de leur naissance! Mais volez au sein « de l'armée des Grecs valeureux, retenez cha- « que guerrier par vos paroles insinuantes, et « ne souffrez pas qu'ils lancent à la mer leurs « légers navires. »

Soudain Minerve, aux yeux d'azur, exécute ces ordres; elle s'élance des sommets de l'Olympe, et arrive près de la flotte des Grecs : là, elle trouve Ulysse, dont la sagesse égale celle

des dieux; immobile, il ne touchoit point à son noir vaisseau; une vive douleur s'étoit emparée de son ame. Minerve se place à ses côtés, et lui parle en ces mots:

« Noble fils de Laërte, sage Ulysse, quoi! « emportés vers les rivages de la patrie, les « Argiens s'enfuient sur le vaste dos des mers? « Quelle gloire à Priam et aux Troyens, si « les Grecs abandonnent cette Hélène, pour « laquelle tant de héros ont péri devant Ilion, « loin des lieux chéris de leur naissance! Mais, « sans tarder, parcourez l'armée des Grecs, re- « tenez chaque guerrier par vos paroles insi- « nuantes, et ne souffrez pas qu'ils lancent à « la mer leurs légers navires. »

A ces mots, il reconnoît la voix de la déesse; il s'élance, et jette à terre son manteau, que relève un héraut né dans Ithaque, Eurybate, son fidèle serviteur; Ulysse court au-devant d'Agamemnon, reçoit de ce monarque le sceptre incorruptible des Atrides, et, ce sceptre à la main, marche vers la flotte des Grecs. S'il rencontre un roi ou quelque héros illustre, il le retient par ces paroles flatteuses:

« Homme vaillant, ce n'est point à vous de

« trembler comme un lâche; suspendez votre « fuite, arrêtez les autres guerriers : vous ne savez « pas, sans doute, quelle est la pensée d'Atride : « maintenant il éprouve, mais bientôt il punira, « les fils des Grecs. Tous, nous n'avons pas en- « tendu ce qu'il a résolu dans le conseil ; crai- « gnons que ce prince irrité n'accable de maux « les enfants de la Grèce ; sa colère est terrible ; « il est honoré par Jupiter, Jupiter le comble « de son amour. »

Mais si Ulysse rencontre un soldat obscur poussant d'insolentes clameurs, il le frappe de son sceptre, et le menace en ces termes:

« Misérable! assieds-toi en silence, écoute « ceux qui valent mieux que toi ; homme foible « et lâche, jamais tu ne fus compté parmi nous, « ni dans les rangs, ni dans les conseils ; ici, « tous les Grecs ne doivent pas commander ; le « grand nombre des chefs est funeste. N'ayons « tous qu'un chef, qu'un roi, celui auquel le « prudent fils de Saturne confie et le sceptre et « les lois pour nous gouverner tous. »

L'autorité de ces paroles ramène le calme dans l'armée, et de nouveau les Grecs se précipitent à grand bruit vers l'assemblée, loin des tentes

et des navires. Ainsi les flots de la mer frémissent contre le rivage, et tout l'océan retentit d'un bruit terrible. Les soldats, en ordre, gardoient les rangs; le seul Thersite, parleur immodéré, prolongeoit le tumulte; son esprit léger et vain abondoit en railleries amères. Bravant toute honte, sans cesse il outrageoit les rois, et ne cherchoit qu'à exciter le rire de la multitude; le plus vil des guerriers venus sur ces bords, il étoit louche et boiteux; ses épaules recourbées resserroient sa poitrine, et sur sa tête, terminée en pointe, flottoient quelques cheveux épars. Ennemi déclaré d'Achille et d'Ulysse, toujours il bravoit ces deux héros; mais, aujourd'hui, c'est contre Agamemnon qu'il éclate en injures. Tous les Grecs, indignés au fond du cœur, s'irritent de cette audace; lui cependant, à grands cris, insulte Agamemnon en ces mots:

« Atride, pourquoi te plaindre? que te man-
« que-t-il? Tes tentes regorgent d'airain, et ren-
« ferment plusieurs femmes superbes que les
« Grecs s'empressèrent de t'offrir quand ils ra-
« vagèrent les villes ennemies. Faut-il encore
« qu'un Troyen t'apporte d'Ilion ses trésors
« pour racheter son fils, que moi ou quelque

« autre guerrier auront amené prisonnier en « ces lieux ? te faut-il une nouvelle captive « pour s'unir d'amour avec toi, et la rénfermer « dans ta tente ? Il convient mal à notre chef « d'accabler de tant de maux les enfants des « Grecs.

« Lâches, opprobre du monde, ô vous qui « n'êtes que des femmes, et non des hommes, « retournez dans votre patrie; laissons-le devant « Ilion jouir seul de sa gloire; qu'il sache si les « Grecs sont pour lui de quelque secours, ou « s'ils ne peuvent rien. Aujourd'hui, insultant « Achille, guerrier plus brave que lui, il vient « d'enlever et possède la récompense de ce « héros. Certes, Achille maîtrise bien sa co- « lère... Mais, que dis-je ? il n'a point de cou- « rage : sans cela, fils d'Atrée, c'eût été ta der- « nière injure. »

Ainsi Thersite insultoit Agamemnon, pasteur des peuples. Aussitôt se lève le divin Ulysse; il jette sur lui un regard furieux, et l'accable de ces reproches terribles :

« Thersite, parleur audacieux, bien que tu « sois un discoureur habile, cesse, et, seul, n'ou- « trage point nos chefs. Je ne crois pas qu'il

« existe un guerrier plus vil que toi parmi tous
« ceux qui vinrent avec les Atrides sur ce rivage:
« que le nom de nos princes ne soit plus dans ta
« bouche, et ne prends plus le prétexte du re-
« tour pour les accabler d'injures. Nous igno-
« rons l'issue de cette entreprise; nous ignorons
« s'il seroit avantageux ou funeste aux Grecs de
« retourner dans leur patrie. Toi, cependant, tu
« oses braver Agamemnon; et, parceque les no-
« bles fils de Danaüs l'ont comblé de biens, tu
« cherches à l'irriter par tes aigres discours;
« mais, je le jure, et j'accomplirai mes serments,
« qu'à l'avenir je te voie, comme aujourd'hui,
« plein d'une vaine audace, et je consens que ma
« tête soit séparée de mes épaules, que je ne sois
« plus le père de Télémaque, si, te saisissant
« moi-même, je n'arrache tes vêtements, ta
« tunique, et ton manteau, voiles de ta nudité;
« et si, te chassant de l'assemblée, je ne t'envoie
« gémir vers nos vaisseaux, le corps meurtri de
« coups honteux. »

Il dit, et de son sceptre le frappe au milieu du dos. Thersite s'incline; des larmes de rage coulent de ses yeux, et une tumeur sanglante, produite par le sceptre d'or, s'élève sur ses épau-

les. Tremblant, il s'assied, dévore son chagrin, et jette un regard farouche en essuyant ses larmes. Malgré leurs peines, les Grecs ne peuvent retenir un rire bruyant; ils se regardent entre eux, et s'écrient :

« O dieux, Ulysse a déja fait mille actions « éclatantes, il s'est distingué dans le conseil, « il a brillé dans les combats; mais il se montre « aujourd'hui le plus illustre des Grecs, en ré- « primant l'audace de ce harangueur factieux, « qui, sans doute, n'osera plus, poussé par son « insolence, adresser à nos rois ses discours ou- « trageants. »

Ainsi parloit la multitude. Cependant Ulysse, destructeur des cités, se lève en tenant son sceptre; à ses côtés, la majestueuse Minerve, sous la forme d'un héraut, impose silence aux soldats, afin que, des premiers rangs jusqu'aux plus reculés, les fils des Grecs entendent les paroles d'Ulysse et reçoivent ses avis. Alors le sage fils de Laërte parle en ces mots aux Grecs assemblés :

« Atride, notre roi, les Grecs veulent aujour- « d'hui que tout l'univers te couvre d'opprobre: « ils refusent d'accomplir la promesse qu'ils te

« firent lorsqu'ils abordèrent en ces lieux, loin
« de la fertile Argos : alors ils te promirent de
« ne point retourner dans leur patrie qu'ils
« n'eussent renversé les murs élevés d'Ilion ; et
« maintenant, comme de foibles veuves, ou de
« timides enfants, ils pleurent, dans le desir de
« revoir leurs foyers. Mais combien ce retour
« seroit douloureux et cruel! Je le sais, le voya-
« geur qui depuis un mois seulement est éloi-
« gné de son épouse gémit auprès du navire
« que retiennent les tempêtes de l'hiver et la
« mer orageuse ; et nous, depuis neuf ans en-
« tiers, nous sommes arrêtés sur ces bords. Je
« ne m'indigne donc point si les Grecs gémissent
« près de leurs noirs vaisseaux ; cependant quelle
« honte, après tant d'années, de retourner sans
« recueillir aucun fruit de nos travaux! Suppor-
« tons nos peines, mes amis; demeurons encore
« quelque temps, et sachons du moins si Cal-
« chas nous a prédit la vérité. Cet oracle est en-
« core présent à ma pensée : tous, vous en fûtes
« les témoins, vous que n'ont pas atteints les
« destinées de la mort ; il me semble qu'hier
« encore nos vaisseaux étoient rassemblés dans
« l'Aulide, prêts à porter d'affreux malheurs à

« Priam et aux Troyens. Réunis autour d'une « fontaine, nous offrions aux dieux, sur leurs « autels sacrés, de solemnelles hécatombes; c'é- « toit sous l'ombrage d'un superbe platane; « l'eau pure de la source couloit à ses pieds: alors « un grand prodige frappa nos regards; un hor- « rible dragon, le dos couvert de taches san- « glantes (ce fut un dieu qui nous le montra), « s'échappe de l'autel et s'élance vers le platane; « sur les branches les plus élevées, on voyoit « huit jeunes passereaux, foible couvée! qui se « cachoient en tremblant sous le feuillage; là, « étoit aussi la mère qui leur donna le jour. Le « monstre déchire sans pitié ces jeunes oiseaux, « qui poussoient des cris plaintifs: la mère dé- « solée voloit autour de sa famille chérie; « mais, tandis qu'elle gémit douloureusement, « le serpent la saisit par les ailes, et la dé- « vore. A peine a-t-il englouti les enfants et « leur mère, que le dieu qui l'envoya voulut « que ce monstre devînt lui-même un signe « mémorable: le fils du prudent Saturne le chan- « gea en pierre. Tous immobiles, nous admi- « rions ces prodiges; car tels étoient ceux que « les dieux faisoient éclater au milieu des héca-

« tombes, lorsque Calchas, prédisant l'avenir:
« Pourquoi, dit-il, rester muets de surprise,
« enfants belliqueux de la Grèce? Le puissant
« Jupiter nous annonce, par ce grand prodige,
« des travaux d'une exécution lente et tardive,
« mais dont la gloire ne périra jamais; ainsi que
« le monstre a dévoré les huit passereaux et la
« mère qui leur donna le jour, ainsi, pendant
« neuf années, nous combattrons sur les rivages
« d'Ilion; mais, à la dixième, nous envahirons
« cette ville superbe. »

« Ainsi parla Calchas au milieu de l'assem-
« blée. C'est maintenant que les oracles vont
« s'accomplir: armez-vous de constance, géné-
« reux Grecs, et n'abandonnez ces lieux qu'a-
« près avoir renversé la vaste citadelle de Priam. »

Il dit, les Argiens poussent des cris de joie, les vaisseaux répondent à ces clameurs par un sourd mugissement, et tous les guerriers applaudissent aux paroles du divin Ulysse; alors le vénérable Nestor se lève, et leur parle en ces mots:

« Grands dieux! vous discourez comme de
« foibles enfants inhabiles aux travaux de la
« guerre. Que deviendront nos serments et nos

« traités? Ils se sont donc évanouis comme la fu-
« mée de nos sacrifices, ces conseils, ces desseins
« des héros, ces libations saintes, et cette invio-
« lable foi, scellée par l'union de nos mains! Nos
« combats sont de vains discours, et, sans pouvoir
« trouver un heureux stratagême, nous per-
« dons ici des instants précieux. Atride, comme
« autrefois, prends une résolution inébranlable;
« conduis encore les Grecs au sein des batailles
« sanglantes; et laisse se consumer dans la dou-
« leur quelques guerriers qui nous conseillent
« la fuite; leur desir restera sans effet. Sachons,
« avant de retourner dans Argos, si les pro-
« messes du grand Jupiter sont certaines, ou
« mensongères; j'atteste que le puissant fils de
« Saturne approuva nos desseins, le jour où
« les Grecs, montant sur leurs légers navires,
« apportèrent aux Troyens la désolation et le
« trépas; alors, à notre droite, il fit briller la
« foudre, et nous montra d'heureux présages:
« que nul donc ne revoie ses foyers avant de
« s'être uni à quelque femme troyenne, pour
« venger l'enlèvement et les larmes d'Hélène;
« mais, si quelqu'un parmi vous desiroit avec
« trop d'ardeur de retourner dans sa patrie,

« qu'il ose toucher à son vaisseau, et, le premier
« de tous, il recevra la mort. Toi, notre chef
« suprême, délibère avec sagesse, cède à nos
« avis, et ne rejette point les conseils que je
« donnerai. Divise tes soldats par tribus et
« par familles, afin que les tribus et les familles
« se prêtent un mutuel secours. Si tu agis ainsi,
« et que les Grecs t'obéissent, tu sauras bien-
« tôt quels sont les lâches ou les braves, soit
« des chefs, soit des soldats ; car chacun com-
« battra pour son propre salut : tu reconnoîtras
« encore si c'est par la volonté des dieux que
« tu ne renverses point Ilion, ou par la lâcheté
« de tes troupes, et leur ignorance dans la
« guerre. »

Le puissant Agamemnon reprend aussitôt :

« Oui, sans doute, ô vieillard, tu l'emportes,
« dans le conseil, sur tous les enfants des Grecs.
« Puissant Jupiter, Minerve, Apollon, si j'avois
« dix chefs aussi prudents que Nestor, bientôt
« tomberoit la ville du roi Priam, soumise et
« ravagée par nos mains. Mais le fils de Saturne
« m'a envoyé de grandes douleurs, il m'a jeté
« dans de funestes débats et de vaines que-
« relles ; Achille et moi, pour une jeune cap-

« tive, nous nous sommes accablés de reproches
« sanglants. Ah! ce fut moi qui l'insultai le
« premier; si jamais nous agissons de concert,
« la ruine de Troie ne sera pas différée, même
« d'un instant. Maintenant allez prendre le re-
« pas, et ensuite rassemblons-nous pour com-
« battre; aiguisez les lances, préparez les bou-
« cliers, donnez une abondante pâture à vos
« coursiers agiles, visitez les chars avec soin,
« disposez tout pour la bataille; que cette jour-
« née tout entière soit consacrée au cruel Mars;
« il n'y aura point de relâche, pas un seul mo-
« ment, jusqu'à l'heure où la nuit viendra sus-
« pendre l'ardeur des combattants. Que la cour-
« roie qui soutient l'immense bouclier soit
« trempée de sueur; que la main se fatigue à
« lancer le javelot; et que le coursier, traînant
« le char étincelant, soit aussi baigné de sueur:
« alors, si je vois un seul d'entre vous s'éloigner
« des combats, ou rester près des vaisseaux,
« il n'échappera point aux chiens et aux vau-
« tours. »

A ces mots, les Argiens poussent de grands cris; ainsi sur le rivage retentissent les vagues, lorsque l'autan furieux les précipite contre un

immense rocher qu'assiégent toujours les flots, de quelque part que naissent les vents. Les Grecs aussitôt se précipitent en foule vers les vaisseaux ; la fumée s'élève des tentes, et ils prennent le repas. Chacun sacrifie au dieu qu'il adore, et lui offre des prières, afin d'éviter la mort et le cruel destin des combats. Ensuite Agamemnon, roi des hommes, immole un taureau de cinq ans au puissant fils de Saturne; il convie au sacrifice les plus illustres chefs des Grecs. Les premiers sont Nestor et le roi Idoménée, puis les deux Ajax et le fils de Tydée, le sixième étoit Ulysse, dont la prudence égale celle de Jupiter. Le généreux Ménélas s'y rendit de lui-même, car il savoit que pour lui seul son frère sacrifioit aux dieux. Ils entourent la victime, élèvent l'orge sacrée, et le puissant Agamemnon, priant au milieu d'eux, s'écrie :

« Grand et puissant Jupiter, roi des sombres
« nuages, toi qui habites les demeures éthérées,
« permets qu'avant la fuite du soleil, et le retour
« des ténèbres, je renverse le palais embrasé de
« Priam; que ses portes soient consumées par
« le feu dévorant, et que, sur la poitrine d'Hec-
« tor, je perce sa cuirasse de mon glaive ter-

« rible! Puissent, autour de lui, ses nombreux
« compagnons tomber dans la poudre, et, de
« leurs dents, déchirer la terre! »

Tels étoient ses vœux, Jupiter ne les exauça pas; mais il reçut le sacrifice des Grecs, et leur prépara de grands travaux. Dès qu'ils ont prié, et répandu l'orge sacrée, ils dressent la tête de la victime, l'égorgent et la dépouillent; ensuite ils coupent les cuisses, les enveloppent de graisse, et, deux fois, les recouvrent de lambeaux palpitants, les brûlent sur des rameaux dépouillés de leurs feuilles, et avec de longs dards soutiennent les entrailles au milieu des flammes. Lorsque les cuisses sont consumées, qu'ils ont goûté les entrailles, ils divisent les restes de la victime, les percent, les font rôtir avec soin, et les retirent de l'ardent foyer: ces apprêts terminés, ils disposent le banquet, commencent le repas, et se rassasient de mets, également partagés. Après qu'ils ont chassé et la faim et la soif dans l'abondance des festins, le vénérable Nestor leur parle en ces mots:

« Puissant Atride, Agamemnon, notre roi, ne
« perdons plus de temps, ne différons pas d'exé-
« cuter les desseins qu'un dieu nous inspira:

« vous, hérauts des Grecs belliqueux, rassemblez « l'armée près des navires; et nous, parmi les « phalanges argiennes, courons ranimer l'ar- « deur des combats. »

Il dit: Agamemnon, docile à cet ordre, envoie ses hérauts appeler à grands cris, dans les champs de la guerre, les Grecs valeureux; la voix sonore des hérauts a retenti; bientôt les soldats sont rassemblés, et déja les enfants de Jupiter, ces rois qui entouroient Agamemnon, volent de tout côté pour les ranger en bataille. Parmi eux est Minerve, aux terribles regards; elle tient l'égide glorieuse, incorruptible, immortelle; à cette égide sont suspendues cent franges d'or, d'un tissu merveilleux, et chacune du prix d'une hécatombe. La déesse, dans son vol rapide, parcourt les bataillons des Grecs, les excite à marcher dans la plaine, et jette dans tous les cœurs l'indomptable fureur des batailles. Maintenant il leur semble plus doux de combattre que de retourner, sur leurs légers navires, aux rivages fortunés de la patrie. Comme la flamme ardente dévore une vaste forêt sur le sommet des montagnes, et répand au loin une vive lumière; ainsi, dans la

marche des guerriers, le brillant éclat de l'airain étincelle de toutes parts, et s'élève jusqu'aux cieux : comme de nombreuses légions d'oies sauvages, de grues et de cygnes, au long cou, volent en se jouant dans les prairies d'Asius, sur les rivages du Caystre, agitent leurs ailes, et cherchent à se devancer, en poussant des cris dont les campagnes retentissent ; ainsi de nombreux bataillons sortent des tentes et des vaisseaux, et se répandent dans la plaine qu'arrose le Scamandre. Sous les pas des guerriers et des chevaux la terre fait entendre un bruit terrible ; ils s'arrêtent sur les rives émaillées du fleuve, innombrables comme les fleurs et les feuilles qui naissent au printemps.

Ainsi que d'abondants essaims de mouches errent sans cesse dans l'étable du berger, au retour de la saison nouvelle, lorsque le lait coule dans les vases ; de même les Grecs, à la longue chevelure, sont répandus dans la plaine, brûlant de marcher contre les Troyens.

Comme les pasteurs, sans peine, reconnoissent leurs immenses troupeaux de chèvres confondus dans les pâturages ; ainsi chacun des chefs dispose ses guerriers pour les mener au

combat : parmi eux se distingue le puissant Agamemnon; il a les traits et le regard foudroyant de Jupiter, la taille de Mars et la poitrine de Neptune : tel, au milieu d'un grand troupeau, un taureau superbe s'élève et domine les génisses rassemblées autour de lui; ainsi Jupiter place, en ce jour, le fils d'Atrée au-dessus d'un grand nombre de héros.

Dites-moi maintenant, ô Muses qui habitez les palais de l'Olympe, vous, déesses, qui voyez, qui connoissez toutes choses, tandis que, dans notre ignorance, nous n'entendons que le bruit de la renommée, quels furent les chefs et les princes des Grecs; je ne parlerai point de la multitude, je ne pourrois les nommer tous, eussé-je dix langues, dix bouches, une voix infatigable, et une poitrine d'airain; mais, puisque les Muses de l'Olympe, filles du puissant Jupiter, m'ont rappelé tous ceux qui vinrent sous les murs d'Ilion, je dirai quels étoient les chefs et le nombre des vaisseaux.

Pénélée, Leïte, Arcésilas, Clonios et Prothoënor, commandent aux Béotiens; plusieurs d'entre eux habitoient Hyrie, l'Aulide, couverte de rochers, Schenus, Scole, la montueuse

Étéone, Thespie, Graia, et les vastes plaines de Mycalèse; d'autres ont quitté les campagnes d'Harma, Ilèse et Erythrée; plusieurs aussi habitoient Éléone, Hyle, Pétéon, Ocalée, Médéon, ville superbe, Copas, Eutrésis, et Thisbé, séjour aimé des colombes; plusieurs cultivèrent les champs de Coronée, de Platée, de Glissa, et les riantes prairies d'Aliarte; quelques-uns reçurent le jour dans les murs magnifiques d'Hypothèbes, et dans Oncheste, où s'élève un bois religieux consacré à Neptune; d'autres enfin regrettent Arna, fertile en vignes, Midée, la divine Nissa, et Anthédon, située aux confins de la Béotie. Ces peuples armèrent cinquante vaisseaux, et sur chacun d'eux étoient montés cent vingt jeunes Béotiens.

Les habitants d'Asplédon et d'Orchomènes, ville de Minyas, sont commandés par Ascalaphe et Ialmène, fils de Mars; ce fut la belle Astyochée qui leur donna le jour dans le palais d'Actor, fils d'Asée. Cette vierge timide ne put résister aux violents desirs de Mars, qui, dans les appartements les plus retirés, s'unit à elle en secret; ses deux fils commandent trente navires.

Epistrophe et Schedios, fils du magnanime

Iphite, issu lui-même du guerrier Naubole, sont à la tête des Phocéens ; les uns habitoient Cyparisse, Pythone, hérissée de rochers, la divine Crise, Daulide, et Panopée; d'autres, les campagnes d'Anemorée et d'Hyampolis; plusieurs cultivoient les rivages heureux du Céphise; d'autres enfin habitoient Lilée, près des sources de ce fleuve. Ils ont armé quarante vaisseaux, et leurs chefs disposèrent leurs rangs à la gauche des Béotiens.

Le rapide fils d'Oïlée, le plus jeune des Ajax, commande aux Locriens ; ni aussi grand, ni aussi fort, qu'Ajax, fils de Télamon, sa taille étoit peu élevée ; toujours couvert d'une cuirasse de lin, sa lance l'avoit illustré parmi les Thessaliens et les Grecs. Les guerriers qu'il commande habitoient Cynus, Oponte, Calliare, Bessa, Scarphé, la riante Augée, les champs de Tarphé et de Thronius, sur les rivages du Boagre limpide: venus des terres voisines de l'Eubée, les Locriens suivirent Ajax sur quarante vaisseaux.

Les Abantes, ne respirant que la guerre, habitoient, les uns, l'île de l'Eubée, Chalcis, Erétrie, Histiée, fertile en vignes, Cérinthe, voisine de la mer, et les remparts élevés de Dyum; d'au-

tres possèdent Caryste et Styra ; tous sont commandés par Elphenor, rejeton du dieu Mars ; ce fils de l'illustre Cholcodon est chef des valeureux Abantes: ces peuples, légers à la course, le suivent dans les combats; leur chevelure flotte sur leurs épaules; guerriers vaillants, armés d'une lance de frêne, ils brûlent de percer la cuirasse sur le sein des ennemis; quarante navires les ont portés sur les ondes.

Viennent ensuite les soldats de la célèbre ville d'Athènes, peuple du magnanime Eréchthée, qu'enfanta la terre; Minerve, la fille de Jupiter, le nourrit elle-même, et le plaça au sein de la ville, dans un temple auguste: c'est là, que les fils des Athéniens, tous les ans, immolent à la déesse des brebis et des taureaux. Menesthée, fils de Pétéus, commande à ces peuples; aucun guerrier n'est semblable à lui pour disposer les rangs de la cavalerie, et des soldats armés de boucliers; Nestor seul pourroit le lui disputer, car il est plus avancé en âge. Menesthée a traversé les mers, suivi de quarante navires.

Ajax en conduisit douze des rivages de Salamine; il plaça ses guerriers près des phalanges athéniennes.

Les guerriers qui habitoient Argos, et Tirynthe, aux murs élevés, Hermione, et Asine, située près d'un golfe profond, Tresène, Eïone, et la fertile Epidaure; ceux qui possèdent Ægine et Massès; tous enfants des Grecs, ont à leur tête le vaillant Diomède, et Sthénélus, fils de l'illustre Capanée; leur troisième chef est Euryale, semblable à un dieu; il est fils de Mécistée, qu'engendra le roi Talaïon. Diomède commande à tous ces héros; ils montèrent quatre-vingts navires.

Les soldats de Mycènes, ville superbe, de l'opulente Corinthe, de Cléones, aux palais magnifiques; ceux qui cultivoient les champs d'Ornée, de la riante Aréture, et de Sicyone, où Adraste régna le premier; ceux aussi qui possèdent Hypérésie, les remparts élevés de Gonoesse, Pellène, Ægion, les rivages de la mer, et les vastes campagnes d'Hélice, tous montés sur cent vaisseaux, sont commandés par le puissant Agamemnon, fils d'Atrée; les soldats qui l'ont suivi sont les plus nombreux, et les plus braves; lui, parmi eux, est revêtu de l'airain éclatant, glorieux de l'emporter sur tous les héros, et par sa puissance, et par la multitude des cohortes qu'il commande.

Les habitants de la grande Lacédémone, située au sein d'une vallée profonde, ceux de Phare, de Sparte, de Messa, agréable aux colombes, les peuples qui cultivoient les champs de Brusie et de la riante Augée, ceux qui possèdent Amyclée, Hélos, voisine de la mer, Laa, et les campagnes d'OEtile, commandés par le vaillant Ménélas, ont équipé soixante vaisseaux; ils se sont armés à l'écart. Ce héros, seul, au milieu des siens, se confiant en sa valeur, les anime à combattre; lui sur-tout brûloit dans son cœur de venger les soupirs et l'enlèvement d'Hélène.

Le sage et vaillant Nestor, suivi de quatre-vingt-dix vaisseaux, commande aux guerriers que virent naître Pylos, l'agréable ville d'Arenne, Tryos, où l'Alphée offre un gué facile, Æpy, aux murs élevés, Cyparisse, et Amphigenie; il commande encore à ceux qui habitoient Pétléon, Hélos, et Dorion; c'est là que les Muses rencontrèrent le Thrace Thamyris, revenant des palais d'Euryte, roi d'OEchalie; c'est là qu'elles le privèrent de ses chants mélodieux. Thamyris, dans son orgueil, se vantoit d'obtenir le prix même sur les Muses, ces filles du puissant Jupiter. Enflammées de colère, les déesses le

rendent aveugle, lui ravissent la voix, et il oublia l'art divin de la lyre.

Ceux qui habitoient l'Arcadie, au pied de la montagne de Cyllène, près du tombeau d'Æpytus, où naissent des hommes vaillants; ceux qui possèdent Phénée, Orchomènes, riche en troupeaux; Ripée, Stratie, Énispe, exposée aux vents; Tégéa, l'aimable Mantinée, Stymphale, et Parasie, équipèrent soixante navires, que commande le puissant Agapenor, fils d'Ancée. Sur cette flotte étoient montés en foule les soldats arcadiens, habiles dans les combats. Le roi Agamemnon leur donna de forts navires pour franchir le noir Océan; car ces peuples ne s'occupoient point des travaux de la mer.

Les soldats de Buprasie, de la divine Elide, et de tout le pays que renferme Hyrmine, la roche d'Olène, Alisée et Myrsine, borne de ces contrées, obéissent à quatre chefs. Chacun commande à dix vaisseaux rapides, que montèrent les nombreux Épéens; les chefs sont Amphimaque et Thalpius, l'un fils de Cléate, l'autre fils d'Euryte, descendant d'Actorion; le troisième est l'intrépide Diore, fils d'Ama-

ryncée; et le dernier est Polyxènes, beau comme un dieu; il est fils d'Agasthène, issu lui-même du prince Augéas.

Les guerriers qui vinrent de Dulichium et des Échinades, îles sacrées, situées au loin dans la mer, vis-à-vis de l'Élide, sont commandés par Mégès, pareil au dieu Mars; il étoit fils de Philée, du vaillant Philée, chéri de Jupiter, et qui s'enfuit à Dulichium, pour éviter le courroux d'un père. Ces peuples ont suivi leur chef sur quarante navires.

Ulysse est à la tête des magnanimes Céphalléniens; les uns habitoient Ithaque, Nérite, ombragée de forêts, Crocyle, et l'âpre contrée d'Ægilipe; d'autres habitoient Zacynthe, Samos, et les terres du continent sur la rive voisine. Ulysse, que sa prudence égale à Jupiter, les conduit sur douze vaisseaux, dont les poupes brillent d'un rouge éclatant.

Thoas, fils d'Andremon, est le chef des Étoliens, qui possèdent Pleurone, Olénon, Pylène, Chalcis, sur le rivage de la mer, et la pierreuse Calydon: les fils du magnanime OEnéus n'existoient plus; il n'étoit plus lui-même, et le blond Méléagre avoit aussi cessé de vivre. Maintenant

Thoas, suivi de quarante vaisseaux, commande aux phalanges d'Étolie.

Les Crétois obéissent au vaillant Idoménée; les habitants de Knosse, de Gotryne, aux murs élevés, de Lycte, de Milète et de la brillante Lycaste, ceux qui naquirent dans Phæstos et dans Rhytion, villes remplies d'un peuple nombreux, enfin tous les soldats de la Crète, aux cent villes, équipèrent quatre-vingts vaisseaux, commandés par l'illustre Idoménée, et par Mérion, semblable au dieu Mars, la terreur des guerriers.

Le grand et fort Tlépolème, fils d'Hercule, parti de Rhodes avec neuf vaisseaux, mène au combat les fiers Rhodiens; l'île qu'ils habitent renferme trois grandes villes, Linde, Ialise, et la blanche Camire; leurs guerriers sont commandés par Tlépolème, habile à manier la lance. Il reçut le jour d'Astiochée, unie au grand Hercule: ce héros l'avoit enlevée d'Éphyre, près du fleuve Selléis, où il priva un grand nombre de villes d'une jeunesse florissante. Tlépolème, élevé dans un riche palais, tua l'oncle maternel de son père, le vieillard Lycimnios, rejeton du dieu Mars; aussitôt il

construit des navires, rassemble de nombreux guerriers, et s'enfuit sur les mers, pour échapper aux menaces des autres fils et des petits-fils du magnanime Alcide. Après avoir erré long-temps, il parvint à Rhodes, et divisa son peuple en trois tribus; elles furent aimées de Jupiter, roi des dieux et des hommes; le fils de Saturne les combla d'abondantes richesses.

Nyrée conduisit, de Syma, trois vaisseaux d'égale grandeur; Nyrée, fils d'Aglaia et du roi Charopus; Nyrée, après Achille, le plus beau de tous les Grecs qui vinrent devant Ilion: mais il est efféminé, et ses guerriers sont peu nombreux.

Accompagnés de trente navires aux larges flancs, Phidippe et Antiphos, tous deux fils du roi Thessale, de la race des Héraclides, commandent aux guerriers de Nisyre, de Crapathe, de Casus, de Cos, ville d'Eurypyle, et des îles Calydnes.

Je dirai maintenant les peuples d'Argos, demeure des Pélasges; ceux d'Alon, d'Alopée, de Trachina; ceux qui possèdent les champs de Phthie et d'Hellas, fière de ses belles femmes; ces peuples se nomment Myrmidons, Hellènes,

et Achéens ; ils ont armé cinquante vaisseaux, et leur chef est Achille. Mais ils ont oublié les combats terribles ; on ne voit plus celui qui conduisoit leurs phalanges ; il repose dans ses vaisseaux, le divin et rapide Achille, consumé de regrets en songeant à la belle Briséis : après de longs travaux il l'enleva de Lyrnesse, lorsqu'il détruisit cette ville et les remparts de Thèbes, où il immola Épistrophe et Mineta, fils du belliqueux Évène, issu du roi Sélépion. Oui, c'est pour cette captive qu'il languit, abattu de douleur : mais bientôt il se relevera.

Les soldats de Phylacé, ceux des campagnes de Pyrase, émaillées de fleurs et consacrées à Cérès ; ceux d'Itone, où naissent de nombreux troupeaux ; d'Antrone, qui borde le rivage de la mer ; et de Ptéléon, fertile en pâturages, étoient commandés autrefois par le vaillant Protésilas : maintenant Protésilas est enseveli dans le sein de la terre. Il quitta sa maison sans laisser d'héritier ; et, seule dans Phylacé, sa malheureuse épouse se meurtrissoit le visage. Un héros dardanien ravit le jour à Protésilas, lorsque, le premier de tous les Grecs, il s'élança de son vaisseau. Ses troupes le regrettent, et cependant ne sont point privées

de chef; elles obéissent aux ordres du belliqueux Podarcès, fils d'Iphiclus, riche en troupeaux; il étoit frère du magnanime Protésilas, mais moins âgé que lui. Protésilas fut un plus grand, un plus brave héros; et quoique ses soldats aient à leur tête un chef habile, ils regrettent ce généreux guerrier. Ils ont traversé les mers sur quarante navires.

Ceux qui habitoient Phéras, près du lac Bébis, et Bébée, et Glaphyre, et la riche Iolchos, ont suivi, sur onze vaisseaux, le fils chéri d'Admète, Eumèle, qu'enfanta Alceste, l'épouse d'Admète, et la plus noble des femmes, elle qui, par sa beauté, l'emportoit sur toutes les filles de Pélias.

Les citoyens de Méthone, de Thaumacie; ceux qui possèdent Mélibœe et l'âpre pays d'Olizone, sont commandés par Philoctète, habile à lancer les flèches. Ils ont armé sept vaisseaux; et sur chacun paroissent cinquante rameurs, qui savent aussi courber l'arc sans effort. Leur chef, souffrant d'horribles douleurs, est étendu dans l'île de la divine Lemnos, où les Grecs l'abandonnèrent. Tourmenté par le noir ulcère que produisit la morsure d'un serpent cruel, c'est là qu'il re-

pose en gémissant; mais bientôt, près de leurs navires, les Argiens se ressouviendront du roi Philoctète. Ses troupes le regrettent, et cependant ne sont point privées de chef; c'est Médéon, fils illégitime d'Oïlée, qui les commande. Rhéna, soumise à Oïlée, vainqueur terrible, lui donna le jour.

Les guerriers qui possèdent Tricca, la montueuse Ithome, OEcalie, ville d'Euryte, ont équipé quarante vaisseaux, commandés par les fils d'Esculape, Podalire et Machaon, tous les deux médecins habiles.

Les soldats d'Ormènes, de la fontaine Hypérée, ceux qui naquirent dans Astérie, ou sur les blancs sommets du Titane, obéissent à Eurypyle, fils illustre d'Evæmon; sous ses ordres, quarante navires ont sillonné les ondes.

Les habitants d'Argisse, de Gytrone, d'Orthée, d'Élonée, et de la blanche ville d'Oloossonne, sont commandés par l'intrépide Polypetès; il étoit fils de Pirithoüs, qu'engendra l'immortel Jupiter; l'illustre Hippodamie donna ce fils à Pirithoüs le jour même où il vainquit les Centaures, au poil hérissé, les chassa du Pélion, et les repoussa jusqu'aux montagnes d'Æthie;

cependant Polypetès n'est point seul; avec lui commande Léontée, fils du vaillant Coronus, de la famille de Cenée; leurs soldats armèrent quarante navires.

Gonée partit de Cyphos avec vingt-deux vaisseaux; les Eniens le suivent dans les combats, et les Pérèbes, guerriers infatigables, et les habitants de la froide Dodone, et ceux que virent naître les rivages du limpide Titarèse, qui épanche ses eaux brillantes dans le Pénée, sans les mêler aux flots argentés de ce fleuve; il surnage à la surface des ondes comme une huile légère; le Titarèse s'échappe du Styx, fleuve terrible des serments.

Prothoos, fils de Tenthredon, est à la tête des Magnésiens; ils habitoient non loin du Pénée et du Pélion, couverts de forêts bruyantes; quarante navires ont porté sur les ondes les guerriers que commande Prothoos. Tels sont les chefs et les princes des fils de Danaüs.

Muse, dis-moi quels furent, dans l'armée des Atrides, et le plus brave guerrier, et les coursiers les plus vaillants. Les cavales que conduit Eumèle sont les plus renommées; rapides comme l'oiseau, toutes deux du même âge,

elles sont semblables et par la taille et par la couleur; le brillant Apollon les nourrit lui-même aux montagnes de Piérie; et, dans les combats, elles répandent la terreur: le plus brave des guerriers est Ajax, fils de Télamon, tant qu'Achille garde sa colère, car ce héros l'emporte sur tous; et les plus vaillants coursiers sont ceux qui traînent au sein des batailles le noble fils de Pelée. Mais, maintenant retiré dans ses superbes navires, il nourrit son courroux contre Agamemnon, chef de l'armée; ses soldats, sur le rivage de la mer, se plaisent à lancer le disque, le javelot, et les flèches; ses chevaux, immobiles près des chars, paissent le lotos et l'ache humide des prairies; et les chars magnifiques reposent dans les tentes des chefs, qui regrettent ce héros belliqueux; ils errent dans les camps, et ne se mêlent point aux combats.

Cependant les Grecs s'avancent comme un vaste incendie qui dévore la campagne; sous leurs pas la terre a gémi: ainsi gronde la foudre de Jupiter irrité, lorsqu'il dirige ses traits contre Typhée, dans les rochers d'Arime, où sont placées, dit-on, les vastes demeures de Typhée; ainsi gémit la terre sous les pieds de combattants

qui s'avancent, et se hâtent de traverser la plaine.

Alors, aussi prompte que les vents, Iris, chargée d'un funeste message, est envoyée par Jupiter auprès des Troyens; sous les portiques du palais de Priam étoient rassemblés, pour le conseil, les jeunes gens et les vieillards; près d'eux s'arrête la Déesse, aux pieds rapides; elle a pris la voix d'un fils de Priam, de Polite, qui, sentinelle avancée des Troyens, et plein de confiance en sa course légère, s'étoit placé sur la tombe élevée du vieillard Æsyète, afin d'observer l'instant où les Grecs sortiroient de leurs navires; en tout semblable à ce guerrier, Iris leur parle ainsi:

« O vieillard, toujours les longs discours te
« plaisent, comme, jadis, au temps de la paix;
« pourtant il se prépare un combat inévitable.
« Souvent j'assistai aux guerres des peuples, ja-
« mais je ne vis tant de soldats et de si vaillants;
« nombreux comme les feuilles, ou les grains
« de sable, ils s'avancent, impatients de com-
« battre autour de nos remparts. Hector, toi
« sur-tout, je t'exhorte à suivre cet avis: une
« foule d'alliés est répandue dans la vaste cita-
« delle de Priam; tous ces peuples lointains

« parlent divers langages : que chaque prince « commande au peuple qu'il a conduit, et toi, « à la tête de tous ces guerriers, dispose les « phalanges de tes citoyens. »

Hector a reconnu la voix de la Déesse, il rompt aussitôt l'assemblée; on court aux armes, les portes sont ouvertes, l'armée entière, cavaliers et fantassins, se précipite, et la ville retentit d'un bruit terrible. Devant Ilion est une haute colline qui s'étend dans la plaine, et de tous les côtés offre un accès facile; les hommes l'appellent Batiée, et les dieux, le tombeau de l'agile Myrine. C'est là que se forment en bataille et les Troyens et les alliés.

Le fils de Priam, le grand Hector, au casque étincelant, commande les Troyens; avec lui se sont armés les plus nombreux et les plus vaillants guerriers: tous brûlent de combattre.

L'illustre fils d'Anchise est à la tête des Dardaniens, Ænée, que la belle Vénus conçut d'Anchise; Déesse, elle s'unit à un mortel, dans les retraites de l'Ida. Ænée ne les commande point seul; les Dardaniens ont aussi pour chefs les deux fils d'Antenor, Archeloque et Acamas, habiles en toutes sortes de combats.

Les citoyens de la riche Zélée, au pied du mont Ida, qui boivent les noires eaux de l'Æsèpe, tous Troyens d'origine, obéissent au fils de Lycaon, Pandarus, qui reçut un arc d'Apollon lui-même.

Les guerriers d'Adrastée, de la tribu d'Apæse, de Pityée, et des hautes montagnes de Terée, sont commandés par Adraste, et par Amphius, vêtu d'une cuirasse de lin; tous les deux sont fils de Mérops, habitant de Percote; nul mieux que lui ne connoît l'avenir: il ne leur permit pas d'affronter la guerre dévorante; mais, indociles à sa voix, ses enfants furent entraînés par les cruelles destinées de la mort.

Ceux qui cultivent les champs de Percote, de Practius, ceux qui possèdent Zeste, Abyde, et la divine Arisbée, ont à leur tête le fils d'Hyrtacès, Asius, chef de héros, Asius, que des coursiers pleins d'ardeur et d'une taille élevée amenèrent des campagnes d'Arisbée, non loin du fleuve Selleïs.

Hyppotoüs commande la nation des vaillants Pélasges, qui habitent les fertiles plaines de Larisse; leurs chefs sont Hippotoüs et Pylée, rejetons du dieu Mars, tous deux fils du Pélasge Léthus, issu de Teutamis.

Acamas et le héros Piroüs conduisent les Thraces, qu'enferme l'orageux Hellespont.

Euphème, fils de Trézenne, descendant de Cée, enfant de Jupiter, est le chef des valeureux Ciconiens.

Les Pæoniens, armés d'un arc recourbé, furent conduits par Pyræchmes, loin des campagnes d'Amydone et de l'Axius, au large cours, l'Axius dont les belles eaux fertilisent la terre.

Pylæmènes, au cœur intrépide, commande les Paphlagoniens, venus des pays des Énètes, où naissent les mules sauvages; il guide aussi les habitants de Cytore, ceux qui cultivent les campagnes de Sezane, et les guerriers qui, près du fleuve Parthénion, habitent de riches palais, dans les villes de Cromna, d'Ægiale, et sur les monts élevés d'Érythine.

Les Halizones, sous les ordres d'Odius et d'Épistrophe, ont quitté les terres éloignées d'Alybe, où l'argent naît en abondance.

Les Mysiens obéissent à Chromis et à l'augure Ennome, que son art prophétique ne put préserver du trépas; il périt sous les coups de l'impétueux Achille, petit-fils d'Æacus, dans le fleuve où ce héros immola tant d'autres Troyens.

Accourus de la lointaine Ascanie, et brûlant de voler au combat, les Phrygiens ont suivi Phorcys et Ascanius, semblable à un Dieu.

Les chefs des Méoniens étoient Mesthlée et Antiphos, tous les deux fils de Talæmon; ils reçurent le jour sur les bords du lac de Gygée, et commandent les soldats méoniens, qui naquirent près du Tmolus.

Amphimaque et Nastès conduisent les Cariens, au barbare langage; ces peuples possèdent Milet, les monts ombragés de Phtire, les bords sinueux du Mæandre, et les sommets élevés du Mycale: Nastès et Amphimaque, superbes enfants de Nomion, commandent à ces guerriers; Amphimaque marche au combat, couvert d'or comme une jeune femme. Insensé! ses ornements ne purent l'arracher à un trépas funeste; il périt dans le Scamandre, par la main du terrible Æacide, qui le dépouilla de sa riche parure.

Les Lyciens ont suivi Sarpédon, et le généreux Glaucus, loin des campagnes de Lycie, et du Xante impétueux.

FIN DU CHANT SECOND.

L'ILIADE.

CHANT TROISIÈME.

A PEINE, sous les ordres de leurs chefs, tous ces peuples sont rangés en bataille, que les Troyens s'avancent comme une nuée d'oiseaux, et poussent de vives clameurs : ainsi retentit, sous la voûte des cieux, la voix éclatante des grues, lorsqu'elles fuient les hivers et les violents orages; alors, avec des cris perçants, elles volent sur l'Océan rapide, portent aux Pygmées la désolation et la mort, et, du haut des airs, leur livrent de cruels combats; mais les Grecs, respirant la guerre, marchoient en silence, et brûloient de se prêter un appui mutuel.

Comme les autans répandent sur le sommet des montagnes un brouillard épais, redouté des

bergers, et plus favorable au voleur que la nuit même, car la vue ne s'étend point alors au-delà du jet d'une pierre; ainsi s'élèvent des tourbillons de poussière du sein des deux armées, qui se hâtent de traverser la plaine. Dès qu'elles sont rapprochées et prêtes à combattre, Pâris, semblable à un dieu, paroît à la tête des Troyens; il a sur ses épaules une peau de léopard, son épée et son arc recourbé; il agite fièrement deux lances, dont la pointe est d'airain, provoque les plus illustres des Grecs, et les appelle à soutenir un combat terrible. L'intrépide Ménélas, le voyant s'avancer hors des rangs, et marcher à grands pas, est comme un lion affamé, qui, cherchant une proie immense, se réjouit s'il rencontre un cerf au bois élevé, ou une chèvre sauvage, et les dévore avidement, quoique poursuivi par des chiens agiles et par une jeunesse bouillante; tel Ménélas est plein de joie lorsque Pâris s'offre à sa vue; enfin il espère venger son outrage. Soudain, revêtu de ses armes, il saute de son char; mais, sitôt que Pâris l'aperçoit, il est frappé de terreur, et se réfugie à l'instant parmi ses compagnons, pour éviter la mort: ainsi, quand un voyageur dé-

couvre un énorme serpent dans d'épaisses broussailles, il s'arrête, saisi d'effroi; un tremblement subit agite ses membres, il recule, et s'enfuit, la pâleur sur le front; ainsi le beau Pâris, redoutant le fils d'Atrée, court se perdre dans la foule des superbes Troyens; mais Hector, à cette vue, l'accable de sanglants reproches.

« Misérable, dit-il, homme vain de ta beauté, « guerrier efféminé, vil séducteur, plût aux « Dieux que tu n'eusses jamais vu le jour, ou que « tu fusses mort avant ton funeste hymen! com- « bien je le voudrois! combien ce destin se- « roit préférable à ta honte et à ton opprobre! « quel sujet de risée pour les valeureux Grecs, « qui, parceque tu es beau, te croyoient un « vaillant guerrier! Mais tu n'as dans le cœur « ni force, ni courage; pourquoi, si tu n'es « qu'un lâche, traverser avec tes compagnons « de vastes mers sur tes vaisseaux rapides, te « mêler aux nations étrangères, et enlever d'une « terre éloignée cette femme si belle, épouse « et sœur de héros belliqueux? Pourquoi faire « ainsi le malheur de ton père, de ta patrie, de « tout un peuple, la joie de nos ennemis, et ton « propre déshonneur? Que n'attendois-tu le

« vaillant Ménélas? Tu aurois appris de quel
« héros tu retiens l'épouse chérie. A quoi t'au-
« roient servi ta lyre, et ces dons de Vénus, ta
« chevelure, et ta beauté, alors qu'il t'eût traîné
« dans la poudre? Va, les timides Troyens au-
« roient dû déja te couvrir d'un vêtement de
« pierre, pour te punir de tous leurs maux. »

Le beau Pâris lui répond aussitôt : « Hector,
« tes reproches ne sont point injustes, je les ai
« mérités; mais rien ne peut dompter ton cœur.
« Comme la hache qui pénètre le chêne pour
« seconder la force de l'homme, lorsque, ou-
« vrier habile, il coupe le bois d'un navire; telle
« est, dans ton sein, ton âme inflexible. Toute-
« fois ne me reproche point les dons brillants
« de Vénus; il ne faut pas mépriser les nobles
« présents que nous accorde le ciel, puisque
« personne ne les choisit à son gré. Si tu veux
« que j'affronte aujourd'hui la guerre et ses pé-
« rils, arrête tes Troyens, et tous les Grecs;
« qu'au milieu des deux camps, l'intrépide Mé-
« nélas et moi nous combattions pour Hélène,
« et pour ses trésors. Le vainqueur, maître de
« cette femme et des richesses qu'elle possède,
« la ramenera dans ses foyers; et les peuples

« cimenteront l'alliance par la foi des serments :
« alors, Troyens, vous reviendrez habiter les
« champs fertiles d'Ilion ; les Grecs retourneront
« dans Argos, fière de ses coursiers, et dans l'A-
« chaïe, féconde en belles femmes. »

A ces mots, Hector, rempli de joie, s'avance entre les deux armées, et, saisissant le milieu de sa lance, il retient les phalanges des Troyens. Tous s'arrêtent à l'instant; mais les Grecs dirigent leurs flèches contre ce héros, l'accablent de traits et de pierres, lorsque Agamemnon, roi des hommes, s'écrie d'une voix forte :

« Arrêtez, Argiens; suspendez vos coups, fils
« des Grecs, le vaillant Hector semble vouloir
« nous parler. »

Il dit : les Grecs cessent de combattre, et aussitôt se retirent en silence; Hector, cependant, adresse ce discours aux deux armées.

« Troyens, et vous, Grecs valeureux, écoutez
« mon frère Pâris, pour qui s'alluma cette
« guerre; il demande que, tous, vous déposiez
« vos armes sur la terre fertile, qu'au milieu
« des deux camps l'intrépide Ménélas et lui
« combattent pour Hélène et pour ses trésors :
« le vainqueur, maître de cette femme et des

« richesses qu'elle possède, la ramenera dans « ses foyers, et nous cimenterons l'alliance par « la foi des serments. »

A ces mots, tous gardent un profond silence.

« Écoutez-moi, leur dit alors le vaillant Mé- « nélas : depuis long-temps une profonde dou- « leur règne dans mon âme ; les Grecs et les « Troyens doivent enfin mettre un terme aux « maux sans nombre qu'excitent mes débats « avec Pâris, cet injuste agresseur. Périsse ce- « lui de nous deux à qui le destin a réservé la « mort, et que les autres se séparent! Troyens, « sacrifiez un agneau noir à la terre, une brebis « blanche au soleil ; et nous, sacrifions aussi « une brebis à Jupiter. Que Priam vienne for- « tifier nos serments, puisque ses fils sont in- « fidèles et parjures, et que nul désormais « n'ose violer la foi jurée à Jupiter. Toujours « l'esprit des jeunes hommes est prompt à chan- « ger ; mais, si un vieillard survient parmi eux, « il découvre à-la-fois le passé, l'avenir, et ce « qu'il propose est également avantageux aux « deux partis. »

Ainsi parle Ménélas. Les Troyens et les Grecs

s'abandonnent à la joie, espérant terminer enfin cette guerre funeste: ils retiennent les coursiers dans les rangs, s'élancent des chars, se dépouillent de leurs armes, et les déposent sur la terre; elles paroissent presque confondues, tant un court espace séparoit les armées.

Aussitôt Hector envoie deux hérauts dans la ville pour conduire les victimes et avertir Priam. Le puissant Agamemnon commande aussi à Talthybius de se rendre près des navires, et d'apporter un agneau. Talthybius s'empresse d'obéir aux ordres du roi.

Cependant la messagère Iris arrive vers Hélène, aux bras d'albâtre. Iris avoit emprunté les traits de Laodice, belle-sœur de cette princesse, et femme du fils d'Antenor; car le fils d'Antenor, le puissant Hélicaon, avoit épousé Laodice, la plus belle des filles de Priam. La déesse trouve Hélène dans son palais; elle brodoit un long voile de pourpre, et traçoit les nombreux combats des Grecs et des Troyens, livrés pour elle à toutes les fureurs de Mars. Iris, aux pieds légers, s'approche, et lui dit:

« Accourez, ô Nymphe chérie, contemplez
« les faits étonnants des Troyens valeureux, et

« des Grecs revêtus d'airain : naguère ils se li-
« vroient, dans la plaine, à toutes les horreurs
« du carnage, et ne respiroient que les com-
« bats sanglants; maintenant ils reposent en si-
« lence, la guerre a cessé, et les soldats, ap-
« puyés sur les boucliers, ont enfoncé dans la
« terre leurs longs javelots. Cependant Pâris
« et le vaillant Ménélas vont combattre pour
« vous, et le vainqueur vous nommera son
« épouse. »

Ces paroles de la déesse jettent dans le cœur d'Hélène un vif desir de revoir son premier époux, ses parents, et ses anciens amis. Elle se couvre d'un voile brillant, et sort de son palais, en versant des pleurs de tendresse: elle n'étoit point seule; deux femmes la suivoient, Æthra, fille de Pithée, et la belle Clymène. Bientôt elles arrivent aux portes de Scées; là se trouvoient Priam, Panthoüs, Thymœtes, Lampus, Clytius, Hicétaon, rejeton du dieu Mars; Oucalégon, et Antenor, tous deux pleins de prudence. Ainsi les anciens du peuple étoient assis au-dessus des portes de Scées; car la vieillesse les retenoit éloignés des combats: mais ils discouroient avec sagesse. Semblables à des cigales

qui, sur la cime d'un arbre, font retentir la forêt de leurs voix harmonieuses, les chefs des Troyens étoient assis au sommet de la tour. Quand ils virent approcher Hélène, ils dirent entre eux, à voix basse:

« Ce n'est pas sans raison que les Troyens et « les Grecs valeureux supportent, pour une « telle femme, tant de maux, et depuis si long- « temps; elle est belle comme les déesses im- « mortelles; mais, malgré sa beauté, qu'elle re- « tourne dans les vaisseaux des Grecs, de peur « qu'en restant davantage elle ne perde et nous « et nos enfants. »

Ainsi parlèrent les vieillards; mais Priam, appelant Hélène près de lui:

« Viens, approche, ô ma chère enfant, dit-il; « assieds-toi à mes côtés, afin que tu recon- « noisses ton premier époux, tes amis et tes « parents; tu n'es point la cause de nos maux; « les dieux seuls ont permis cette funeste « guerre: cependant dis-moi quel est ce hé- « ros remarquable, ce Grec si fort et si « majestueux; d'autres, peut-être, le surpas- « sent par la hauteur de leur taille; mais tant « de beauté unie à cette noblesse n'a jamais

« frappé mes regards. Sans doute ce héros est « un roi. »

Hélène lui répond en ces mots, Hélène, la plus belle des femmes :

« Je suis honteuse et craintive devant vous, « ô mon noble père : plût aux dieux que j'eusse « reçu la mort le jour où je suivîs ici votre fils, « lorsque j'abandonnai le palais de mon époux, « mes parents, ma fille chérie, et les aimables « compagnes de ma jeunesse ! Mais il n'en a « point été ainsi, et je me consume dans les « larmes. Toutefois je répondrai à vos questions. « Celui que vous desirez connoître est le fils « d'Atrée, le puissant Agamemnon : il est en « même temps bon roi et guerrier vaillant ; je « le nommois mon frère. Malheureuse ! hélas ! « il le fut autrefois. »

« Heureux Atride, s'écrie le vieillard frappé « d'admiration, tu naquis sous un destin favo- « rable ; ô roi fortuné, puisque les nombreux « enfants de la Grèce sont soumis à ton empire. « Autrefois j'allai dans la Phrygie, fertile en « vignes ; là, je vis la foule des Phrygiens, ha- « biles à diriger les coursiers, peuple d'Otrée et « de Mygdon, semblable à un dieu. Ils avoient

« posé leur vaste camp sur les rives du Sanga-
« rius; et moi, je me trouvois avec eux, comme
« allié, au jour où vinrent les mâles Amazones.
« Mais combien ces peuples étoient moins nom-
« breux que les Grecs aux terribles regards! »

Le vieillard, apercevant Ulysse, interroge Hélène une seconde fois.

« Dis-moi, ma fille: quel est ce guerrier dont
« la taille est moins élevée que celle d'Aga-
« memnon? Mais ses épaules et sa poitrine ont
« plus de largeur; ses armes reposent sur la
« terre fertile; lui, comme le roi d'un troupeau,
« parcourt les rangs des soldats: je le compare
« à un belier, à la toison éclatante, qui marche
« fièrement au milieu d'un grand troupeau de
« blanches brebis. »

Hélène, la fille de Jupiter, répond: « C'est
« Ulysse, le sage fils de Laerte; il fut nourri
« dans Ithaque, pays stérile; ses ruses sont in-
« épuisables, et ses conseils pleins de sagesse. »

Antenor, interrompant Hélène: « Femme, dit-
« il, toutes vos paroles sont remplies de vérité;
« autrefois le divin Ulysse et le vaillant Ménélas
« vinrent ici comme ambassadeurs, à cause de
« vous, Hélène; je leur donnai l'hospitalité, et les

« reçus, en ami, dans mes palais; alors j'appris à
« connoître leur caractère et leurs sages con-
« seils; lorsqu'ils se mêloient aux Troyens, dans
« nos assemblées, s'ils étoient debout, la taille
« de Ménélas paroissoit plus élevée; s'ils étoient
« assis, Ulysse avoit plus de majesté; dans leurs
« discours, proposoient-ils des avis à la multi-
« tude, Ménélas haranguoit briévement; il
« parloit peu, mais avec clarté; toujours con-
« cis, il ne s'écartoit point du sujet, quoiqu'il
« fût le plus jeune; quand le sage Ulysse se
« levoit pour parler, immobile, les yeux bais-
« sés, les regards attachés à la terre, il tenoit
« son sceptre en repos, sans le balancer d'aucun
« côté; il ressembloit à un enfant sans expé-
« rience; on eût dit un homme saisi de colère,
« ou un foible insensé: mais, quand sa forte
« voix s'échappoit de son sein, ses paroles
« étoient nombreuses, comme les flocons abon-
« dants de la neige, dans la saison de l'hiver;
« nul homme alors n'auroit lutté contre Ulysse;
« et quoiqu'il fût devant nos yeux, nous n'é-
« tions plus frappés de sa beauté. »

Enfin Priam, apercevant Ajax, interroge Hélène une troisième fois.

« Quel est cet autre Grec, dit-il, et si fort,
« et si grand, qu'il surpasse tous les guerriers
« par ses larges épaules et par sa tête élevée? »

« C'est, répondit Hélène, l'illustre Ajax, le
« rempart des Grecs. Non loin de là paroît, au
« milieu de ses Crétois, Idoménée, semblable
« à un Dieu; les chefs de la Crète sont assem-
« blés autour de lui: lorsque, jadis, il quittoit sa
« patrie, souvent Ménélas lui donna l'hospita-
« lité dans nos palais. J'aperçois beaucoup
« d'autres Grecs, au regard terrible; il me se-
« roit facile de les nommer; mais il est deux
« chefs des peuples que je ne puis découvrir,
« Castor, habile à dompter un coursier, et Pol-
« lux, plein de force au pugilat: ce sont mes
« frères; la même mère nous a donné le jour:
« seroient-ils restés dans la riante Lacédémone?
« où peut-être, s'ils sont venus sur leurs vais-
« seaux rapides, ne veulent-ils pas se mêler
« aux combats des héros, tant ils redoutent ma
« honte et mon opprobre. »

Elle parloit ainsi; mais déja ils avoient été ensevelis, à Lacédémone, dans la terre de leur douce patrie.

Cependant les hérauts portoient, à travers

Ilion, les gages des serments, deux agneaux, victimes dévouées aux dieux; et, dans une outre, le vin réjouissant, doux fruit de la terre; Idœus portoit aussi l'urne brillante et les coupes d'or. Il se hâte auprès du vieillard, et l'anime en ces mots :

« Lève-toi, fils de Laomédon; les plus illus-
« tres des Grecs et des Troyens t'appellent
« dans la plaine, pour garantir la sainteté des
« serments; Pâris et l'intrépide Ménélas, armés
« de fortes lances, combattront pour Hélène;
« et cette femme, avec ses nombreux trésors,
« sera le partage du vainqueur: alors, après
« avoir cimenté l'alliance par la foi des ser-
« ments, nous reviendrons habiter les riches
« campagnes d'Ilion; les Grecs retourneront
« dans Argos, fière de ses coursiers, et dans
« l'Achaïe, féconde en belles femmes. »

Le vieillard, à ces mots, frissonne de crainte; cependant il ordonne à ses compagnons de placer ses chevaux sous le joug; ils obéissent avec zèle. Priam monte aussitôt, saisit et retient les rênes; Antenor se place à ses côtés, sur le char magnifique, et, franchissant les portes de Scées, ils dirigent dans la plaine leurs coursiers agi-

les : arrivés près des Grecs et des Troyens, ils descendent du char, et s'avancent au milieu des deux armées. Agamemnon, roi des hommes, et le prudent Ulysse, se lèvent à l'instant; bientôt les hérauts vénérables rassemblent les offrandes consacrées, mêlent dans l'urne le vin des deux peuples, et répandent l'eau sur les mains des rois; Atride tire le glaive, toujours suspendu au long fourreau de son épée, coupe de la laine sur la tête des agneaux, et les hérauts la distribuent aux plus vaillants guerriers. Alors Agamemnon, les bras élevés, prie à haute voix, au milieu des Grecs et des Troyens :

« Puissant Jupiter, toi qui règnes sur l'Ida,
« dieu plein de grandeur et de gloire, soleil
« qui vois tout, qui entends tout; fleuves, terre,
« et vous, divinités qui dans les enfers pu-
« nissez, après la mort, les hommes parjures,
« soyez nos témoins; maintenez la foi des ser-
« ments : si Pâris immole Ménélas, qu'il garde
« Hélène avec ses trésors, et nous, retournons
« dans la Grèce, sur nos légers navires; si, au
« contraire, le blond Ménélas ravit le jour à
« Pâris, que les Troyens rendent Hélène et ses
« richesses; qu'ils payent aux Grecs une juste

« rançon, et que les siècles à venir en gardent
« la mémoire; mais, si, après la mort de Pâris,
« Priam et les fils de Priam refusent de payer
« ce tribut, je combattrai, pour l'obtenir, jus-
« qu'au jour où je verrai la fin de cette guerre! »

A ces mots, il égorge les agneaux, de son glaive cruel, et les dépose sur la terre, palpitants, et privés de la vie, que leur arracha le fer. Tous ensuite puisent le vin dans l'urne, le répandent, et adressent des vœux aux dieux immortels :

« Grand et puissant Jupiter, s'écrient les
« Grecs et les Troyens, vous tous, dieux im-
« mortels: si parmi nous il étoit des parjures,
« faites que leur cervelle, et d'eux, et de leurs
« enfants, jaillissent sur la terre comme ce vin,
« et que leurs épouses soient soumises à l'étran-
« ger! »

Tels étoient leurs vœux; mais Jupiter ne les exauça pas. Alors Priam, fils de Dardanus, adresse ces mots aux deux armées :

« Écoutez-moi, Troyens, et vous, Grecs bel-
« liqueux, je retourne dans les hauts remparts
« d'Ilion; je ne pourrois supporter de voir mon
« fils combattre le vaillant Ménélas; Jupiter

« seul, et les autres immortels, savent auquel « des deux le destin a réservé la mort. »

Aussitôt le vieillard vénérable pose les victimes sur son char; il monte, saisit, et retient les rênes; Antenor se place à ses côtés sur le char magnifique, et tous deux reprennent le chemin d'Ilion.

Cependant Hector, fils de Priam, et le divin Ulysse, mesurent d'abord le champ du combat; ils agitent ensuite les sorts dans un casque d'airain, afin de savoir qui, le premier, lancera son javelot, et les deux peuples, les mains élevées vers le ciel, prient ainsi :

« O puissant Jupiter, qui règnes sur l'Ida, « Dieu plein de grandeur et de gloire, fais que « l'auteur de tant de maux descende aujour- « d'hui dans les demeures de Pluton; et toi, « préside à notre alliance, et à la foi des ser- « ments! »

Tandis qu'ils parloient ainsi, le vaillant Hector agite de nouveau le casque, en détournant les yeux; le sort désigne Pâris: tous les soldats, assis, gardoient les rangs; près d'eux reposent leurs coursiers, et leurs armes, aux couleurs variées. Alors le divin Pâris, l'époux d'Hé-

lène, à la blonde chevelure, se revêt d'une armure brillante; il entoure ses jambes de riches brodequins, que fixent des agrafes d'argent; il place sur sa poitrine la cuirasse de son frère Lycaon, qui s'adapte à sa taille; suspend à ses épaules un glaive où l'argent étincelle, et s'arme d'un large et solide bouclier; il couvre sa tête d'un casque, soigneusement travaillé, ombragé d'une épaisse crinière, et surmonté d'une aigrette, aux ondulations menaçantes; enfin il saisit une forte lance, que sa main soulève sans effort : le vaillant Ménélas s'est aussi revêtu d'une armure superbe. Tous deux, loin de la foule s'étant armés ainsi, s'avancent au milieu des guerriers, en se jetant des regards terribles. A leur aspect, les Grecs et les Troyens sont saisis de terreur; cependant, près l'un de l'autre, les héros s'arrêtent dans le champ mesuré, en agitant leurs lances, et animés d'une égale fureur : Pâris, le premier, envoie sa longue javeline; elle frappe le vaste bouclier d'Atride, sans rompre l'airain, la pointe se recourbe sur l'épais bouclier; ensuite Ménélas lance son javelot, en invoquant le grand Jupiter :

« Père des dieux, fais que je punisse un in-

« juste agresseur, le sacrilége Pâris; qu'il tombe
« sous mes coups, et qu'à l'avenir tout homme
« tremble d'outrager celui qui le reçut avec
« bonté! »

Soudain, brandissant son javelot, il le lance, et frappe l'immense bouclier du fils de Priam; le trait perce le brillant airain, pénètre la riche cuirasse, et déchire la tunique près du flanc; Pâris s'incline, et se dérobe au noir trépas: alors Atride, armé de son épée étincelante, lève le bras, atteint le sommet du casque; mais le fer, brisé en éclats, s'échappe de sa main. Dans sa douleur, les yeux vers le ciel:

« O Jupiter, dit-il, tu es le plus injuste des
« dieux; j'espérois enfin me venger de l'exé-
« crable Pâris, et mon épée se rompt dans mes
« mains, et ma lance inutile n'a pu le frapper. »

Furieux, il s'élance, saisit la longue crinière du casque, et, tenant son ennemi le front baissé, il l'entraîne vers les Grecs; la courroie, ornée d'une épaisse broderie, et qui retient le casque au-dessous du menton, serroit le cou délicat de Pâris; il étoit près d'être étouffé: Ménélas l'eût entraîné sans doute, et se fût couvert d'une gloire immortelle, si, à cette vue, la fille de

Jupiter, Vénus, n'eût aussitôt rompu la courroie, dépouille d'un taureau vigoureux; le casque vide suit la main du guerrier, qui, le faisant tourner avec violence, le jette au milieu des Grecs valeureux; ses fidèles compagnons le relèvent à l'instant. Ménélas se précipite de nouveau, brûlant d'égorger son ennemi de sa lance d'airain; mais Vénus enlève Pâris sans effort, tant est grande la puissance des dieux! Elle l'enveloppe d'un épais nuage, et le transporte dans la chambre de l'hyménée, où s'exhalent de suaves parfums. Aussitôt la déesse court appeler Hélène; elle la trouve sur le sommet de la tour, environnée d'une foule de Troyennes; et, la tirant doucement par sa robe odorante, elle lui apparoît sous la figure d'une femme avancée en âge, qui jadis habitoit Lacédémone, occupée à filer la laine, et qui toujours avoit aimé cette jeune princesse: Vénus, empruntant ces traits, lui tient ce discours:

« Accourez, ô ma fille, Pâris vous appelle « près de lui: ce héros, dans la chambre de « l'hyménée, assis sur un lit magnifique, pa- « roît éclatant de parure et de grâce; vous ne « diriez pas qu'il vient de combattre un guer-

BIBLIOTHÈQUE ROYALE

« rier vaillant, mais qu'il va se rendre à une « fête, ou qu'après les danses il goûte le repos. »

Ces mots ont répandu le trouble dans l'âme d'Hélène; mais, dès qu'elle aperçoit le cou brillant de la déesse, ce sein qui fait naître les desirs, et le vif éclat de ses yeux, frappée de surprise, elle s'écrie :

« Implacable Vénus, pourquoi veux-tu me sé- « duire encore? En quelle ville de la Phrygie ou « de la douce Méonie desires-tu m'entraîner? « Est-il encore là quelque mortel que tu ché- « risses? Puisque aujourd'hui Ménélas, vain- « queur de Pâris, veut ramener dans ses foyers « une indigne épouse, pourquoi venir ici mé- « diter de nouvelles perfidies? Va, retourne à « ton favori, oublie les sentiers des immortels, « et ne porte plus tes pas vers l'Olympe; sans cesse « auprès de ton Troyen, dévore ses outrages, « prodigue-lui tes soins, heureuse de devenir « son épouse, ou même son esclave; pour moi, « je ne te suivrai point, il me seroit trop hon- « teux d'embellir encore sa couche, et les Troyen- « nes, avec raison, m'accableroient de leurs mé- « pris. Ah! mon âme est en proie aux plus vives « douleurs. »

« Ne m'irrite pas, misérable, lui répond « Vénus enflammée de colère, de peur que « dans ma vengeance je ne t'abandonne, et ne « te haïsse autant que je t'ai chérie : oui, je fe- « rai naître de tristes discordes parmi les Grecs « et les Troyens, et tu périras victime d'une af- « freuse destinée. »

A ces mots, la divine Hélène, glacée de crainte, se couvre en silence d'un voile superbe, et, se dérobant à la vue des Troyennes, elle suit les pas de la déesse. Lorsqu'elles arrivèrent à la demeure de Pâris, les femmes se hâtoient de retourner à leurs travaux; Hélène monte aux appartements les plus retirés. Vénus, qui se plaît aux douces joies, prend un siége, le porte auprès de Pâris; Hélène s'y place, et, détournant les yeux, elle adresse à son époux ces reproches amers :

« Te voilà donc revenu des batailles. Ah! plu- « tôt, que n'as-tu péri, dompté par cet homme « vaillant qui fut mon premier époux. Tu te « vantois jusqu'à ce jour de l'emporter sur « l'intrépide Ménélas par ton courage, par ton « bras, et par ta lance; ose donc encore l'appe- « ler à combattre contre toi : mais, non, je te

« conseille bien plutôt de cesser la guerre; plein « d'une folle témérité, n'affronte plus le blond « Ménélas dans les batailles, ou crains de pé- « rir sous les coups de ce héros. »

« Chère épouse, lui répond Pâris, ne perce « pas mon cœur de ces cruels reproches; au- « jourd'hui Ménélas a vaincu par le secours de « Minerve, je pourrai le vaincre à mon tour: « il est aussi pour nous des divinités puissantes. « Mais viens, unissons-nous d'amour; jamais « tant de desir ne s'est élevé dans mon sein, « même lorsque, porté sur mes vaisseaux agiles, « je t'enlevai de la riante Lacédémone, et que « dans l'île Cranaë je m'unis à toi par les plus « douces caresses. Oui, maintenant, je te chéris « encore davantage, une plus vive ardeur s'est « emparée de mon âme. »

A ces mots, il la précède vers la couche nuptiale; son épouse le suit, et sur un lit magnifique repose à ses côtés.

Cependant Ménélas, comme un lion, se précipite au milieu de la foule pour y découvrir Pâris; mais ni les Troyens, ni leurs alliés, ne peuvent l'offrir à sa vue; sans doute, aucun d'eux, s'il l'eût découvert, ne l'eût caché dans les

rangs; la mort cruelle leur étoit moins odieuse.
Alors Agamemnon, roi des hommes, s'écrie :

« Troyens, fils de Dardanus, et vous, alliés,
« écoutez ma voix: la victoire du vaillant Mé-
« nélas n'est plus douteuse, rendez-nous Hé-
« lène et tous ses trésors, payez aux Grecs un
« juste tribut, et que les siècles à venir en gar-
« dent la mémoire. »

Ainsi parle Agamemnon, et tous les Grecs applaudissent à ses paroles.

FIN DU TROISIÈME CHANT.

BIBLIOTHEQUE ROYALE
I

L'ILIADE.

CHANT QUATRIÈME.

Les dieux rassemblés autour de Jupiter s'entretenoient dans les brillants palais de l'Olympe, tandis que l'auguste Hébé leur versoit le nectar, qu'ils recevoient tour-à-tour dans des coupes d'or en considérant la ville des Troyens. Alors Jupiter, s'efforçant de blesser le cœur de Junon, laisse échapper avec ironie ces paroles mordantes :

« Deux déesses protégent Ménélas, Junon,
« reine d'Argos, et Minerve d'Alalcomène; mais,
« tranquilles loin de ce héros, elles se plaisent
« à le voir combattre, tandis que l'aimable
« Vénus toujours protége son favori, loin de lui
« repousse un dessein funeste, et vient encore
« maintenant de l'arracher à la mort. Cependant

« la victoire est au valeureux Ménélas; c'est à « nous de décider quelles seront les suites de ce « combat: devons-nous rallumer une guerre « cruelle et de sanglantes discordes, ou cimen- « ter l'alliance qu'ont jurée les deux peuples? « Si ce dernier avis étoit approuvé par tous les « dieux, la ville du roi Priam conserveroit ses « citoyens, et Ménélas reconduiroit Hélène dans « ses foyers. »

A ces mots, Minerve et Junon de dépit compriment leurs lèvres; assises l'une auprès de l'autre, elles méditoient la ruine des Troyens. Minerve garde le silence; elle n'ose parler, quoique irritée contre son père; car un violent courroux règne en son cœur. Mais Junon ne retient plus les mouvements de son âme, et s'écrie:

« Fils intraitable de Saturne, quelles paroles « as-tu prononcées? Quoi! tu veux donc rendre « mes peines inutiles, tu veux que je perde le « fruit de ces sueurs prodiguées dans de longs « travaux? Moi qui fatiguai mes coursiers à réu- « nir cette armée, fléau cruel de Priam et de ses « enfants! Continue; mais ne crois pas que tous « nous applaudissions à tes desseins. »

« Malheureuse, répond Jupiter indigné, quels

« crimes si grands et Priam et les enfants de
« Priam ont-ils commis envers toi, pour que
« sans cesse tu brûles de renverser la superbe
« ville d'Ilion? Peut-être que, si, franchissant
« ses portes et ses vastes remparts, tu dévorois
« vivants Priam, ses fils, et tous les Troyens, ta
« colère seroit assouvie; mais contente tes de-
« sirs, de peur que cette querelle ne suscite entre
« nous de cruels débats. Toutefois, je le déclare,
« grave en ton cœur ces paroles; si jamais, dans
« ma fureur, je veux détruire une ville où na-
« quirent des héros qui te sont chers, n'enchaîne
« pas ma vengeance, et crains d'en arrêter le
« cours. Oui, c'est à regret que je t'abandonne
« cette cité: parmi toutes les villes que, sous le
« soleil et la voûte étoilée, habitent les hommes
« enfants de la terre, Ilion fut toujours chère à
« mon cœur, ainsi que Priam, et le peuple de
« ce roi guerrier. Là mes autels jamais ne furent
« privés de pompeux sacrifices, d'encens, et de
« libations; honneurs qui sont le partage des
« dieux. »

« Il est trois villes qui me sont chères, ré-
« pond la majestueuse Junon, Argos, Sparte, et
« l'opulente Mycènes; tu peux les détruire quand

« elles seront odieuses à ton cœur, je ne com-
« battrai point pour elles, je n'en prendrai nul
« soin. Si dans mon courroux je voulois m'oppo-
« ser à leur ruine, mon courroux seroit inutile,
« parceque tu es le plus puissant; mais il ne faut
« pas que mes travaux restent infructueux. Et
« moi aussi je suis déesse; mon origine est égale
« à la tienne : fille auguste du prudent Saturne,
« on m'honore à cause de ma naissance, et parce-
« que je suis appelée ton épouse; de toi, qui
« règnes sur tous les immortels. Mais cédons
« mutuellement, moi à tes vœux, toi aux miens,
« et tous les autres dieux obéiront à nos lois.
« Ordonne donc à Pallas de se rendre à l'instant
« au sein des deux armées, et d'engager les
« Troyens à rompre les premiers, envers les
« Grecs, la foi des serments. »

Le père des dieux et des hommes approuve cet avis, et aussitôt il adresse à Minerve ces paroles rapides :

« Va promptement parmi ces peuples, et en-
« gage les Troyens à rompre les premiers, envers
« les Grecs, la foi des serments. »

En parlant ainsi, Jupiter ranime encore l'ardeur de Minerve; elle s'élance des sommets de

l'Olympe, semblable à un astre éclatant, présage funeste que le fils de Saturne envoie aux nautoniers et aux nombreuses armées des peuples, de son sein jaillissent mille étincelles; telle Pallas se précipite sur la terre, et vole au milieu des deux camps. A cet aspect, la terreur s'empare des Troyens et des valeureux Grecs; tous, témoins de ce prodige, ils se disent entre eux :

« Sans doute les combats cruels et les dis-
« cordes sanglantes vont renaître encore parmi
« nous, ou peut-être notre alliance est-elle con-
« firmée par Jupiter, arbitre souverain des ba-
« tailles. »

Pendant qu'ils s'entretenoient ainsi, Minerve, sous les traits du vaillant Laodocus, fils d'Antenor, se mêle à la foule des Troyens, cherchant où elle pourra découvrir Pandarus, semblable à un dieu; elle trouve enfin le brave et glorieux fils de Lycaon debout parmi les fières cohortes des soldats armés de boucliers qui le suivirent loin des rivages de l'Ésepe; elle s'approche du guerrier, et lui parle en ces mots :

« Voudras-tu m'obéir, fils belliqueux de Ly-
« caon? oseras-tu lancer un trait rapide à Mé-
« nélas? Que d'honneurs, que de reconnois-

« sance t'accorderoient tous les Troyens, et « sur-tout Pâris! Ce prince te combleroit des « dons les plus précieux, s'il voyoit le vaillant « fils d'Atrée vaincu par tes flèches, et porté « sur le bûcher funèbre. Frappe donc l'illustre « Ménélas, et jure au brillant Apollon d'im- « moler une hécatombe de jeunes agneaux « quand tu retourneras dans les remparts de la « divine Zélée. »

Ainsi parle Minerve; et la déesse persuade le cœur de cet insensé. Aussitôt il saisit son arc brillant fait avec les cornes d'une chèvre sauvage, que lui-même avoit frappée; lorsqu'elle s'élançoit du haut d'un rocher, le guerrier, l'observant d'un lieu couvert, lui perce le flanc, et elle tombe renversée sur la pierre. Ses cornes, hautes de seize palmes, s'élevoient au-dessus de sa tête; un ouvrier habile les polit avec soin, les réunit, et en dora les extrémités. Pandarus ayant tendu cet arc le pose à terre en s'inclinant. Ses braves compagnons le couvrent de leurs boucliers, de peur que les Grecs ne fondent sur lui avant qu'il ait frappé le belliqueux Ménélas, fils d'Atrée. Alors Pandarus découvre son carquois, en tire une flèche qui

n'a point encore été lancée ; trait rapide, source d'amères douleurs. Il adapte le dard cruel à la corde, et jure au puissant Apollon d'immoler une hécatombe de jeunes agneaux, quand il retournera dans les remparts de la divine Zélée. Ensuite il prend la corde et la flèche, les attire à lui jusqu'à ce que le nerf touche à la mamelle et que la pointe du trait repose sur l'arc. A peine a-t-il tendu cet arc immense et recourbé, que l'arme retentit, la corde frémit avec un bruit terrible, et la flèche vole impatiente de pénétrer dans la foule.

Mais, ô Ménélas, les dieux immortels ne t'abandonnèrent point, et sur-tout la puissante fille de Jupiter : debout devant toi, elle ralentit le trait mortel, et en préserva ton sein. Ainsi une tendre mère écarte la mouche importune loin de son fils, lorsqu'il goûte un doux sommeil : la déesse elle-même dirige le dard là où des anneaux d'or retiennent le baudrier qui forme en cet endroit une double cuirasse. La flèche acérée atteint et déchire le baudrier superbe, et pénètre la cuirasse éclatante ; une forte ceinture d'airain que portoit le héros, rempart contre les traits, qui souvent le garan-

tit de la mort, est elle-même percée, et le dard effleure légèrement la peau. Soudain un sang noir s'échappe de la blessure. Ainsi lorsqu'une femme de Carie ou de Méonie a teint en pourpre l'ivoire qui servira de mors aux coursiers, elle place cet ornement dans sa demeure; plusieurs guerriers le desirent, mais, destiné à un prince, il sera tout à-la-fois la parure du coursier et la gloire de son maître : de même, ô Ménélas, tes jambes superbes sont teintes d'un sang qui coule jusqu'à tes pieds. Le grand Agamemnon frissonne de terreur en voyant couler le sang de la blessure; l'intrépide Ménélas a frissonné lui-même. Cependant, quand il découvre que les crochets acérés du dard et le nerf qu'attache au bois le fer aigu n'ont point pénétré, le courage renaît dans son cœur. Alors le puissant Agamemnon pousse un profond soupir, et parle ainsi en tenant la main de Ménélas, qu'entourent ses amis affligés :

« O mon frère chéri, c'est ton trépas que j'ai « résolu en t'exposant seul pour les Grecs à com- « battre les Troyens : ces Troyens viennent de « te blesser; ils ont violé les serments protec- « teurs. Mais ces serments ne seront point in-

« utiles, ni le sang des victimes, ni les libations
« d'un vin pur, ni la foi scellée par nos mains
« réunies. Si le ciel ne punit pas à l'instant ces
« crimes, plus tard il les punira : ils seront ex-
« piés sans doute, et par les Troyens eux-mêmes,
« et par leurs épouses, et par leurs enfants. Je
« le sens au fond de mon cœur, le jour viendra
« où périront et la ville sacrée d'Ilion, et Priam,
« et le peuple du vaillant Priam. Jupiter, le fils
« de Saturne, juge suprême, qui habite au sein
« des airs, courroucé de ce manque de foi, les
« épouvantera tous de sa formidable égide ; ces
« paroles ne sont point vaines. Cependant quelle
« sera ma douleur si tu succombes, ô Ménélas,
« si tu touches au terme de la vie ! Je retournerai
« plein de honte dans Argos ; car tous les Grecs
« se ressouviendront alors de la patrie. Nous
« abandonnerons à Priam et aux Troyens cette
« Hélène, qui sera pour eux un sujet de gloire ;
« et toi, enseveli devant Pergame, la terre
« consumera tes os sans que nous ayons vu le
« terme de nos fatigues. Alors chacun des or-
« gueilleux Troyens, insultant à la tombe du
« vaillant Ménélas, dira : Puisse Agamemnon
« faire éprouver ainsi sa vengeance à tous ses

« ennemis ! Il conduisit sur ces bords une ar-
« mée inutile ; maintenant, avec ses vaisseaux
« privés de guerriers, il retourne dans sa patrie,
« en abandonnant le brave Ménélas. Voilà ce
« qu'ils diront tous. Ah ! puisse alors la terre
« m'engloutir dans son sein ! »

Ménélas lui répond aussitôt : « Rassure-toi,
« ne sème point l'épouvante parmi les Grecs ;
« le trait aigu ne m'a point frappé dans un en-
« droit mortel ; j'ai été préservé par le riche
« baudrier, la cuirasse et la ceinture d'airain
« que façonnèrent des ouvriers habiles. »

« Plaise aux dieux, s'écrie Agamemnon, qu'il
« en soit ainsi, cher Ménélas ! un fils d'Esculape
« sondera ta blessure, et y versera le baume qui
« tempère les plus vives douleurs. »

Puis s'adressant à Talthybius, son héraut fidèle :

« Talthybius, dit-il, hâte-toi de conduire en
« ces lieux le grand Machaon, fils du savant
« Esculape ; qu'il vole au secours de Ménélas,
« chef des Grecs, qu'un des Troyens, ou des
« Lyciens, habile à lancer le javelot, a blessé
« d'une flèche. Hélas ! pour lui seul est la gloire,
« et pour nous les douleurs. »

Il dit : le héraut obéit à cet ordre; il parcourt l'armée des Grecs pour découvrir le grand Machaon, et l'aperçoit debout parmi les phalanges des guerriers vaillants qui le suivirent loin de la fertile Tricca; Talthybius s'approchant de lui :

« Accourez, dit-il, fils d'Esculape, le puis-
« sant Agamemnon vous appelle pour secourir
« Ménélas, chef des Grecs, qu'un des Troyens,
« ou des Lyciens, habile à lancer le javelot, a
« blessé d'une flèche. Hélas! pour lui seul est la
« gloire, et pour nous les douleurs. »

Il dit : ce discours jette le trouble dans l'âme de Machaon; tous deux traversent la vaste armée des Grecs, et arrivent aux lieux où le blond Ménélas avoit été blessé. Les chefs réunis l'entouroient, et parmi eux le héros paroissoit semblable à un immortel. Machaon veut arracher le dard du baudrier superbe; mais, malgré ses efforts, les crochets aigus de la flèche y restent engagés. Aussitôt il délie le baudrier éclatant, la cuirasse et la riche ceinture d'airain que façonnèrent des ouvriers habiles; puis examine la plaie où s'enfonça le fer homicide, en exprime le sang, et, d'une main savante, y répand

les baumes salutaires qu'Esculape reçut autrefois de Chiron, son ami.

Tandis qu'on s'empresse autour du vaillant Ménélas, les phalanges troyennes s'avancent couvertes de leurs vastes boucliers; les Grecs à l'instant revêtent leurs armes et rappellent tout leur courage. Alors vous n'eussiez point vu le divin Agamemnon rester dans le repos, ou trembler, ou s'éloigner des batailles; mais, plein d'ardeur, il vole à de glorieux combats. Il quitte son char étincelant d'airain, et ses coursiers, que conduit Eurymédon, fils de Ptolémée : Atride lui ordonne de le suivre; il craint de succomber à la fatigue en portant de toutes parts ses ordres souverains. Cependant, à pied, il parcourt les nombreuses cohortes; s'il voit des guerriers pleins de zèle, il exalte leur courage en ces mots :

« Argiens, soutenez votre noble valeur, le « grand Jupiter ne sera pas propice à des traî- « tres; les premiers qui ont trahi les serments « deviendront la pâture des vautours; et nous, « sur nos vaisseaux, nous emmenerons leurs « épouses bien-aimées, leurs tendres enfants, « après avoir anéanti leur ville. »

Mais, si quelques uns lui semblent redouter

les périls de la guerre, il les accable de ces reproches sanglants :

« Soldats argiens, opprobre des hommes, « n'êtes-vous pas honteux? Pourquoi rester im- « mobiles comme de jeunes faons qui, fatigués « de courir au travers de vastes campagnes, s'ar- « rêtent sans force et sans courage? Ainsi, glacés « d'effroi, vous refusez de combattre; attendez- « vous que les Troyens s'avancent jusque vers « vos navires, sur les bords de la mer, pour ap- « prendre si de son bras puissant Jupiter dai- « gnera vous protéger? »

Ainsi le magnanime fils d'Atrée parcourt les phalanges des guerriers : bientôt, à travers la foule, il arrive près des Crétois, qui, commandés par le vaillant Idoménée, se sont revêtus de leurs armes. Idoménée, à la tête de ses soldats, est semblable à un sanglier terrible; et Mérion commande les derniers rangs. A cet aspect, Agamemnon, roi des hommes, éprouve une douce joie, et adresse à Idoménée ces paroles flatteuses :

« Idoménée, je t'honore parmi tous les Grecs, « soit à la guerre, soit en toute entreprise; et, « dans nos festins, quand nos chefs mêlent le

« vin dans l'urne en signe d'honneur, si les autres « guerriers ne boivent qu'avec mesure, toi, rem- « plissant ta coupe, tu peux, ainsi que moi, « boire au gré de tes desirs; vole donc aux com- « bats tel que tu fus autrefois. »

Le roi de Crète lui répond aussitôt:

« Atride, toujours je serai ton compagnon « fidèle, je l'ai promis, je l'ai juré; mais anime « les autres Grecs, et que soudain nous combat- « tions. Les Troyens ont rompu les traités; c'est « pour eux que sont réservées les douleurs et la « mort, pour eux qui, les premiers, ont enfreint « les serments. »

A ces mots, Atride s'éloigne, le cœur rempli de joie, et, traversant la foule des guerriers, il vole vers les Ajax; tous deux étoient revêtus de leur armure; une nuée de fantassins suivoient leurs pas. Ainsi, lorsque du sommet des montagnes un berger aperçoit un nuage qui se roule sur la mer au souffle du zéphyr; ce nuage lui semble noir comme une sombre poix, et, porté à travers les ondes, il présage une horrible tempête; à cette vue, le pasteur effrayé hâte ses troupeaux vers une grotte profonde: tels, avec les deux Ajax, les noirs et épais bataillons d'une

noble jeunesse s'avancent pour combattre, hérissés de dards et de boucliers. En les voyant, Agamemnon se réjouit, et leur tient ce discours :

« Braves Ajax, princes des valeureux Grecs, « je n'exciterai point votre ardeur, je vous ferois « injure; nul ne sait mieux que vous animer les « soldats à combattre vaillamment. Grand Jupi- « ter, Minerve, Apollon, puisse un même courage « échauffer le cœur de tous nos guerriers, et « bientôt tomberaa ville de Priam, soumise et « ravagée par nos mains ! »

Il dit, quitte les Ajax, et vole à d'autres combattants. Ce prince rencontre Nestor, orateur harmonieux de Pylos; il formoit les rangs de ses soldats et les excitoit à la guerre; près de lui paroissent le grand Pélagon, Alastor, Chromion, le puissant Haimon, et Bias, pasteur des peuples. A la tête de ses troupes, Nestor dispose les chevaux et les chars; aux derniers rangs sont les nombreux et vaillants fantassins, rempart des armées; enfin il place au milieu les guerriers timides, afin que, malgré leur foiblesse, la nécessité les force à combattre; puis, s'adressant d'abord aux cavaliers, il leur commande de retenir les chevaux, et de ne point se mêler dans la foule: « Ne vous

« confiez pas trop, dit-il, en votre valeur et votre
« adresse à conduire un char; qu'aucun de vous
« ne se hâte d'attaquer seul les Troyens; mais
« ne reculez pas, bientôt vous seriez les plus
« foibles. Si un guerrier renversé de son char
« monte celui de son compagnon, qu'alors il
« s'arme de la lance; c'est le parti le plus sage :
« ce fut par de tels moyens que nos pères, pleins
« de prudence et de valeur, renversèrent tant de
« murailles et de cités ennemies. »

Ainsi les encourageoit le vieux Nestor, depuis long-temps habile dans l'art de la guerre. Le puissant Agamemnon, charmé de l'entendre, laisse échapper ces rapides paroles :

« O vieillard, plût aux dieux que tes genoux,
« moins affoiblis par l'âge, et que tes forces,
« moins chancelantes, fussent égales à l'ardeur
« qui brûle dans ton sein! Mais l'inexorable
« vieillesse a brisé tes membres. Ah! plutôt que
« n'accable-t-elle un autre guerrier! et toi, que
« ne brilles-tu parmi nos plus jeunes héros! »

« Fils d'Atrée, répond le guerrier de Gerenna,
« que ne suis-je encore tel que j'étois lorsque
« j'immolai le vaillant Éreuthalion! mais les
« dieux n'accordent point aux hommes tous

« leurs dons à-la-fois; j'étois jeune alors; au-
« jourd'hui la vieillesse m'accable. Cependant
« je paroîtrai encore parmi nos cavaliers; je les
« aiderai de mes conseils et de mes discours:
« c'est là l'unique soin des vieillards. Nos jeunes
« guerriers combattront de près avec la lance,
« eux qui, venus après moi, sont pleins de con-
« fiance en leurs forces. »

Ainsi parle Nestor : Atride, le cœur rempli de joie, poursuit sa marche; il voit le noble fils de Pétéus, Ménesthée, au milieu de ses Athéniens vaillants dans les combats. Non loin de là paroît le prudent Ulysse, qu'environnent les phalanges indomptables des Céphalléniens; ils n'avoient point entendu le cri de la guerre; et, tandis que déja s'ébranloient les cohortes des Grecs et des Troyens, eux attendoient dans le repos qu'une autre colonne des Grecs fondît sur les ennemis et donnât le signal des combats. A cette vue, Agamemnon irrité leur adresse à l'instant ces mots :

« O fils de Pétéus, de ce roi chéri de Jupiter,
« et toi, rusé capitaine, fertile en stratagèmes
« funestes, pourquoi, saisis de crainte, vous
« éloigner des batailles, et attendre les autres

« guerriers? Vous devez combattre aux premiers
« rangs, et vous précipiter dans la plus ardente
« mêlée, vous que toujours j'appelle les pre-
« miers aux festins où nous rassemblons les plus
« illustres chefs: sans doute il vous semble doux
« alors de savourer les viandes succulentes et
« de boire dans vos coupes un vin délicieux au
« gré de vos desirs. Cependant aujourd'hui vous
« verriez sans peine dix cohortes armées du fer
« meurtrier vous précéder dans les combats. »

Ulysse, jetant sur Agamemnon un regard de colère: « Atride, dit-il, quelle parole s'est échap-
« pée de tes lèvres? Pourquoi dis-tu que nous
« redoutons la guerre? Quand nous livrerons à
« nos ennemis un combat sanglant, tu verras
« alors, si tu le veux, ou si tes soins le per-
« mettent, le père chéri de Télémaque attaquer
« les premiers rangs des Troyens. Mais le vent
« emporte tes frivoles discours. »

Agamemnon sourit au courroux d'Ulysse, et lui répond en ces mots:

« Noble fils de Laërte, prudent Ulysse, je n'ai
« voulu ni t'insulter, ni exciter ta valeur; je sais
« que ton âme est remplie de courage, de sages
« conseils, et qu'en toutes choses tu penses

« comme moi ; mais volons au combat, je ré-
« parerai tout à l'avenir, si j'ai proféré quel-
« que parole téméraire : mais puissent les dieux
« en effacer le souvenir ! »

Ayant ainsi parlé, le roi s'éloigne, et porte ses pas vers d'autres guerriers ; il trouve le fils de Tydée, l'intrépide Diomède, debout sur son char étincelant. Près de lui paroît Sthénélus, fils de Capanée. A cette vue, Agamemnon indigné adresse ces paroles à Diomède :

« Fils du vaillant et généreux Tydée, pour-
« quoi frémir ? pourquoi mesurer des yeux l'in-
« tervalle qui sépare les deux armées ? Certes,
« ton père Tydée ne s'effrayoit point ainsi ; tou-
« jours à la tête des plus braves, il attaquoit
« l'ennemi : voilà comme racontent ceux qui
« combattirent avec lui ; moi, je n'ai pu partager
« sa gloire, et ne l'ai point vu dans les batailles ;
« mais on dit qu'il l'emportoit sur tous. Hôte
« pacifique, il vint autrefois à Mycènes pour
« rassembler des troupes ; il y vint accompagné
« de l'illustre Polynice, alors qu'ils assiégeoient
« les murs sacrés de Thèbes ; ils nous supplioient
« de leur accorder nos plus vaillants guerriers :
« nous consentions à leur donner ce secours, à

« remplir tous leurs vœux ; mais Jupiter nous en
« détourna en faisant éclater de funestes présages.
« Ils partirent donc, et, poursuivant leur route,
« arrivèrent bientôt vers les rivages de l'Asopus,
« bordé de joncs verdoyants ; c'est de là que les
« Grecs envoyèrent Tydée à Thèbes comme am-
« bassadeur. Il s'y rendit, et trouva les nombreux
« enfants de Cadmus s'abandonnant à la joie
« des festins dans les palais du violent Étéocle.
« Quoique étranger, le brave Tydée fut sans
« crainte. Seul au milieu de tous les Thébains,
« sans cesse il les appeloit à divers combats ;
« dans tous il vainquit sans effort, tant Minerve
« lui fut secourable. Cependant les Thébains ir-
« rités lui tendirent des piéges à son retour,
« et placèrent dans une embuscade cinquante
« jeunes guerriers ; ils étoient conduits par deux
« chefs, Noémon, beau comme un dieu, et le fils
« d'Antophone, l'intrépide Lycophonte : mais
« Tydée, les ayant vaincus, les extermina tous ;
« un seul retourna dans ses foyers : le héros,
« obéissant aux ordres des dieux, consentit à
« renvoyer Noémon. Tel fut Tydée l'Étolien :
« mais son fils est moins prompt à combattre,
« et plus habile à discourir. »

Il dit : le fort Diomède ne répondit point, et respecta les paroles de ce roi vénérable ; mais le fils de Capanée s'écrie à l'instant :

« Atride, ne mens point, toi qui sais la vérité ; « oui, nous nous vantons d'être plus braves que « nos pères. C'est nous qui, conduisant moins « de guerriers qu'eux au pied des remparts de « Thèbes, avons ravagé cette ville aux sept « portes ; et, nous étant confiés aux oracles des « dieux et au secours de Jupiter, nous renver- « serons nos ennemis vaincus par leur propre « imprudence. Cesse donc de m'opposer la gloire « de nos pères. »

Diomède, le regardant d'un œil sévère : « Ami, « dit-il, garde le silence, obéis à ma voix. Je ne « blâme point Agamemnon d'exciter les valeu- « reux Grecs à combattre ; il jouira d'une gloire « immortelle, si ses troupes exterminent les « Troyens, et s'emparent de la ville sacrée « d'Ilion ; mais aussi, pour lui, quelle amère « douleur si les Grecs succombent ! Marchons « cependant, et rappelons notre mâle va- « leur. »

Aussitôt, revêtu de ses armes, il s'élance de son char : l'airain autour de la poitrine du guer-

rier rend un son terrible; le plus brave en eût été saisi de crainte.

Comme sur le bruyant rivage les vagues de l'Océan se précipitent et se succèdent sans cesse au souffle du zéphyr; d'abord elles viennent de la haute mer, et vont se briser avec fracas sur l'aride plage; là, de leur dos immense elles enveloppent la pointe des rochers, et rejettent au loin l'écume blanchissante : de même se succèdent les rangs pressés des Grecs qui s'avancent au combat. Chaque prince commande à ses soldats; ceux-ci restent muets : vous diriez que ces peuples nombreux n'ont plus de voix, tant par leur silence ils respectent les chefs! Les armes brillantes jettent un vif éclat, et tous marchent en ordre. Mais les Troyens poussent des cris confus : ainsi de nombreuses brebis dans l'étable d'un homme riche en troupeaux, tandis qu'on exprime un lait plus blanc que la neige, répondent à la voix de leurs agneaux par de longs bêlements; telles sont les clameurs qui s'élèvent de la vaste armée des Troyens. Tous ces guerriers, venus de diverses contrées, n'ont ni les mêmes cris, ni le même accent, ni le même langage. Mars les excite à combattre,

Minerve excite les Grecs ; par-tout règnent la Terreur, la Fuite et l'insatiable Discorde, sœur et compagne de l'homicide Mars. Foible d'abord, elle s'élève à peine; mais bientôt elle porte sa tête jusqu'aux cieux, et cependant marche sur la terre : maintenant elle traverse la foule, et répand parmi les peuples une fureur égale pour multiplier le carnage.

Dès que les deux armées se sont rencontrées dans la plaine, déja se confondent et les boucliers et les lances et la rage des guerriers étincelants d'airain ; les boucliers se heurtent avec un horrible fracas ; de toutes parts les cris des vainqueurs se mêlent à la voix des mourants, et des flots de sang rougissent la terre : ainsi, lorsque des torrents impétueux s'élançant des montagnes roulent leurs ondes furieuses dans la vallée, et de leurs sources abondantes se précipitent dans un profond abyme, le pasteur, au sommet des monts, entend de loin ce bruit redoutable; ainsi du sein des armées s'élèvent et les clameurs et l'épouvante.

D'abord Antiloque renverse un héros troyen qui combattoit aux premiers rangs, Échepole, fils de Thalusias ; il le frappe au sommet

du casque, et atteint le front; la pointe aiguë pénètre l'os, et les ténèbres couvrent les yeux de ce guerrier: il tombe comme une tour dans un assaut terrible. Le fils de Cholcodon, Elphénor, chef des valeureux Abantes, saisit le cadavre par les pieds, et se hâte de le mettre hors de la portée des traits, pour enlever ses armes; mais ses efforts sont de courte durée: le valeureux Agénor l'aperçoit entraînant le cadavre du vaincu; aussitôt de sa lance d'airain il lui perce le flanc, qu'Elphénor, en détournant la tête, ne couvroit plus de son bouclier, et le prive des forces de la vie. Ainsi perdit le jour le chef des Abantes. Autour de ce héros le combat devient plus sanglant; les Grecs et les Troyens, comme des loups cruels, se précipitent avec fureur, et chaque guerrier immole un ennemi.

Ajax Télamonien frappe le fils d'Antémion, le beau Simoïsius, encore à la fleur de l'âge. Sa mère, venant de l'Ida, où elle avoit accompagné ses parents lorsqu'ils visitoient leurs bergeries, l'enfanta sur les rivages du Simoïs, et de là il fut appelé Simoïsius. Hélas! il ne paya point à ses parents chéris les soins de son enfance, et, jeune encore, il meurt vaincu par le fer du re-

doutable Ajax. Comme il s'élançoit, ce héros le frappe au-dessus de la mamelle droite; la lance ressort derrière l'épaule, et Simoïsius tombe dans la poussière. Tel est un élégant peuplier né sur les bords humides d'un marais immense, et dont un feuillage épais ombrage le sommet : si alors un ouvrier habile l'abat de sa hache étincelante pour former les roues d'un char magnifique, l'arbre desséché reste étendu sur la rive du fleuve : tel est aussi le fils d'Anténion, Simoïsius, abattu et dépouillé par le valeureux Ajax. Un fils de Priam, Antiphus, couvert d'une cuirasse éblouissante, lui jette à travers la foule un rapide javelot. Ajax l'évite; mais le fer atteint un vaillant ami d'Ulysse, Leucus, qui entraînoit le corps d'un ennemi; lui-même tombe auprès du cadavre qui s'échappe de sa main. Ulysse, à la vue de son compagnon immolé, frémit de colère : il s'élance à la tête des troupes, armé d'un fer brillant, s'arrête non loin de l'armée ennemie, et, portant ses regards de tous côtés, il fait voler un javelot homicide. Les Troyens fuient, épouvantés des coups de ce héros : mais il n'a point envoyé un trait inutile; il frappe Démocoon, fils illégitime de

Priam, et venu d'Abyde, où paissent ses nombreuses cavales. Ulysse, brûlant de venger son ami, enfonce sa lance dans la tête du Troyen; la pointe aiguë traverse l'une et l'autre tempe; d'épaisses ténèbres couvrent les yeux de Démocoon; il tombe avec fracas, et ses armes retentissent autour de lui. Alors les plus braves reculent, et même le vaillant Hector. Les Grecs, poussant de grands cris, entraînent les cadavres, et se précipitent avec plus d'ardeur encore. Cependant, du haut de Pergame, Apollon indigné exhorte les Troyens, et s'écrie :

« Courage, Troyens valeureux; ne cédez « point la victoire aux Argiens; leurs corps ne « sont ni de pierre ni d'acier pour résister aux « coups de l'airain cruel; Achille, le fils de la « blonde Thétis, ne combat plus pour eux; et « près de ses navires il nourrit en son cœur une « colère implacable. »

Ainsi du haut des murailles parle ce dieu terrible, tandis que la fière Pallas, fille de Jupiter, anime les Grecs, et vole dans tous les rangs où se ralentit le carnage.

Cependant le Destin homicide enchaîne le Grec Diore, fils d'Amaryncée: il est frappé au

pied droit, près de la cheville, par une roche énorme qu'avoit lancée le fils d'Imbraze, Pirus, venu d'Æno à la tête des guerriers de la Thrace; la pierre raboteuse rompt les os et déchire les nerfs; Diore tombe renversé dans la poussière, et en expirant il tend les mains à ses compagnons; mais Pirus, qui l'a blessé, accourt, et lui plonge sa lance dans le sein. Les entrailles du guerrier se répandent sur la terre, et les ténèbres de la mort enveloppent ses yeux.

A l'instant Thoas l'Étolien attaque l'impétueux Pirus, le blesse d'une flèche au-dessus de la mamelle, et l'airain s'enfonce dans le poumon. Thoas s'approche, retire l'arme terrible du sein de son ennemi, et, prenant sa redoutable épée, il le frappe une seconde fois, et lui arrache la vie. Mais Pirus n'est point dépouillé de son armure; ses compagnons, les Thraces au front chevelu, l'environnent armés de longues lances. Thoas alors, malgré sa taille, sa force, et sa valeur, est repoussé loin d'eux, et s'éloigne, effrayé par le nombre. Ainsi l'un sur l'autre sont étendus dans la poudre, Pirus, chef des Thraces, et Diore, chef des belliqueux Épéens. Autour d'eux ont péri beaucoup d'au-

tres héros. En ce moment, s'il étoit survenu un guerrier non encore atteint du glaive ou du javelot; si, porté au sein de la mêlée, Minerve l'eût conduit elle-même, en détournant avec sa main les traits impétueux, sans doute il n'auroit pu blâmer l'ardeur des combattants; car en ce jour une foule de Grecs et de Troyens confondus étoient couchés le front dans la poussière.

FIN DU QUATRIÈME CHANT.

L'ILIADE.

CHANT CINQUIÈME.

CEPENDANT la déesse Minerve inspire à Diomède et la force et l'audace, afin qu'il l'emporte sur tous les Grecs, et qu'il obtienne une gloire immortelle. Le casque et le bouclier du héros jettent une ardente flamme; semblable à l'astre de la canicule, qui du sein des flots se lève éblouissant de lumière, ainsi le feu jaillit de la tête et des épaules de Diomède. La déesse le précipite dans la foule où combattent les plus nombreux guerriers.

Parmi les Troyens étoit un homme riche et vertueux, Darès, prêtre de Vulcain; il avoit deux fils, Phegée, et Idæus, habiles en tous les

genres de combats : ces deux guerriers, séparés de leurs compagnons, marchent contre Diomède : ils étoient sur leur char, lui combattoit à pied. A peine ces ennemis se sont-ils rapprochés, que Phégée envoie un long javelot ; la pointe du dard rase l'épaule gauche de Diomède sans le frapper : à son tour, le fils de Tydée s'élance armé de fer. Un trait inutile ne s'est point échappé de sa main ; il perce Phégée au milieu de la poitrine, et ce guerrier tombe de son char. Aussitôt Idæus s'enfuit, abandonne le char magnifique, et n'ose protéger le corps de son frère ; lui-même n'auroit point évité une destinée cruelle, si Vulcain ne l'eût arraché à la mort. Il le sauve en le couvrant de ténèbres, afin que leur vieux père ne reste pas entièrement plongé dans la douleur. Le fils du magnanime Tydée saisit leurs coursiers, et les remet à ses compagnons, pour les conduire vers ses larges vaisseaux. Dès que les Troyens voient que l'un des fils de Darès s'est enfui, et que l'autre est étendu sans vie près de son char, leur âme est saisie de crainte. Alors Minerve prend la main du terrible Mars, et lui dit :

« Mars, Mars, fléau des humains, dieu souillé

« de sang, destructeur des remparts, jamais ne « laisserons-nous combattre seuls les Grecs et « les Troyens? Que Jupiter décide lequel de ces « deux peuples il veut combler de gloire. Éloi- « gnons-nous; redoutons la colère de Jupiter. »

A ces mots, loin des batailles elle entraîne le farouche Mars, et le retient sur les rivages du Scamandre. Alors les fils de Danaüs fondent sur les Troyens, et chacun de leurs capitaines immole un ennemi. D'abord le roi des hommes, Agamemnon, précipite du char Hodius, chef superbe des Halizones: comme il s'enfuyoit le premier, le dard l'atteint entre les deux épaules, et traverse sa poitrine. Hodius tombe, et autour de lui ses armes retentissent avec fracas.

Idoménée ravit le jour au fils de Borus le Méonien, Phæstus, venu de la fertile Tarné: au moment où il montoit sur son char, l'illustre roi de la Crète le blesse à l'épaule droite; Phæstus tombe enveloppé d'un sombre nuage, et les soldats d'Idoménée enlèvent les dépouilles.

Non loin de là étoit le fils de Strophius, Scamandre, plein d'adresse à la chasse: Ménélas, de sa lance acérée, immole ce vaillant chasseur.

Diane elle-même lui apprit à frapper les animaux sauvages que, sur les montagnes, nourrissent les forêts. Mais Diane alors ne lui fut d'aucun secours, non plus que son habileté à lancer le javelot, qui fit autrefois sa gloire. Avant que ce héros ait pu fuir, le valeureux fils d'Atrée lui perce le dos, et le fer ressort par la poitrine. Scamandre tombe le front contre la terre, et ses armes rendent un son terrible.

Phéréclus, fils d'un habile ouvrier de la race d'Harmon, tombe sous les coups de Mérion; Phéréclus, dont les mains exécutoient de merveilleux ouvrages, parcequ'il étoit tendrement chéri de la déesse Pallas. C'est lui qui autrefois construisit pour Pâris ces navires, source de tant de maux; ces navires si funestes aux Troyens et à Phéréclus lui-même; car il ne savoit pas les oracles des dieux. Mérion le poursuit, l'atteint, et lui plonge sa lance dans le flanc droit. Le fer pénètre au-dessus de l'os jusque dans les entrailles; le guerrier tombe sur ses genoux en poussant des cris, et la mort l'enveloppe de ses ténèbres.

Mégès immole Pédée, fils d'Antenor. La généreuse Théano, quoiqu'il ne fût point un fruit

de l'hymen, lui prodigua les mêmes soins qu'à ses enfants chéris, pour plaire à son époux. Mégès, fils illustre de Phylée, s'approche, et frappe Pedée derrière la tête; la lance aiguë s'enfonce dans la gorge, déchire la langue; et le Troyen, en tombant sur l'arène, serre entre ses dents le froid airain.

Eurypyle, issu d'Évaimon, tue le fils du brave Dolopion, Hypsénore, prêtre du Scamandre, et que les peuples honoroient comme un dieu. Eurypyle, noble enfant d'Évaimon, poursuit ce guerrier, qui fuyoit devant lui, et le blesse à l'épaule; d'un coup de son épée il abat la forte main d'Hypsénore; elle tombe sanglante dans la poussière, et la sombre mort, le Destin inexorable, lui ferment les yeux.

Tels sont leurs exploits dans ces combats terribles. Vous ne sauriez connoître pour qui étoit le fils de Tydée, s'il combattoit pour les Grecs ou pour les Troyens; de toutes parts, il s'élance dans la plaine comme un fleuve débordé qui, torrent furieux, renverse les ponts dans sa course rapide; les fortes digues ne peuvent le contenir, et les haies, remparts des vertes campagnes, ne l'arrêtent plus. Il se précipite, grossi par les

orages qu'envoie Jupiter, et détruit tous les travaux des jeunes laboureurs. Tel Diomède disperse les épais bataillons des Troyens, qui ne peuvent l'arrêter malgré leur nombre.

Le noble fils de Lycaon, Pandarus, voyant Diomède se précipiter dans la plaine, et renverser les phalanges d'Ilion, soudain tend son arc recourbé, et frappe l'impétueux Diomède près de l'épaule droite, au défaut de la cuirasse; le dard cruel vole, pénètre dans les chairs, et l'armure est teinte de sang. Alors l'illustre fils de Lycaon s'écrie d'une voix forte :

« Courage, nobles et valeureux Troyens! le « plus vaillant des Grecs est blessé; je ne crois « pas que long-temps il lutte contre le trait dou- « loureux, s'il est vrai qu'un dieu, fils de Jupi- « ter, ait ici conduit mes pas quand j'ai quitté « la Lycie. »

Ainsi, dans sa folle ivresse, parloit Pandarus; mais le trait rapide n'a point vaincu Diomède. Ce héros s'éloigne, s'arrête près de ses coursiers, et dit à Sthénélus, fils de Capanée :

« Hâte-toi, cher Sthénélus, descends de ton « char, et arrache de mon épaule cette flèche « cruelle. »

Sthénélus aussitôt s'élance à terre, s'approche, arrache de l'épaule ce trait aigu, et le sang jaillit sur la souple cuirasse. Alors le vaillant Diomède adresse ces vœux à Minerve :

« Exauce-moi, fille du puissant Jupiter, déesse « invincible ! Si jamais, bienveillante pour mon « père et pour moi, tu nous assistas dans les « combats terribles, daigne aujourd'hui m'être « encore secourable. O Minerve ! accorde-moi « d'immoler ce guerrier ; qu'il ose affronter ma « lance celui qui m'a frappé le premier, et qui, « plein d'orgueil, se vante que je ne verrai pas « long-temps la brillante lumière du soleil. »

Telle fut sa prière : Pallas l'exauça ; soudain elle rend la vigueur aux muscles du héros, donne à ses pieds, à ses mains, une force nouvelle ; et, s'approchant de Diomède, elle lui dit ces mots :

« Vole avec confiance, Diomède, attaquer les « Troyens. J'ai placé dans ton sein toute la force « de ton père ; cette force indomptable que pos- « sédoit le belliqueux Tydée. Je vais dissiper le « nuage qui couvre tes yeux, pour que tu dis- « tingues sans peine les dieux d'avec les hommes. « Si une divinité se présente, garde-toi d'atta- « quer les immortels ; mais si Vénus, la fille de

« Jupiter, paroît dans les combats, ose la frap-
« per avec l'airain cruel. »

Minerve s'éloigne à ces mots. Alors le fils de Tydée s'élance à la tête de l'armée: quelle que fût auparavant son ardeur à combattre les Troyens, maintenant il respire trois fois plus d'audace: tel, franchissant une haie, un lion blessé légèrement par un berger qui gardoit ses brebis dans un fertile pâturage, loin d'être terrassé, sent accroître ses forces; le pasteur n'ose plus secourir son troupeau; il se réfugie au fond de l'étable; les brebis délaissées sont saisies de crainte; elles fuient pressées les unes contre les autres, et le lion avide se précipite dans la vaste bergerie: tel l'ardent Diomède s'élance dans la foule des Troyens.

Là il immole Astynoüs et Hypénor, princes des peuples; il frappe le premier, de sa lance d'airain, au-dessus de la mamelle; il plonge sa longue épée dans la gorge d'Hypénor, et lui abat l'épaule, qui tombe séparée du corps. Il les quitte, et marche contre Abas et Polyïde, fils du vieux Eurydamas, interprète des songes; mais le vieillard n'expliqua point ceux de ses enfants au jour de leur départ. Le terrible Dio-

mède les renverse et les dépouille de leurs armes. Bientôt il attaque Xanthe et Thoon, fils de Phænops; tous deux sont à la fleur de l'âge : leur père, accablé par la vieillesse pesante, n'a point d'autre enfant héritier de ses richesses. Diomède frappe ces deux guerriers, les prive du souffle de la vie, et ne laisse à leur malheureux père que les larmes et les sombres ennuis : il ne les recevra point à leur retour des combats; et d'avides étrangers partageront son héritage.

Là aussi il attaque deux fils de Priam, Echémone et Chromion, montés sur un même char. Ainsi qu'un lion se précipite sur des troupeaux de bœufs, et déchire le cou d'un taureau ou d'une génisse qui paissoit dans la forêt; ainsi le fils de Tydée renverse impitoyablement ces guerriers de leur char, les dépouille de leurs armes, et commande à ses compagnons de conduire les coursiers vers les vaisseaux.

Cependant Énée, qui voit Diomède exterminer les phalanges troyennes, se précipite à travers le cliquetis des lances, et cherche de tous côtés le divin Pandarus; il rencontre enfin ce généreux fils de Lycaon, s'arrête près de lui, et s'écrie :

« Pandarus, que sont devenus tes flèches ra-
« pides, ton arc, et ta gloire? Nul guerrier
« n'ose ici te le disputer en courage; et, dans la
« Lycie, pas un ne se vante de l'emporter sur
« toi. Viens donc, élève tes mains vers Jupiter,
« et lance tes traits contre le mortel victorieux
« qui a déja causé de si grands malheurs aux
« Troyens, et privé de leurs forces un grand
« nombre de héros; à moins cependant que ce
« ne soit un dieu irrité contre nous, et qui venge
« l'oubli des sacrifices : le courroux d'un dieu
« est terrible. »

« O Énée, vaillant capitaine des Troyens, lui
« répond aussitôt l'illustre fils de Lycaon, tout,
« dans ce guerrier, semble me montrer le valeu-
« reux Diomède; je reconnois son bouclier, son
« casque superbe; je distingue ses coursiers, et
« pourtant j'ignore encore si ce n'est point un
« dieu. Mais si, comme je le crois, ce héros
« est le fils de Tydée, il n'auroit pas tant d'au-
« dace sans le secours d'une divinité : sans doute
« un des immortels le protége; et, le front voilé
« de nuages, il détourne les traits lancés contre
« ce guerrier. Je l'ai déja frappé d'une flèche,
« je l'ai atteint à l'épaule droite, et le fer a pé-

« nétré sa cuirasse. Je pensois l'avoir précipité
« dans le royaume de Pluton; mais je n'ai pu le
« terrasser, et je lutte en vain contre une divi-
« nité ennemie. Hélas! je n'ai ni mes coursiers,
« ni mon char, d'où je puisse combattre. Dans
« les palais de Lycaon, je possède onze chars
« superbes qui n'ont point encore été montés;
« ils sont nouvellement construits, et des voiles
« épais les recouvrent: vers chacun de ces chars,
« deux chevaux, destinés au même joug, se
« nourrissent d'orge blanche et d'avoine. A mon
« départ, le vieux guerrier Lycaon me donnoit
« de sages conseils dans ses riches demeures; il
« m'ordonnoit de monter sur mon char pour
« commander les Troyens dans ces batailles san-
« glantes. Je n'obéis point; c'étoit pourtant le
« plus sage parti; mais je voulus épargner mes
« chevaux, accoutumés à une nourriture abon-
« dante, et craignis, pour eux, le besoin dans
« une ville assiégée. Je les laissai donc, et vins
« à pied dans Ilion, me confiant en mes flèches
« rapides; ces flèches qui devoient m'être in-
« utiles: déja je les ai lancées contre deux chefs
« illustres, Diomède et Ménélas; tous deux bles-
« sés, ont vu couler leur sang, et je n'ai fait que

« les irriter davantage. Oui, ce fut sous de tristes
« auspices que je détachai de la muraille cet arc
« recourbé, le jour où, pour complaire au divin
« Hector, je conduisis les Troyens de Zélée dans
« l'aimable Ilion. Mais quand je serai de retour,
« quand mes yeux reverront ma patrie, mon
« épouse, et mes riches palais, je consens alors
« qu'un bras ennemi m'abatte la tête, si je ne
« livre aux flammes ardentes cet arc brisé par
« mes mains, ce compagnon inutile de mes tra-
« vaux. »

« Ne parle pas ainsi, lui répond Énée, chef des
« Troyens, le sort des combats ne changera point,
« avant que tous deux, montés sur un même
« char, et revêtus de nos armes, nous n'ayons
« tenté d'attaquer ce guerrier. Viens, Panda-
« rus, place-toi sur mon char, tu verras quels
« sont les coursiers de Tros, comme ils savent
« courir dans la plaine, et, par mille détours,
« poursuivre rapidement, ou éviter l'ennemi;
« ils nous ramèneront pleins de vie dans nos rem-
« parts, lors même que Jupiter voudroit encore
« combler de gloire Diomède, le fils de Tydée.
« Prends le fouet et les rênes brillantes, moi,
« je resterai debout pour combattre; ou bien

« attaque Diomède, moi, je prendrai soin des « coursiers. »

« Énée, prends toi-même les rênes, répond « l'illustre fils de Lycaon, et conduis les chevaux; « soumis à leur guide accoutumé, ils entraîne- « ront plus aisément le char, si nous fuyons de- « vant le fils de Tydée: mais, privés de ta voix, « ils se ralentiroient, et ne pourroient nous arra- « cher au danger. Diomède alors, s'élançant « contre nous avec fureur, nous immoleroit « tous les deux, et raviroit tes superbes cour- « siers. Prends donc les rênes, guide le char, « tandis qu'armé de ma lance aiguë, moi, j'atta- « querai ce héros impétueux. »

A ces mots, ils montent sur le char, et poussent contre Diomède les chevaux agiles. Sthénélus les voit, et soudain adresse ces mots au fils de Tydée:

« Diomède, ami cher à mon cœur, je vois « deux héros vaillants qui brûlent de te com- « battre, tous deux sont pleins de force. L'un, « habile à lancer des flèches, est Pandarus, fils « illustre de Lycaon; l'autre est Énée, il se vante « d'être issu d'Anchise, et sa mère est Vénus. « Mais viens, fuyons sur ton char, et crains

« qu'en te précipitant aux premiers rangs tu « ne perdes la douce lumière du jour. »

Le valeureux Diomède, lançant sur lui de terribles regards :

« Cesse, dit-il, de me conseiller la fuite, tu « ne me persuaderois pas ; ce n'est point à moi « à m'éloigner des batailles, ni à connoître la « crainte ; j'ai encore ma force tout entière ; « je dédaigne même de monter sur mon char, « c'est à pied que je veux les combattre ; la puis- « sante Minerve ne me permet plus de les re- « douter ; leurs coursiers ne raviront pas ces « guerriers à nos coups, si même l'un des deux « peut s'échapper. Mais, toi, grave ces paroles « dans ta pensée ; si la sage Minerve veut m'accor- « der la gloire de les exterminer tous les deux, « arrête tes chevaux agiles, attache les rênes au « cercle placé devant le char, saisis alors les « chevaux d'Énée, et, loin des Troyens, con- « duis-les vers l'armée des Grecs. Issus des cour- « siers que Tros reçut autrefois de Jupiter pour « l'enlèvement du jeune Ganymède, ils sont les « plus vaillants de tous ceux qu'éclairent l'au- « rore et le soleil ; le roi Anchise les déroba, et, « à l'insçu de Laomédon, les unit secrètement à

« ses belles cavales. Il en obtint six rejetons,
« quatre sont nourris avec soin dans ses riches
« étables, et il donna à son fils Énée les deux
« autres, qui brûlent d'ardeur dans les com-
« bats. Amis, si nous les enlevons, nous acquer-
« rons une gloire immortelle. »

Tandis qu'ils parloient ainsi, les deux Troyens s'approchent en pressant leurs coursiers rapides, et d'abord le fils de Lycaon dit à Diomède :

« Guerrier terrible, fils vaillant de l'illustre
« Tydée, tantôt mon trait aigu, flèche cruelle!
« n'a pu te terrasser ; essayons si maintenant
« avec ma lance je serai plus heureux. »

Il dit, et, d'un bras vigoureux, jette cette énorme lance ; elle frappe le bouclier de Diomède, et, dans son vol, la pointe d'airain s'attache à la cuirasse ; alors Pandarus s'écrie d'une voix formidable :

« Je t'ai frappé dans le flanc d'un coup mor-
« tel. Je ne pense pas que tu résistes long-temps,
« et ta mort me couvrira de gloire. »

Mais le fort Diomède lui répond sans se troubler :

« Tu te trompes, tu ne m'as point blessé ; et
« je crois que ce combat ne se terminera pas

« avant que l'un de vous, en tombant, n'ait ras-
« sasié de son sang le terrible dieu de la guerre. »

Soudain il lance son javelot; Minerve le dirige près des narines, au-dessous de l'œil, et brise les dents éclatantes. L'airain cruel déchire la langue à sa racine, et la pointe ressort au-dessous du menton.

Pandarus tombe du char; ses armes brillantes ont retenti, et les superbes coursiers fuient épouvantés. Là s'exhalent et sa force et son dernier soupir.

Alors Énée, armé de son bouclier et d'un long javelot, s'élance, craignant que les Grecs n'enlèvent le corps de Pandarus: tel est un lion plein de confiance en ses forces; il marche autour du cadavre, le couvre de son immense bouclier, tient sa lance en avant, prêt à immoler quiconque oseroit l'attaquer, et pousse des cris terribles. Alors le fils de Tydée saisit une pierre: ô prodige! deux hommes tels qu'ils sont de nos jours ne la porteroient pas; seul, Diomède l'enlève sans effort; il la jette contre Énée, et le frappe au-dessous du flanc, à l'endroit nommé le cotyle, où la cuisse s'emboîte dans la hanche. L'os est brisé, les deux nerfs rompus, et la pierre

raboteuse a déchiré la peau. Le Troyen tombe sur ses genoux; de sa forte main il s'appuie sur la terre, et une nuit sombre enveloppe ses yeux.

En ces lieux, sans doute, auroit péri Énée, roi des hommes, si la fille de Jupiter ne l'eût aperçu, Vénus, sa mère, qui le conçut du pasteur Anchise. Aussitôt elle coule ses bras plus blancs que la neige autour de son fils chéri; elle le couvre des plis de son voile éclatant, en fait un rempart contre les traits, de peur qu'un des cruels enfants de Danaüs ne le frappe dans le sein, et ne lui ravisse le jour.

Ainsi la déesse arrachoit son fils aux dangers de la guerre. Cependant Sthénélus, fils de Capanée, n'a point oublié les ordres que lui donna l'intrépide Diomède; il arrête ses coursiers loin du tumulte des combats, et attache les rênes au cercle placé devant le char : saisissant alors les superbes chevaux d'Énée, il les enlève aux Troyens, et les dirige vers l'armée des Grecs. Ensuite, pour les conduire jusqu'aux larges vaisseaux, il les confie à Déipyle, son ami fidèle, qu'il chérissoit entre tous ses compagnons, et à qui toujours il fut uni par une douce sympathie: lui, plein d'ardeur, remonte sur son char,

ressaisit les rênes brillantes, et, impatient de rejoindre Diomède, il anime ses coursiers vigoureux. Mais Diomède poursuivoit Cypris de son fer étincelant; il ne voyoit en elle qu'une divinité timide, et non l'une de ces déesses qui président aux combats des héros, telles que Minerve, ou Bellone, fléau des cités. A peine l'a-t-il atteinte à travers la foule, que, se précipitant avec furie, le fils du magnanime Tydée alonge sa lance, et le fer acéré blesse légèrement la main délicate de Vénus. L'arme cruelle perce le voile divin, tissu par les Graces elles-mêmes, et déchire la peau dans l'intérieur de la main, à l'origine des doigts. Aussitôt s'échappe le sang immortel de la déesse; vapeur éthérée qui coule dans le sein des dieux fortunés, eux qui ne se nourrissent point des fruits de la terre, et que le vin n'a jamais désaltérés: aussi n'ont-ils point un sang grossier comme les hommes, et nous les appelons immortels. Vénus, en poussant un cri d'effroi, loin d'elle rejette son fils; mais le brillant Apollon le protége de sa main divine, le couvre d'un nuage d'azur, de peur qu'un des cruels enfants de Danaüs ne le frappe dans le sein, et ne lui ravisse le jour; cependant le va-

leureux Diomède s'écrie d'une voix terrible :

« Fille de Jupiter, abandonne les combats et « les alarmes ; n'est-ce pas assez pour toi de trom- « per des femmes timides? Si tu reparois dans « les batailles, je veux qu'au seul nom de la « guerre tu frémisses d'épouvante. »

Il dit : et Vénus troublée s'enfuit, en proie à de vives douleurs. Iris, aux pieds rapides, retire de la foule cette déesse que pressent d'affreux tourments, et dont le teint brillant est obscurci. Bientôt elles trouvent le farouche Mars assis à la gauche de l'armée ; la lance et les chevaux agiles de ce dieu sont enveloppés dans un nuage : Vénus tombe aux genoux de son frère chéri, et, suppliante, lui demande ses coursiers ornés de bandelettes d'or.

« Mon frère bien-aimé, secourez-moi, dit- « elle ; donnez-moi vos coursiers ; que je re- « tourne dans l'Olympe, séjour des immortels. « Un homme m'a blessée, le fils de Tydée, qui, « je crois, maintenant attaqueroit Jupiter lui- « même. »

Aussitôt Mars lui donne ses superbes cour- siers. Elle monte sur le char, et son cœur est plein de tristesse ; Iris se place à ses côtés, saisit

les rênes, et du fouet hâte la course des chevaux, qui s'envolent avec docilité. Bientôt les déesses arrivent dans le vaste Olympe: c'est là qu'Iris, plus légère que les vents, arrête les coursiers, les délie du char, et leur donne une nourriture céleste. La belle Vénus tombe alors aux genoux de Dionée sa mère; mais celle-ci prend sa fille entre ses bras, la caresse de sa main divine, et lui dit:

« Qui donc, parmi les immortels, ô ma chère « enfant, a pu t'outrager ainsi, comme si tu avois « commis un crime en présence des dieux? »

« C'est le fils de Tydée, lui répond Vénus au « doux sourire; c'est Diomède qui m'a blessée, « parceque j'arrachois mon fils aux dangers des « combats, Énée, de tous les mortels le plus « cher à mon cœur. Ce n'est point maintenant « la guerre des Grecs et des Troyens, les fils de « Danaüs combattent même les immortels. »

La céleste Dionée lui répond aussitôt: « Prends « courage, ô ma fille, et, quelles que soient tes « peines, supporte-les avec patience. Souvent les « habitants de l'Olympe, se dressant des piéges « funestes, furent accablés de maux par les « hommes. Mars souffrit d'affreux tourments,

« lorsque Otus et le vaillant Éphialte, tous deux « fils d'Aloüs, le chargèrent de liens; durant « treize mois, il resta enchaîné dans un cachot « d'airain : alors peut-être ce dieu insatiable de « carnage auroit-il succombé, si leur marâtre, « la belle Éribée, n'eût averti Mercure. Il déli- « vra Mars, consumé de chagrins et terrassé « sous le poids des chaînes. Que ne souffrit « point Junon lorsque le terrible fils d'Amphi- « tryon la frappa dans le sein avec une flèche à « trois dards? Alors elle éprouva les plus amères « douleurs. Pluton, si redoutable entre les im- « mortels, n'évita point le trait aigu de ce même « héros, qui le blessa à la porte des Enfers, et « lui causa des tourments cruels. A l'instant, ce « dieu, l'âme abattue, et vaincu par les dou- « leurs, monte dans le vaste Olympe, demeure « de Jupiter. La flèche avoit pénétré dans sa ro- « buste épaule, et le chagrin rongeoit son cœur. « Alors Pæon, versant sur la blessure un baume « salutaire, la guérit aussitôt; car cette divinité « n'étoit point sujette à la mort. Ah! combien il « est audacieux et sacrilége celui qui ose com- « mettre un tel crime, qui ose frapper de ses « traits les dieux habitants de l'Olympe! Ma

« fille, c'est Minerve qui suscita contre toi Dio-
« mède : l'insensé ignore qu'il ne vivra pas long-
« temps l'homme qui combat les dieux ; jamais
« sur ses genoux de jeunes enfants ne bégaie-
« ront le doux nom de père à son retour de la
« guerre et des batailles. Que le fils de Tydée,
« malgré sa vaillance, redoute un guerrier plus
« terrible que lui. Un jour Ægialée, fille chérie
« d'Adraste, arrachée tout en pleurs au som-
« meil, réveillera ses esclaves, et redemandera
« l'époux qu'elle aima dès sa plus tendre jeu-
« nesse, le plus illustre des Grecs. Un jour elle
« gémira en vain, cette femme vertueuse du
« valeureux Diomède. »

En parlant ainsi, Dionée étanchoit le sang qui couloit de la blessure ; bientôt, par ses soins, la main de Vénus est guérie, et ses vives douleurs sont apaisées. Cependant, à cette vue, Minerve et Junon tâchent, par d'aigres discours, de blesser le puissant Jupiter. Minerve, parlant la première, lui dit ces mots :

« Mon père, ne vous irriterai-je point par
« mes paroles ? Cypris engageoit une jeune
« femme grecque à suivre ses Troyens, qu'elle
« chérit aujourd'hui si vivement ; mais, en pro-

« diguant ses caresses à cette beauté, couverte « d'une riche tunique, l'agrafe d'or a déchiré « la main délicate de la déesse. »

A ces mots, le père des dieux et des hommes laisse échapper un doux sourire, et, appellant la blonde Vénus :

« Ce n'est pas à vous, dit-il, ô ma fille, que « sont confiés les soucis de la guerre, vous ne « devez présider qu'aux doux travaux de l'a- « mour; c'est à Minerve seule et au terrible « Mars qu'appartiennent de tels soins. »

Ainsi les immortels discouroient entre eux. Cependant le vaillant Diomède poursuivoit Énée; il a reconnu qu'Apollon le protégeoit; mais, ne redoutant point cette divinité puissante, toujours il brûle d'immoler Énée et de ravir ses armes brillantes. Trois fois il fond sur l'ennemi, et aspire à lui ravir le jour; trois fois Apollon repousse le bouclier éclatant du héros. Lorsque, pour la quatrième fois, il s'élance, semblable à un dieu, Apollon, aux traits rapides, lui dit d'une voix menaçante :

« Réfléchis donc, fils de Tydée; retire-toi, « et ne pense pas t'égaler aux dieux : jamais « la nature des immortels ne fut semblable à

« celle des hommes qui rampent sur la terre. »

Il dit : Diomède s'éloigne quelques pas, craignant la colère du dieu qui lance la mort. Aussitôt Apollon, loin de la foule, dépose Énée dans la sainte Pergame, là où fut bâti son temple : au sein du vaste sanctuaire, Latone et Diane, qui se plaît à lancer des flèches, guérissent la blessure du héros, et le revêtent de gloire. Alors le dieu, armé d'un arc d'argent, crée un fantôme en tout semblable à Énée, et revêtu des mêmes armes ; autour de cette vaine image, les Troyens et les Grecs frappent à l'envi sur leurs poitrines, et les écus légers, et les boucliers arrondis, tandis que Phébus parle ainsi au terrible dieu de la guerre :

« Mars, Mars, divinité funeste aux hommes,
« toi dont le bras sanglant détruit les remparts,
« ne viendras-tu pas éloigner ce guerrier des ba-
« tailles, le fils de Tydée, qui, je crois, mainte-
« nant attaqueroit le grand Jupiter lui-même?
« Déja de sa lance il a blessé la main de Cy-
« pris, et il vient de fondre sur moi, ce héros
« pareil à un dieu. »

A ces mots, il se place sur les hautes murailles d'Ilion. Soudain le terrible Mars accourt, excite

les phalanges des Troyens, et, sous la forme d'Acamas, vaillant capitaine des Thraces, il dit aux enfants de Priam :

« Fils de Priam, de ce roi issu de Jupiter, « jusques à quand permettrez-vous aux Grecs « de massacrer votre peuple ? Attendez-vous « qu'ils viennent combattre autour de vos portes « élevées? Il est tombé ce héros que nous ho- « norions à l'égal du grand Hector, Énée, fils du « magnanime Anchise. Ah! du moins enlevons « aux ennemis le corps de ce compagnon valeu- « reux. »

Tandis que, par ces paroles, Mars ranime la force et l'ardeur de chaque guerrier, Sarpédon adresse au grand Hector ces vifs reproches :

« Hector, qu'est devenu ce courage que tu « montrois auparavant? Tu disois autrefois que, « sans armée, sans alliés, tu défendrois la ville « seul avec tes frères, et les époux de tes sœurs : « maintenant je n'en puis voir aucun, je ne puis « les découvrir; ils tremblent tous comme des « chiens timides autour d'un lion. Et nous, qui « ne sommes que vos alliés, nous combattons « avec courage. Je suis venu d'un pays éloigné; « pour vous secourir, j'ai quitté la lointaine

« Lycie et les bords sinueux du Xanthe. C'est là
« que je laissai une épouse chérie, un jeune en-
« fant, et les nombreuses richesses que le pau-
« vre nous envie : j'excite l'ardeur de mes Ly-
« ciens, je brûle d'attaquer l'ennemi, moi qui
« n'ai rien ici que les Grecs puissent me ravir
« ou emporter avec eux; tandis qu'immobile
« tu n'ordonnes point à tes guerriers de résister
« dans les combats, et de défendre leurs épouses.
« Ah! crains que, tous enveloppés comme dans
« un vaste filet, vous ne deveniez la conquête et
« la proie de vos ennemis; bientôt alors ils ren-
« verseroient votre superbe cité. Hector, de tels
« soins doivent t'occuper et la nuit et le jour;
« sans cesse tu dois supplier les chefs des loin-
« tains alliés de combattre avec vaillance et de
« cesser leurs plaintes amères. »

Ainsi parloit Sarpédon : son discours a blessé le cœur d'Hector; aussitôt il s'élance de son char, revêtu de ses armes, agite des dards aigus, parcourt tous les bataillons, et, les exhortant à combattre, il engage une mêlée terrible. Les Troyens se retournent, et affrontent les Grecs; mais les phalanges argiennes, immobiles et serrées, ne s'abandonnent point à la fuite. Comme se blan-

chissent tous les champs d'alentour, lorsque, dans une aire spacieuse, les moissonneurs vannent le blé, et que la blonde Cérès excite le souffle violent des zéphirs pour séparer le grain de son enveloppe légère : ainsi les Grecs sont couverts d'une blanche poussière ; elle s'élève jusqu'à la voûte solide des cieux, sous les pas des chevaux qui revolent aux combats. Les écuyers retournent les chars ; tous portent droit à l'ennemi leurs bras vigoureux. Le terrible Mars couvre le champ de bataille d'un sombre nuage ; et, pour favoriser les Troyens, il s'élance de toutes parts, docile aux ordres d'Apollon ; car ce dieu lui ordonna de ranimer le courage des Troyens dès qu'il vit s'éloigner Minerve, divinité protectrice des enfants de Danaüs.

Apollon, ensuite, conduit Énée hors de son temple, et remplit de force le cœur de ce héros. Énée reparoît au milieu de ses compagnons, qui se réjouissent en le voyant accourir plein de vie, de courage, et animé d'une nouvelle ardeur ; mais aucun d'eux ne l'interroge ; l'unique soin qui les occupe est le combat qu'allument Apollon, à l'arc d'argent ; Mars, funeste aux mortels ; et la Discorde, insatiable de carnage.

Cependant les deux Ajax, Ulysse, et Diomède, excitent les Grecs à combattre; leurs soldats, sans redouter ni les efforts ni les clameurs des Troyens, restent immobiles, semblables à ces nuages que, dans un temps calme, le fils de Saturne laisse peser sur le sommet des montagnes, alors que reposent et Borée et les vents impétueux, dont le souffle retentissant dissipe les nuées ténébreuses : ainsi les Grecs, inébranlables, attendent les Troyens, et ne songent point à la fuite. Agamemnon vole dans tous les rangs, et les encourage.

« Amis! s'écrie-t-il, soyez hommes, prenez « un cœur intrépide; pleins d'honneur, secou- « rez-vous mutuellement dans ces batailles san- « glantes. Parmi les guerriers sensibles à la honte, « le plus grand nombre échappe au trépas; mais, « pour ceux qui s'enfuient, il n'est ni gloire ni « salut. »

A ces mots, il lance son rapide javelot, et atteint un vaillant capitaine, compagnon d'Énée, Déicoon, fils de Pergase : les Troyens l'honoroient comme l'un des enfants de Priam; car, plein d'ardeur, toujours il combattoit aux premiers rangs. Le grand Agamemnon frappe le

bouclier, qui ne peut résister ; le trait pénètre l'armure, déchire le baudrier, et s'enfonce dans les entrailles. Le Troyen tombe avec fracas, et ses armes retentissent autour de lui.

Énée renverse deux guerriers illustres, Chréton et Orsiloque, fils de Dioclès : leur père, comblé de richesses, habitoit la superbe ville de Phère ; il descendoit du fleuve Alphée, qui roule ses eaux abondantes à travers les campagnes de Pylos. Alphée engendra Orsiloque, roi d'un peuple nombreux ; Orsiloque engendra Dioclès, héros magnanime ; et de Dioclès naquirent ces deux jumeaux, Chréton et Orsiloque, habiles en toutes sortes de combats : encore à la fleur de l'âge, et montés sur de larges navires, ils accompagnèrent les Grecs jusqu'aux rivages d'Ilion, pour venger la cause des Atrides, Agamemnon et Ménélas ; mais, sur ces bords, tous deux sont enveloppés des ombres du trépas. Tels, au sommet des montagnes, deux lions, nourris par leur mère dans l'épaisseur des forêts profondes, ravissent les bœufs, les grasses brebis, et ravagent l'étable du laboureur, jusqu'au moment où eux-mêmes, atteints du fer aigu, périssent sous la main des hommes : ainsi ces deux

héros, abattus par le bras d'Énée, tombent, semblables à des pins élevés.

En les voyant périr, Ménélas est ému de pitié; aussitôt il vole à la tête des armées, et, couvert de l'airain étincelant, il agite sa lance. Mars lui inspire cette audace, espérant qu'Atride sera terrassé par le bras d'Énée. Antiloque, fils de Nestor, aperçoit Ménélas, et soudain il marche aux premiers rangs, craignant que ce roi ne succombe, et ne prive ainsi les Grecs du fruit de leurs travaux : déja Énée et Ménélas, armés de leur glaive, s'avançoient, brûlant de combattre, lorsque Antiloque paroît auprès d'Atride. Énée alors, bien qu'il soit un guerrier plein de courage, ne songe point à résister, dès qu'il voit ces deux guerriers s'assister d'un appui mutuel. Au même instant, Antiloque et Ménélas entraînent les cadavres de Chréton et d'Orsiloque vers l'armée des Grecs, confient ces tristes dépouilles aux mains de leurs compagnons, et retournent combattre à la tête de leurs soldats.

C'est alors que succombe Pylémène, pareil au dieu Mars, et chef illustre de Paphlagoniens, armés de larges boucliers. L'intrépide Ménélas de sa lance frappe à la gorge ce guerrier, qui

étoit debout sur son char. Antiloque ravit le jour à Mydon, fidèle écuyer de Pylémène, et fils d'Atymnius : déja il détournoit ses rapides coursiers, lorsqu'il est atteint d'une pierre au milieu du bras; les rênes brillantes d'ivoire s'échappent de sa main, et tombent dans la poussière; Antiloque fond sur lui, et le frappe à la tempe de son glaive terrible. Mydon, respirant à peine, tombe du char magnifique le front en avant; son crâne et ses épaules sont souillés dans la poudre: il fût resté long-temps ainsi, la tête enfoncée dans un sable profond, si les chevaux, en s'élançant, ne l'eussent jeté tout entier sur l'arène. Antiloque les anime du fouet, et les dirige vers le camp des Grecs.

Hector aperçoit dans les rangs Antiloque et Ménélas; soudain il marche contre ces guerriers, et avec lui s'élancent les épais bataillons des Troyens : à leur tête paroissent Mars et la terrible Bellone, toujours prompte à exciter le trouble affreux des batailles. Mars tient en ses mains une pique énorme; tantôt il précède, tantôt il suit les pas d'Hector.

A cette vue, Diomède est glacé d'effroi : ainsi lorsqu'un homme sans expérience traverse une

vaste plaine, il s'arrête sur les bords d'un fleuve rapide qui se précipite dans la mer; et, considérant l'écume frémissante, il recule aussitôt : ainsi le fils de Tydée se retire, et dit à ses soldats :

« Amis, oui sans doute, nous devons admi-
« rer le vaillant Hector, ce héros plein de valeur
« et d'audace! Un dieu, sans cesse à ses côtés, le
« garantit du trépas; maintenant encore Mars
« est près de lui sous la figure d'un mortel. Vous
« donc, toujours le front tourné vers l'ennemi,
« reculez, et n'allez pas jusqu'à combattre les
« dieux. »

Il dit : alors les Troyens fondent sur leurs ennemis; Hector renverse deux héros vaillants dans les combats, Ménesthée et Anchiale, montés sur un même char; leur chute touche de pitié le grand Ajax, fils de Télamon. Il s'avance, et de sa lance aiguë frappe Amphius, issu de Sélage. Ce guerrier habitoit la ville de Pæse, où il possédoit de nombreux trésors et des champs fertiles; mais un cruel destin l'a conduit au secours de Priam et des enfants de ce roi. Ajax lui plonge, à travers le baudrier, sa longue lance dans le sein; Amphius tombe avec fracas : le vainqueur

accourt pour enlever l'armure; mais à l'instant les Troyens font pleuvoir sur le fils de Télamon les dards étincelants et rapides; son bouclier en est couvert: alors de son pied il presse le cadavre, arrache la lance d'airain; mais il ne peut dépouiller de leurs armes brillantes les épaules d'Amphius; il est assailli de traits. Il craint d'être enveloppé par les guerriers troyens, qui, nombreux et vaillants, le pressent le fer à la main, et qui, malgré sa taille, sa force, et son courage, le repoussent loin d'eux; alors Ajax s'éloigne, contraint de céder au nombre.

Tandis que les deux armées se livrent à toute la fureur du combat, une invincible destinée pousse le grand et valeureux Tlépolême, fils d'Hercule, contre le noble Sarpédon: à peine le fils et le petit-fils de Jupiter sont-ils en présence, que Tlépolême, le premier, parle en ces mots:

« Sarpédon, roi des Lyciens, qui t'a forcé
« à venir ici étaler ta foiblesse, ô mortel inha-
« bile à la guerre? Ils mentent ceux qui disent
« que tu es le fils du grand Jupiter. Combien tu
« es inférieur aux guerriers qui naquirent de ce
« dieu, à ces héros, mes ancêtres! Tel fut, dit-on,

« mon père, le vaillant Hercule au cœur de lion.
« Il vint en ces lieux pour enlever les coursiers
« de Laomédon; et, seulement avec six vais-
« seaux, montés par un petit nombre de soldats,
« il ravagea la ville d'Ilion, et rendit ses rues
« solitaires. Pour toi, ton cœur est sans force,
« et tes troupes seront exterminées; mais fusses-
« tu plein de vaillance, tu n'aurois, en venant
« de Lycie, apporté qu'un vain secours aux
« Troyens, et, terrassé par mon bras, bientôt
« tu vas toucher aux portes des enfers. »

« O Tlépolême, répond le chef des Lyciens,
« Hercule, il est vrai, ravagea la ville sacrée de
« Troie, mais ce fut pour punir la perfidie de
« Laomédon, qui, par d'insolents discours, in-
« sulta son bienfaiteur, et lui refusa les coursiers
« que ce héros venoit chercher d'un pays éloi-
« gné. Pour toi, tu recevras ici la mort de ma
« main : abattu par ma lance, tu vas me couvrir
« de gloire, et céder ton âme au terrible Pluton. »

A ces mots, Tlépolême lève son javelot de frêne; les traits rapides partent à-la-fois de leurs mains. Sarpédon frappe son ennemi au milieu du cou; la pointe funeste s'enfonce dans la gorge, et une épaisse nuit couvre les yeux de Tlépolême :

lui-même cependant a, de son fer aigu, atteint la cuisse gauche de Sarpédon, et le dard cruel a pénétré jusqu'à l'os; mais Jupiter préserve son fils de la mort.

Les amis du divin Sarpédon l'emportent loin des combats: empressés à le placer sur son char, ils n'aperçoivent pas le long javelot qui lui cause de vives douleurs; nul ne songe à l'arracher de la cuisse, tant ils sont occupés du soin de le sauver.

De leur côté, les Grecs impétueux enlèvent Tlépolême de la mêlée; le divin Ulysse, au courage intrépide, l'aperçoit, et son âme bouillonne de fureur; il balance dans son cœur et dans sa pensée s'il attaquera le fils du redoutable Jupiter, ou s'il arrachera la vie à la foule des Lyciens : mais il n'étoit point dans la destinée d'Ulysse d'immoler l'enfant de Jupiter; alors Minerve tourne l'ardeur du roi d'Ithaque contre les nombreux bataillons de Lycie. Il tue Cœranus, Alastor, Chromion, Alcandre, Halius, Noëmon, et Prytanis; sans doute il en immoloit un bien plus grand nombre, s'il n'avoit été aperçu par le valeureux Hector. Soudain ce héros, couvert de l'airain étincelant, se précipite à la

tête de ses guerriers, et répand la terreur parmi les Grecs. En le voyant approcher, Sarpédon, fils de Jupiter, se ranime, et laisse échapper ces mots d'une voix lamentable :

« Fils de Priam, ne permets pas que je sois « ici la proie des Grecs ; viens me secourir, et « je consens que la vie m'abandonne dans le sein « de votre ville, puisque je ne dois plus réjouir, « par mon retour dans ma douce patrie, et mon « épouse bien-aimée, et mon jeune fils. »

Ainsi parle ce guerrier ; mais, sans lui répondre, Hector passe rapidement : il brûle de repousser les Grecs et d'exterminer leurs nombreux soldats. Cependant les amis du divin Sarpédon le placent sous le hêtre magnifique de Jupiter ; là, le fort Pélagon, son compagnon fidèle, arrache de sa cuisse le javelot de frêne : son âme est prête à le quitter, un sombre nuage se répand sur ses yeux ; mais bientôt il recouvre ses sens, et le souffle rafraîchissant de Borée ranime ses forces défaillantes.

Les Grecs, poursuivis par le dieu de la guerre et par le vaillant Hector, sans fuir vers leurs vaisseaux, ne s'élancent plus dans les combats, mais ils reculent lentement, le front

tourné vers l'ennemi; car ils savent que Mars combat pour les Troyens.

Quel fut le premier, et quel fut le dernier de ceux qu'immolèrent Hector, fils de Priam, et le terrible Mars?

D'abord Teuthrane, pareil à un dieu; après lui, Oreste, écuyer habile; Tréchus, guerrier d'Ætolie; OEnomaon, Hélénus, fils d'OEnops; et enfin Oresbe, couvert d'un casque éblouissant: soigneux d'entasser des richesses, il vivoit dans Hyla, voisine du lac Céphise; non loin de sa demeure florissoient les Béotiens, peuples heureux et fortunés.

Junon, aux bras d'albâtre, voyant du haut des cieux les Grecs expirer dans ce combat cruel, adresse à Minerve ces paroles rapides:

« O douleur, fille indomptable de Jupiter,
« sans doute c'est en vain que nous avons pro-
« mis au brave Ménélas qu'il retourneroit dans
« sa patrie après avoir détruit le superbe Ilion,
« si nous souffrons ainsi les fureurs de Mars.
« Hâtons-nous donc de porter aux Grecs un
« puissant secours. »

Elle dit, et Minerve obéit avec joie. Alors Junon, déesse auguste, fille du grand Saturne,

prépare aussitôt les coursiers aux tresses éblouissantes; Hébé adapte aux deux côtés du char les roues bruyantes : elles ont huit rayons et tournent sur un essieu d'airain; le cercle de ces roues est d'un or incorruptible, et la partie qui touche à la terre est recouverte d'une lame d'acier; admirable prodige! Les moyeux arrondis sont d'argent; le siége, où sont fixés deux anneaux d'or destinés à recevoir les rênes, est porté par des courroies où l'or et l'argent étincellent. C'est de là que part le timon, aussi revêtu d'argent. A son extrémité, la déesse lie un joug éclatant où passent les rênes brillantes d'or, et Junon place sous le joug les coursiers impétueux, impatiente de meurtre et de carnage.

Cependant Minerve, la fille de Jupiter, retirée dans le palais de son père, laisse couler à ses pieds la riche tunique aux couleurs variées qu'elle-même a tissue de ses mains; et, revêtant la cuirasse du dieu des tempêtes, elle s'arme pour la guerre, source de tant de larmes; elle jette sur ses épaules la formidable égide ornée de franges d'or; la terreur l'environne de toutes parts: sur cette égide paroissent la Discorde, la

Force, et la Poursuite, qui glace d'épouvante; au milieu est l'horrible tête de la Gorgone, monstre cruel, signe effrayant du courroux de Jupiter. Pallas pose sur sa tête un casque enrichi d'étoiles d'or; il est ombragé de quatre aigrettes, et pourroit protéger les fantassins de cent villes réunies. Elle monte sur le char étincelant, et saisit sa longue et forte lance, prompte à renverser les bataillons des héros contre qui s'indigne cette fille d'un dieu puissant.

Soudain Junon presse du fouet les coursiers : les portes du ciel s'ouvrent d'elles-mêmes en mugissant, ces portes où veillent les Heures; gardiennes de l'Olympe et des cieux immenses, elles écartent ou rassemblent l'épais nuage qui en défend l'entrée. C'est là que les déesses dirigent leurs chevaux dociles; elles trouvent le fils de Saturne loin des autres immortels, au sommet le plus élevé de l'Olympe: aussitôt l'auguste Junon arrête les coursiers, et, s'adressant au grand Jupiter:

« Dieu puissant, dit-elle, n'es-tu pas indigné « des funestes exploits de Mars, qui, sans au- « cun fruit et contre toute justice, immole « parmi les Grecs de si nombreux et de si vail-

« lants guerriers ? Moi cependant, je suis tout « à ma douleur, tandis que, tranquilles, Apol- « lon et Cypris se réjouissent en excitant cet in- « sensé, cette divinité téméraire. Puissant Jupi- « ter, n'allumerai-je point ton courroux si je le « frappe avec violence, et si je le chasse des « combats ? »

« Va, répond le dieu des tempêtes, et contre « lui anime la terrible Minerve, déesse qui sou- « vent l'accabla des plus vives douleurs. »

A ces mots, Junon n'hésite plus; elle hâte les divins coursiers; et, sans efforts, ils volent entre la terre et le ciel étoilé. Autant qu'un homme assis sur un roc élevé découvre d'espace dans les airs lorsqu'il jette les yeux sur le vaste océan, autant les bruyants coursiers des dieux en franchissent d'un saut. Dès qu'ils sont arrivés devant Ilion, sur les rivages où le Simoïs et le Scamandre confondent leurs eaux, l'éblouissante Junon arrête ses chevaux, les détache du char, les enveloppe d'un épais nuage, et le Simoïs leur offre une pâture divine.

Bientôt les déesses s'avancent d'un vol léger, telles que deux colombes timides, et s'empressent de secourir les Argiens. Lorsqu'elles arrivent à

l'endroit où les plus braves, semblables à des lions dévorants, ou à des sangliers d'une force indomptable, sont rassemblés autour du vaillant Diomède, Junon s'arrête, et, sous les traits de Stentor, dont la voix d'airain retentit aussi bruyante que les voix réunies de cinquante guerriers, elle s'écrie :

« O honte! Argiens, opprobre du monde, qui « n'êtes intrépides qu'en apparence : tout le « temps que le noble Achille parut dans les com- « bats, les Troyens n'osèrent pas franchir les por- « tes de Scée, tant ils redoutoient sa lance ter- « rible ; et maintenant, loin de leurs remparts, « ils vous poursuivent jusque sur vos navires. »

Par ces paroles, Junon ranime le courage et l'ardeur de chaque soldat. Minerve court vers Diomède ; elle trouve ce roi qui, près de son char et de ses chevaux, rafraîchissoit la blessure que lui causa le trait de Pandarus ; la sueur l'accabloit sous l'épaisse courroie qui supporte le bouclier ; il étoit harassé ; ses membres étoient brisés de fatigue ; et il soulevoit avec peine cette courroie pour étancher un sang noir. Aussitôt la déesse touche le joug des coursiers, et lui dit :

« Certes, Tydée donna le jour à un fils bien « peu semblable à lui ; Tydée étoit d'une petite « taille, mais vaillant guerrier : je ne lui permis « pas de combattre ni de se livrer à son courage, « lorsque, loin de tous les Grecs, il vint à Thè- « bes comme ambassadeur parmi les enfants de « Cadmus. Ces peuples l'invitoient à goûter la « tranquille joie des festins ; mais Tydée, em- « porté par la valeur dont il fut toujours animé, « provoqua ces jeunes héros, et les vainquit « tous aisément ; tant je lui fus propice ! De « même, ô Diomède, je t'assiste, je te protége, « je t'exhorte à combattre les Troyens ; mais les « travaux de la guerre anéantissent tes forces, « et la crainte glace ton courage. Tu n'es donc « plus le fils de Tydée, issu lui-même du cou- « rageux OEnéus ? »

« Oui, répond Diomède, je vous ai reconnue, « fille du grand Jupiter, et je vais vous répondre « sans déguiser ma pensée. La crainte ni une « lâche indolence n'ont point glacé mon cou- « rage. Mais je me rappelle vos ordres : vous ne « m'avez pas permis de combattre les dieux ; seu- « lement, si Vénus, la fille de Jupiter, paroissoit « dans nos combats, je pouvois la frapper de

« ma lance aiguë. Ainsi je me suis éloigné, et « j'ai commandé à tous les Grecs de se réunir « ici, quand j'ai vu Mars s'élancer au fort des « combats. »

« Diomède, héros cher à mon cœur, lui ré- « pond Minerve, ne redoute plus Mars, ni au- « cune autre divinité, tant je te serai secourable; « dirige tes coursiers contre Mars lui-même; « ne crains point ce dieu farouche et incon- « stant: hier encore il me promit et à Junon « de combattre les Troyens, de secourir les « Grecs; mais à présent il se mêle à nos enne- « mis, et oublie ses promesses. »

A ces mots, elle prend la main de Sthénélus, et le tire du char; l'écuyer s'élance rapidement, et la déesse, enflammée de colère, monte près de Diomède. L'essieu de frêne crie sous le poids, car il porte une divinité terrible, et un héros vaillant. Pallas saisit le fouet et les rênes, et pousse les ardents coursiers contre Mars lui-même. Il venoit de renverser le plus brave des Ætoliens, le grand Périphante, fils illustre d'Ochésius. Mars, souillé de sang, achevoit de l'immoler, lorsque Minerve revêt le casque de Pluton, pour n'être pas aperçue du dieu terrible de la guerre.

A peine cette divinité funeste a-t-elle vu l'illustre Diomède, que, laissant Périphante à la place où il perdit le jour, elle s'élance contre le brave fils de Tydée. Dès qu'ils sont rapprochés, Mars, le premier, allonge sa lance d'airain au-dessus du joug et des rênes, impatient d'immoler le héros; mais Pallas, de sa main, saisit cette lance terrible, l'éloigne du char, et le dieu porte un coup inutile. A son tour, le valeureux Diomède se précipite, armé du fer étincelant; Minerve le dirige à l'endroit du flanc qu'entoure la ceinture; c'est là que Diomède frappe et déchire la peau divine: il retire sa lance. Alors Mars, vêtu d'airain, pousse un cri terrible: ainsi retentiroient les voix réunies de neuf et dix mille combattants dans une mêlée sanglante. Une profonde terreur saisit tout-à-coup les Grecs et les Troyens, tant fut terrible le cri de ce dieu insatiable de carnage.

Comme une noire vapeur s'échappe du sein des nuages que rassemblent les vents de l'été, de même, au fils de Tydée, apparoît le farouche Mars, s'élevant à travers les nues jusque dans les vastes cieux; bientôt il atteint le superbe Olympe, séjour des immortels, s'assied près du

fils de Saturne, le cœur plein de tristesse; et, montrant le sang divin qui coule de sa blessure, dans sa douleur il laisse échapper ces mots :

« Puissant Jupiter, ne frémiras-tu pas à la vue « de pareils attentats? Quoique nous soyons « immortels, par nos mutuels artifices nous « souffrons d'amères douleurs, en favorisant les « hommes. C'est toi cependant qui es la source « de nos querelles, toi qui conçus cette fille in- « sensée et funeste, sans cesse occupée des plus « affreux desseins; tandis que tous les autres « dieux, dans l'Olympe, t'obéissent et sont sou- « mis à tes lois, elle, tu ne la réprimes ni par tes « menaces, ni par tes châtiments; tu lui par- « donnes tout, parceque toi seul as enfanté cette « furie. Maintenant elle excite la rage de l'au- « dacieux Diomède contre les immortels eux- « mêmes : tantôt il a blessé Vénus à la main; « puis, semblable à un dieu, c'est moi qu'il ose « attaquer : si mes pieds ne m'avoient sauvé, je « souffrirois de vives douleurs parmi les cada- « vres, et vivant, je serois accablé de maux sous « les coups de l'airain. »

Le puissant Jupiter, tournant sur lui des re- gards menaçants :

« Divinité inconstante, dit-il, cesse devant « moi tes murmures. De tous les habitants de « l'Olympe, tu m'es le plus odieux; tu n'aimes « que la discorde, la guerre et les combats. Je « retrouve en toi l'esprit difficile et intraitable « de ta mère Junon, que je peux à peine répri- « mer par mes paroles. C'est sans doute par ses « conseils que tu souffres tant de maux. Toute- « fois je ne veux pas que tu supportes de plus « longues douleurs, puisque tu es mon fils, puis- « que c'est de moi que te conçut ta mère. Ah! « si, méchant à ce point, tu descendois d'un « autre dieu, depuis long-temps je t'aurois en- « glouti dans les profonds abymes des Titans. »

Il dit, et commande à Pæon de le soulager. Pæon, à l'instant, verse un baume salutaire qui tempère les plus vives douleurs et guérit bientôt la blessure; car ce dieu n'avoit rien de mortel. Comme le suc du figuier mélangé avec le lait coagule aussitôt cette blanche liqueur sous la main qui l'agite, de même Pæon raffermit la plaie du farouche Mars; Hébé répand sur lui une onde pure; il revêt de pompeux habits, et, plein de gloire, s'assied à côté du fils de Saturne.

Cependant Junon, reine d'Argos, et Minerve, protectrice, retournent dans les palais du grand Jupiter, après avoir éloigné des combats Mars, le fléau des mortels.

FIN DU CINQUIÈME CHANT.

L'ILIADE.

CHANT SIXIÈME.

Ainsi les dieux ne président plus aux sanglantes batailles des Grecs et des Troyens; mais un combat plus furieux encore éclate dans la plaine, et les guerriers, armés de leurs lances d'airain, s'égorgent à l'envi entre les rivages du Xanthe et du Simoïs. Le fils de Télamon, Ajax, rempart des Grecs, le premier de tous rompt la phalange des Troyens, et sauve ses compagnons en immolant un héros illustre parmi les Thraces, le noble et vaillant Acamas, fils d'Eüssore. Ajax frappe le casque, ombragé d'une épaisse crinière, perce le front de son ennemi, et la pointe d'airain s'enfonce dans le crâne.

A l'instant un sombre nuage couvre les yeux d'Acamas.

Le valeureux Diomède tue Axile, fils de Teuthranis. Axile habitoit dans l'opulente Arisbé, possédoit de grands biens, et fut aimé des hommes; car il les accueillit toujours avec joie dans son palais, voisin d'une route fréquentée; mais aucun de ses hôtes ne s'offrit alors pour le préserver d'un cruel trépas. Diomède lui ravit le jour, ainsi qu'à l'écuyer Calèze, qui conduisoit le char du héros : tous deux mordent la poussière.

Euryale immole Ophelte et Drésus; il attaque Æsèpe, et Pédase, que la nymphe Abarbarée conçut de l'irréprochable Boucolion, l'aîné des fils du roi Laomédon; Boucolion, qu'en secret enfanta sa mère. Il faisoit paître ses troupeaux sur les montagnes, lorsqu'il s'unit d'amour à la jeune nymphe qui porta dans son sein et donna le jour à ces deux jumeaux; mais Euryale, fils de Mécistée, prive leurs corps charmants des forces de la vie, et les dépouille de leurs armes.

Polypœtès, inébranlable dans les combats, renverse Astyale; Ulysse, de sa lance meurtrière,

égorge Pidyte et Percose; Teucer, le divin Arétaon; Ablère périt par le glaive d'Antiloque, fils de Nestor; Agamemnon, roi des hommes, frappe Élatus, qui, sur les rivages du limpide Satnio, habitoit la superbe Pédase. Phylace, dans sa fuite, succombe sous les coups du brave Léite; Eurypile ravit le jour à Mélanthe.

Adraste tombe vivant entre les mains de Ménélas; ses chevaux effrayés, courant dans la plaine, sont arrêtés par les branches d'un tamarin; ils brisent l'extrémité du timon, et emportent le char vers la ville, où tous les autres coursiers s'enfuient épouvantés; lui-même tombe près des roues, le front dans la poussière. Debout devant lui, Ménélas est armé de sa forte lance: alors Adraste, embrassant les genoux du guerrier, l'implore en ces mots:

« Accorde-moi la vie, fils d'Atrée, et tu re-
« cevras de magnifiques présents. Mon père
« possède de nombreux trésors dans ses palais,
« de l'airain, de l'or et du fer richement tra-
« vaillé. Sans doute il te combleroit de dons im-
« menses, s'il apprenoit que je respire encore
« sur les vaisseaux des Grecs. »

Ces mots ont fléchi le cœur de Ménélas; *il*

alloit remettre Adraste aux mains d'un de ses compagnons pour le conduire vers ses vaisseaux; mais Agamemnon accourt, et, menaçant, il s'écrie :

« O homme foible! Ménélas, pourquoi prends-
« tu pitié de nos ennemis? Tu reçus dans ta
« maison de si grands bienfaits des Troyens!
« Ah! que nul d'entre eux n'évite une mort
« cruelle! que l'enfant même suspendu au sein
« de sa mère n'échappe point à nos coups!
« Qu'ils périssent tous hors d'Ilion, sans sépul-
« ture, et sans gloire! »

Il dit : ces justes reproches changent le cœur de Ménélas; de la main il repousse son ennemi, et le puissant Agamemnon plonge son fer dans le flanc du malheureux Adraste, qui tombe renversé. Alors Atride appuie son pied sur la poitrine du guerrier, et retire sa lance cruelle. Cependant Nestor, encourageant les Grecs, s'écrioit à haute voix :

« Amis, braves héros, enfants de Danaüs,
« guerriers chers au dieu Mars, qu'aucun de
« vous, trop avide de butin, ne s'arrête, et ne
« porte dans les vaisseaux les riches dépouilles;
« exterminons nos ennemis, et puis, à loisir, nous

« dépouillerons dans la plaine les corps des guer-
« riers immolés. »

Ces paroles excitent encore l'ardeur et la force des soldats. Les Troyens découragés succomboient sous les coups des valeureux Grecs, et tous se seroient précipités dans Ilion, si Hélénus, fils de Priam, et le plus habile des augures, se trouvant alors près d'Hector et d'Enée, n'eût dit à ces deux chefs :

« Enée, Hector, ô vous le plus ferme espoir
« des Troyens et des Lyciens, vous qui l'empor-
« tez sur tous par votre valeur et par votre sa-
« gesse, parcourez l'armée, arrêtez, et retenez
« vos soldats devant les portes, avant que, dans
« leur fuite, ils ne se cachent au sein de leurs
« épouses, et ne deviennent la joie de nos en-
« nemis. Ranimez le courage de nos phalanges,
« tandis qu'inébranlables nous soutiendrons ici
« l'effort des Grecs, quoique nous soyons épuisés
« de fatigue, et qu'une dure nécessité nous acca-
« ble. Toi, cher Hector, va dans Ilion; dis à ta
« mère, qui est aussi la mienne, de rassembler les
« plus vénérables Troyennes dans le temple de
« Pallas, au sommet de la citadelle: elle ouvrira
« les portes de la demeure sacrée; elle déposera

« aux genoux de la blonde déesse le plus grand
« et le plus riche voile qui soit dans son palais,
« celui qu'elle préfère; et elle promettra d'im-
« moler dans le temple douze génisses d'un an,
« qui n'ont point encore porté le joug, si Mi-
« nerve daigne prendre pitié de notre ville, de
« nos épouses, de nos tendres enfants, repousser
« loin de nos murs le fils de Tydée, guerrier fa-
« rouche, affreux artisan de terreur, et, je pense,
« le plus terrible de tous les Grecs. Jamais
« Achille lui-même ne nous inspira tant d'effroi,
« ce chef des héros, issu, dit-on, d'une déesse.
« Lorsque Diomède est enflammé de courroux,
« nul ne peut égaler sa valeur. »

Soudain, obéissant aux ordres de son frère, Hector, revêtu de ses armes, s'élance de son char, agite des dards aigus, parcourt toute l'armée, excite ses soldats, et engage un combat terrible. Les Troyens s'arrêtent dans leur fuite, et s'opposent à l'impétuosité des Grecs, qui reculent, et cessent le carnage. A cette nouvelle attaque, ils croient qu'un dieu est descendu de l'Olympe pour secourir les Troyens, et ils se retirent en tremblant; alors Hector s'écrie d'une voix retentissante:

« Troyens valeureux, alliés venus des terres
« lointaines, montrez-vous en héros; amis,
« rappelez votre mâle valeur. Moi, je vais dans
« Ilion, je dirai à nos sages vieillards et à
« nos épouses d'implorer les dieux et de leur
« vouer des hécatombes. »

A ces mots, le vaillant Hector s'éloigne; la peau noire qui recouvre son vaste bouclier frappe à-la-fois et ses pieds et sa tête; alors Glaucus, né d'Hippoloque, et le fils de Tydée, tous deux brûlant de combattre, s'avancent au milieu des armées: à peine se sont-ils rapprochés, que le valeureux Diomède d'abord parle en ces mots:

« Brave guerrier, quel est ton rang parmi les
« mortels? Jusqu'à ce jour, je ne t'ai point vu
« dans les combats qui nous comblent de gloire,
« et cependant, aujourd'hui, tu l'emportes sur
« tous par ta témérité, en affrontant ma lance
« redoutable: malheur aux pères dont les fils
« bravent ma fureur; mais si, descendu des
« cieux, tu es l'un des immortels, je me retire,
« et ne combattrai point les dieux habitants
« de l'Olympe; non, car le violent Lycurgue,
« fils de Dryante, ne vécut pas long-temps,

« parcequ'il les combattit ces dieux habitants « de l'Olympe. Dans les retraites sacrées de « Nissa il poursuivit autrefois les nourrices du « fougueux Bacchus; aussitôt le thyrse s'é- « chappa de leurs mains, et elles succombèrent « sous les coups de l'homicide Lycurgue: Bac- « chus, effrayé lui-même, se réfugia dans les « flots de la mer, et Thétis le reçut, tout trem- « blant, dans son sein, tant les menaces du « héros l'avoient rempli d'une terreur profonde. « Les dieux amis du repos s'irritèrent enfin « contre Lycurgue; Jupiter le priva de la vue, « et ce héros ne vécut pas long-temps, parce- « qu'il étoit odieux aux immortels. Non, je ne « combattrai point les dieux fortunés; mais, si « tu n'es qu'un des hommes qui se nourrissent « des fruits de la terre, approche, et que bien- « tôt tu touches aux portes du trépas.

« Magnanime Diomède, lui répond l'illustre « fils d'Hippoloque, pourquoi me demander « quelle est mon origine? Comme tombent les « feuilles des arbres, ainsi passent les généra- « tions des hommes; les vents couvrent la terre « de feuilles, mais les vertes forêts en poussent « de nouvelles dans la douce saison du prin-

« temps: telles sont les générations des hommes,
« l'une s'élève, une autre s'anéantit; cepen-
« dant, si tu veux connoître ma race, tu sauras
« qu'elle est illustre parmi les hommes. A l'ex-
« trémité d'Argos, fertile en nobles coursiers,
« est la ville d'Ephyre; c'est là que naquit
« Sisyphe, le plus rusé des mortels, Sisyphe, le
« fils d'Eole; il fut père de Glaucus, et Glau-
« cus, de l'irréprochable Bellérophon; les dieux
« accordèrent à ce héros la beauté, et le cou-
« rage uni à la douceur; mais Prœtus, dans
« son cœur, médita contre lui d'affreux des-
« seins, et le chassa d'Argos, Prœtus le plus
« puissant des Argiens; car Jupiter les avoit
« soumis au sceptre de ce roi. La noble Antée,
« femme de Prœtus, desiroit s'unir en secret
« à Bellérophon, mais elle ne put persuader
« l'âme prudente de ce héros. Alors, le cœur
« rempli d'imposture, elle dit à son époux:
« Meurs, ô Prœtus, ou fais périr Belléro-
« phon, qui brûle pour moi d'un amour que
« j'abhorre. Elle dit: à ces mots, le roi fut saisi
« de colère, mais une crainte religieuse l'em-
« pêcha d'immoler lui-même Bellérophon: il
« l'envoya en Lycie, et lui remit des signes fu-

« nestes, caractères de mort, qu'il traça sur des « tablettes, scellées avec soin; Prœtus lui com- « mande ensuite de les donner à son beau-père, « qui devoit faire périr Bellérophon. Ce guer- « rier part sous la protection des dieux; lors- « qu'il fut arrivé dans la Lycie, sur les rivages « du Xanthe, le roi de ces vastes contrées le « reçut avec bienveillance; durant neuf jours, « il offrit à Bellérophon les repas de l'hospita- « lité, et immola neuf victimes. Mais, quand « l'aurore aux doigts de rose eut ramené le « dixième jour, il interrogea son hôte, et lui « demanda les caractères qu'avoit tracés son « gendre Prœtus. Quand il eut reçu ces signes « funestes, il lui ordonna d'abord de tuer l'in- « vincible Chimère, issue des dieux, et non des « mortels. Elle avoit la tête d'un lion, la queue « d'un énorme serpent, et le milieu de son « corps étoit d'une chèvre sauvage; son sein « exhaloit avec violence des flammes dévoran- « tes; mais Bellérophon égorgea le monstre, « s'étant confié aux oracles des dieux. Ensuite « il attaqua les vaillants Solymes; c'étoit là, « disoit-il, le plus terrible des combats qu'il « soutint jamais; enfin il triompha des Ama-

« zones au mâle courage. Cependant, à son re-
« tour, le roi lui tendit de nouveaux piéges ; il
« choisit les plus braves des Lyciens, et les plaça
« dans une embuscade ; mais aucun d'eux ne
« revit ses foyers : Bellérophon les extermina
« tous. Le roi de Lycie, voyant alors que ce héros
« tenoit des dieux une noble origine, le retint
« dans ses états, lui accorda sa fille, et lui céda
« la moitié de son empire. Les Lyciens lui
« consacrèrent en un lieu séparé des champs
« superbes, afin qu'il cultivât cette terre fé-
« conde en vignes et en riches moissons. La
« fille du roi donna trois enfants à l'illustre Bel-
« lérophon, Isandre, Hippoloque, et Laodamie.
« Le puissant Jupiter s'unit à Laodamie, et de
« cet amour naquit le belliqueux Sarpédon.
« Mais alors Bellérophon lui-même devint
« odieux à tous les immortels ; solitaire, il er-
« roit dans les champs d'Aléius, ses pensées
« rongeoient son cœur, et il évitoit la rencontre
« des hommes. Mars, insatiable de carnage, fit
« périr Isandre, alors que ce héros combattoit
« les vaillants Solymes. Irritée contre Laoda-
« mie, Diane, qui tient des rênes d'or, la
« perça de ses flèches. Hippoloque fut mon

« père, oui c'est de lui que j'ai reçu le jour. En « m'envoyant à Troie, il me recommandoit « avec soin de me montrer toujours plus sage « et plus vaillant que tous les autres guerriers, « et de ne point déshonorer la mémoire de mes « pères, car ils furent illustres dans Ephyre et « dans la vaste Lycie. Telle est mon origine, « tel est le sang dont je me glorifie. »

Il dit : le valeureux Diomède, rempli de joie, enfonce sa lance dans le sein de la terre, et adresse ces douces paroles à Glaucus, pasteur des peuples :

« Oui, Glaucus, nos familles sont unies par « une ancienne hospitalité. Le sage OEnéus reçut « autrefois l'irréprochable Bellérophon ; il le « retint pendant vingt jours dans son palais, et « ils acceptèrent mutuellement les dons précieux « de l'hospitalité. OEnéus donna un riche bau- « drier éclatant de pourpre, Bellérophon une « large coupe d'or, que j'ai laissée dans mes de- « meures quand je suis venu sur ce rivage. Je ne « te rappellerai point Tydée ; il me quitta que « j'étois jeune encore, lorsque devant Thèbes « périrent les armées des Grecs. Ainsi désormais « je serai pour toi, dans Argos, un hôte chéri,

« comme, pour moi, tu le seras en Lycie, quand « j'irai parmi ces peuples. Cependant évitons nos « lances dans les combats; assez d'autres Troyens « ou de leurs vaillants alliés tomberont sous mes « coups, soit qu'un dieu les offre à ma valeur, « soit que je les atteigne d'un pied rapide. Et « toi, Glaucus, il est assez d'autres Grecs que « tu pourras immoler. Mais échangeons nos « armes, afin que tous apprennent combien « nous honorons cette hospitalité qui jadis « unissoit nos pères. »

Tous deux, à ces mots, s'élancent de leurs chars, se prennent mutuellement la main, et se jurent une foi constante. Alors le fils de Saturne élève l'âme de Glaucus. Ce héros, par un généreux échange, reçoit une armure d'airain du prix de neuf taureaux, et cède une armure d'or du prix d'une hécatombe.

Lorsque Hector est arrivé vers les portes de Scée, près du hêtre, les femmes et les filles des Troyens s'empressent autour de lui; elles l'interrogent sur leurs enfants, leurs frères, leurs amis, et leurs époux; mais le héros commande à toutes d'aller implorer les dieux, car plusieurs d'entre elles étoient menacées de grandes infortunes.

Hector se rend ensuite aux superbes palais de Priam, entourés de riches portiques. Dans ces palais, cinquante appartements, rapprochés entre eux, étoient revêtus d'un marbre éclatant; là reposoient les enfants de Priam près de leurs épouses chéries; vis-à-vis, et dans l'intérieur des cours destinées aux filles du roi, étoient douze autres appartements, de même rapprochés entre eux, et revêtus d'un marbre éclatant, où reposoient les gendres de Priam près de leurs pudiques épouses. C'est là que s'offrit à la vue d'Hector sa tendre mère, qui se rendoit auprès de Laodice, la plus belle de ses filles. Soudain elle arrête le héros, le nomme, et lui parle ainsi :

« Mon fils, pourquoi quitter les combats, et
« venir en ces lieux? Sans doute les terribles en-
« fants des Grecs nous accablent et se préci-
« pitent autour de la ville; sans doute tu viens
« ici poussé par le desir d'élever tes mains sup-
« pliantes vers Jupiter. Mais attends, je t'appor-
« terai un vin aussi doux que le miel; d'abord
« tu feras des libations au fils de Saturne, à tous
« les autres dieux, et tu retrouveras tes forces,
« si tu veux m'obéir : le vin rend la vigueur à

« l'homme épuisé de fatigues; et toi, combien
« ne souffres-tu pas de peines en combattant
« pour les Troyens! »

« Ne m'apportez pas ce vin délicieux, ô ma
« mère, répond à l'instant le grand Hector, de
« peur que vous ne m'affoiblissiez, et que je ne
« perde mon courage. Je crains de faire des li-
« bations à Jupiter avec des mains impures :
« l'homme souillé de poussière et de sang ne
« doit point implorer le puissant fils de Saturne.
« Mais vous, rassemblez les plus vénérables
« Troyennes ; allez avec les victimes dans le
« temple de la terrible Pallas, et déposez sur les
« genoux de la blonde déesse le plus grand et
« le plus riche voile qui soit dans vos palais,
« celui que vous préférez. Promettez d'immo-
« ler dans le temple douze génisses d'un an, qui
« n'ont point encore porté le joug, si Minerve
« daigne prendre pitié de notre ville, de nos
« épouses, de nos tendres enfants, et repousser
« loin de Troie le fils de Tydée, guerrier fa-
« rouche, affreux artisan de terreur. Rendez-
« vous donc, ô ma mère, dans le temple de la
« terrible Pallas ; moi, j'irai trouver Pâris, je
« l'appellerai, si toutefois il daigne m'écouter.

« Ah! que n'est-il englouti dans la terre! Le « grand roi de l'Olympe lui donna la vie pour « la perte des Troyens, de l'auguste Priam, et « des fils de Priam. Si je le voyois précipité dans « les enfers, je croirois mon âme affranchie de « ses vives douleurs. »

A ces mots, Hécube se rend dans son palais, et donne l'ordre à ses femmes de rassembler les plus vénérables Troyennes; elle-même va dans la chambre parfumée où étoient renfermés ses voiles magnifiques, ouvrage des femmes sidoniennes, que le beau Pâris amena de Sidon, lorsque, traversant les vastes mers, il enlevoit Hélène, fille d'un glorieux père. Hécube prend le voile qu'elle doit offrir à Minerve; c'étoit le plus grand et le plus riche en broderies; il brilloit d'un vif éclat, et se trouvoit placé sous tous les autres. La reine cependant s'éloigne du palais, et plusieurs femmes vénérables l'accompagnent.

Quand elles sont arrivées dans le temple de Minerve, au sommet de la citadelle, la belle Théano, fille de Cisséis, et femme du valeureux Antenor, leur ouvre les portes; Théano, que les Troyens avoient établie prêtresse de Mi-

nerve. Toutes aussitôt élèvent, en gémissant, leurs mains vers la déesse. La prêtresse prend le voile, le place sur les genoux de la déesse à la blonde chevelure, et, suppliante, elle implore en ces mots la fille du grand Jupiter :

« O secourable Minerve, protectrice d'Ilion, « illustre déesse, brise la lance de Diomède, et « que lui-même tombe, le front dans la poussière, « devant les portes de Scée. Nous immolerons « dans ton temple douze génisses d'un an, qui « n'ont point encore porté le joug, si tu daignes « prendre pitié de notre ville, des épouses « troyennes, et de leurs tendres enfants. »

Elle prioit ainsi; mais Pallas refuse de l'exaucer. Tandis que les Troyennes imploroient la fille du grand Jupiter, Hector se rendoit aux palais superbes que Pâris fit bâtir lui-même par les plus habiles ouvriers de l'opulent Ilion; ils avoient construit un vestibule, des salles magnifiques, et la chambre des époux, non loin des demeures de Priam et d'Hector, sur le sommet de la citadelle : c'est en ces lieux qu'arrive Hector, chéri de Jupiter; il tient en sa main une lance de onze coudées, dont la pointe d'airain, fixée par un cercle d'or, jette une vive lumière;

il trouve Pâris dans la chambre de l'hyménée, occupé à polir ses armes, le bouclier, la cuirasse et l'arc recourbé. Hélène, assise au milieu de ses femmes, dirigeoit leurs travaux. Hector, en voyant son frère, laisse échapper ces vifs reproches :

« Malheureux ! il te sied mal de nourrir la « colère dans ton âme ! Les peuples périssent en « combattant autour de la ville et des remparts; « c'est pour toi cependant que la guerre et les « alarmes environnent Ilion, toi qui nous acca- « blerois d'injures, si l'un de nous s'éloignoit de « ces batailles sanglantes. Viens donc, et n'at- « tends pas que la ville entière soit en proie aux « flammes dévorantes. »

Pâris, aussi beau qu'un dieu, lui répond à l'instant :

« Hector, tes reproches sont justes, je les ai « mérités; mais je veux te répondre, prête-moi « ton attention, et daigne m'écouter. Ce n'est « point par haine ou par colère contre les Troyens « que je reste dans mes palais, mais pour me « livrer à ma douleur. En ce moment encore, « Hélène, mon épouse, m'encourageoit par de « douces paroles à voler au combat; et, je le vois,

« ce parti est le meilleur; car la victoire est in-
« constante parmi les hommes. Attends donc,
« je revêts mes armes; ou précède-moi, je te
« suis, et t'atteindrai bientôt, je l'espère. »

Il dit : le vaillant Hector ne lui répondit point; mais Hélène, adressant à ce héros de flatteuses paroles:

« Hector, dit-elle, ô vous, frère d'une malheu-
« reuse, source fatale de toutes nos misères; plût
« aux dieux, lorsque m'enfanta ma mère, que
« j'eusse été transportée par un violent tourbillon
« sur une montagne ou dans les flots de la mer
« mugissante, du moins l'abîme m'auroit en-
« gloutie avant l'accomplissement de tous ces
« crimes : puisque les dieux ont permis tant de
« maux, que n'ai-je été l'épouse d'un plus vail-
« lant guerrier, sensible à la honte et aux ou-
« trages des hommes! Pour lui, son âme est sans
« courage, il n'en aura jamais; et, je l'espère,
« un jour il en sera puni. Mais venez main-
« tenant, reposez-vous sur ce siège, ô mon
« frère, vous qui avez déja supporté tant de
« fatigues pour moi, misérable, et pour le
« crime de Pâris : Jupiter nous fit naître, mon
« époux et moi, sous un destin funeste, et no-

« tre honte sera l'entretien des siècles à venir. »

« Ne me retenez point, Hélène, lui répond « le vaillant Hector ; quoique vous me soyez « chère, vous ne pourriez me persuader, car « tout mon desir est de défendre les Troyens, « qui, sans doute, gémissent de ma longue ab- « sence. Cependant ranimez le courage de Pâris, « qu'il se hâte, et me rejoigne avant que je quitte « ces remparts; moi, je me rends dans mon pa- « lais, afin de voir mon épouse chérie et mon « jeune fils. Hélas ! j'ignore si, dans la suite, je « reviendrai près d'eux, ou si les dieux m'acca- « bleront sous les coups des Grecs. »

A ces mots, le brave Hector s'éloigne; bientôt il parvient à ses demeures superbes, mais il n'y trouve point la belle Andromaque ; car, avec son fils et une seule femme, elle étoit alors gémissante, éplorée, au sommet de la tour. Le héros ne trouvant point sa fidèle épouse, s'arrête sur le seuil du palais, et s'adresse aux femmes qui la servoient.

« Femmes, dites-moi la vérité ; où est allée la « belle Andromaque hors de son palais? Est-ce « chez une de mes sœurs? chez l'épouse d'un « de mes frères? S'est-elle rendue au temple de

« Minerve, où les autres Troyennes apaisent la « terrible déesse?

« Hector, puisque vous le commandez, lui « répond la première de ces femmes, je dirai « la vérité. Andromaque n'est point chez une « de vos sœurs, ni chez l'épouse d'un de vos « frères; elle ne s'est point rendue au temple « de Minerve, où les autres Troyennes apai- « sent la terrible déesse, mais elle est allée sur « la haute tour d'Ilion, dès qu'elle a su la dé- « faite des Troyens et les éclatantes victoires « des Grecs; elle couroit vers nos remparts « comme une femme égarée, et près d'elle étoit « la nourrice qui portoit votre jeune enfant. »

Elle dit : Hector aussitôt quitte son palais, prend le chemin qu'il a déja parcouru, et que bordent les somptueux édifices de Troie. Après avoir traversé cette ville immense, il arrive aux portes de Scée; c'étoit par-là qu'il devoit se rendre dans la plaine : à l'instant sa riche épouse accourt et se présente à lui, Andromaque, fille du magnanime Étion, qui autrefois habitoit la ville de Thèbes dans l'Hypoplacie, couverte de forêts, et qui régnoit sur les peuples de la Cilicie; la fille de ce roi fut unie

au vaillant Hector. Lorsqu'elle vint au-devant de son époux, une seule femme l'accompagnoit, portant sur son sein leur fils bien-aimé, encore dans sa plus tendre enfance; unique rejeton d'Hector, il étoit semblable à un astre éclatant; son père le nommoit Scamandre, mais tous les autres Troyens l'appelèrent Astyanax, car le seul Hector défendoit Ilion. Ce héros, arrêtant la vue sur son fils, sourit en silence, tandis que Andromaque se tenoit près de lui, et répandoit des larmes; enfin elle prend la main de son époux, et lui parle en ces mots:

« Malheureux! ton courage te perd; tu es
« sans pitié pour ce foible enfant, et pour moi,
« infortunée, qui bientôt serai dans le veuvage,
« car bientôt les Grecs, en réunissant tous leurs
« efforts, t'arracheront la vie. Ah! si je dois
« être privée de toi, tout mon désir est d'être
« engloutie dans le sein de la terre. Hélas! si
« tu reçois la mort, il n'est plus de consolation
« pour moi, il ne me restera que ma dou-
« leur: je n'ai plus ni mon père, ni mon au-
« guste mère; le terrible Achille tua mon père
« lorsqu'il ravagea l'opulente ville des Ciliciens,
« Thèbes, aux portes élevées, alors il immola

« Étion, et cependant ne le dépouilla point,
« mais il l'honora dans son cœur; après avoir
« fait brûler le corps de mon père, encore re-
« vêtu d'armes éclatantes, il lui consacra un
« monument qu'entourèrent d'ormeaux les
« nymphes des montagnes, filles du puissant
« Jupiter. J'avois aussi sept frères dans nos pa-
« lais; mais tous, en un même jour, descendi-
« rent dans la nuit éternelle; tous furent exter-
« minés par l'impétueux Achille, alors qu'ils
« faisoient paître leurs nombreux troupeaux
« de bœufs et de blanches brebis. Ma mère, qui
« régnoit dans la verte Hypoplacie, fut aussi
« conduite sur ce rivage par le vainqueur, elle
« et ses immenses trésors; Achille ne la délivra
« que pour de riches présents; mais, dans les
« palais de mon père, elle périt sous les coups
« de Diane, qui se plaît à lancer des flèches.
« Hector, tu es pour moi mon père, ma véné-
« rable mère, tu es aussi mon frère, ô toi,
« mon époux brillant de jeunesse! prends donc
« pitié de ma douleur, reste au sommet de
« cette tour, ne laisse pas ton épouse veuve,
« et ton enfant orphelin; arrête tes soldats près
« de ce figuier; c'est là, n'en doute pas, que la

« ville est d'un facile accès, que nos murs peu-
« vent être aisément franchis : trois fois les
« plus braves des Grecs ont tenté cet assaut,
« et les deux Ajax, et l'illustre Idoménée, et les
« Atrides, et le vaillant fils de Tydée, soit qu'un
« devin habile leur en eût inspiré le dessein,
« soit que leur valeur seule eût fait naître cette
« résolution courageuse. »

« Chère épouse, lui répond le brave Hector,
« je partage tous les soins qui t'agitent ; mais je
« ne pourrois soutenir la honte aux yeux des
« Troyens et des chastes Troyennes, si, comme
« un lâche, je m'éloignois des batailles ; et ce
« n'est pas où m'entraîne mon cœur : toujours
« j'appris à être brave et à combattre aux pre-
« miers rangs, pour conserver la gloire éclatante
« de mon père et la mienne. Oui, je le sens au
« fond de mon âme, un jour périra la ville sa-
« crée d'Ilion, et Priam, et le peuple de ce
« roi guerrier; mais ni les futurs malheurs des
« Troyens, d'Hécube elle-même, ni ceux du
« roi Priam, et de mes frères, qui, nombreux et
« vaillants, tomberont dans la poudre, domptés
« par des bras ennemis, ne m'affligent autant
« que ta propre destinée, lorsqu'un Grec inhu-

« main t'entraînera toute en pleurs, et te ravira
« la douce liberté; lorsque, dans Argos, tu seras
« contrainte d'ourdir la toile pour une femme
« étrangère, et que, soumise à une dure néces-
« sité, tu iras, malgré ta douleur, puiser l'eau
« dans les fontaines de Messéide ou d'Hypérée.
« Alors, en voyant couler tes larmes, chacun
« dira : C'est donc là cette épouse d'Hector, qui
« fut le plus vaillant des guerriers troyens quand
« ils combattoient autour d'Ilion; c'est ainsi
« qu'ils parleront tous, et tu sentiras renaître
« plus vivement tes peines en songeant à l'é-
« poux qui seul pouvoit t'arracher à l'escla-
« vage : mais que je meure, et que la terre
« amoncelée couvre mon corps, avant que je
« sois témoin de tes cris et de cet outrage. »

A ces mots, le magnanime Hector s'approche de son fils, et lui tend les mains; mais l'enfant, à l'aspect de son père, se jette dans le sein de sa nourrice en poussant un cri, effrayé de voir l'éclat de l'airain et l'aigrette menaçante qui flottoit au sommet du casque : son père chéri et sa mère vénérable sourient de son effroi. Aussitôt le héros découvre sa tête, et pose à terre le casque étincelant; il embrasse son fils

bien-aimé, le balance dans ses bras, puis, implorant Jupiter et les autres dieux :

« Jupiter, dit-il, et vous tous dieux immor-
« tels, faites que mon fils soit, ainsi que moi, le
« plus illustre parmi les Troyens ; qu'il soit
« plein de force et de courage ; qu'il affermisse
« sa puissance dans Ilion ; qu'un jour chacun
« s'écrie : Il est encore plus vaillant que son
« père. Qu'à son retour des combats il paroisse
« chargé des dépouilles d'un ennemi vaincu ; et
« puisse alors le cœur de sa mère en tressaillir
« d'alégresse ! »

Il dit, et remet son fils entre les bras de son épouse bien-aimée ; elle le reçoit dans son sein parfumé avec un sourire mêlé de pleurs. Hector, en la voyant, est ému d'une douce pitié ; il lui tend la main avec bonté, et lui dit :

« Chère Andromaque, ne te livre pas sur mon
« sort à de trop amères douleurs ; aucun guer-
« rier ne peut me précipiter dans la tombe
« avant l'heure fatale, et nul homme coura-
« geux ou timide ne peut éviter la destinée que
« les dieux marquèrent à sa naissance : cepen-
« dant retourne dans ton palais, reprends tes
« occupations accoutumées, la toile et le fu-

« seau ; distribue leurs tâches à tes femmes ;
« mais, pour les hommes nés dans Ilion, et sur-
« tout pour moi, la guerre doit être notre unique
« soin. »

En parlant ainsi, Hector reprend son casque, ombragé d'une épaisse crinière. Sa tendre épouse se rend à sa demeure, et souvent elle retourne la tête en versant d'abondantes larmes ; enfin elle arrive dans le palais de l'intrépide Hector. Là sont rassemblées ses femmes nombreuses ; toutes se livrent à de tristes gémissements : quoiqu'il vive encore, elles pleurent Hector dans l'intérieur de son palais; car elles n'espèrent plus qu'il revienne des combats, et qu'il puisse échapper à la fureur et au glaive des Grecs.

Cependant Pâris ne s'est point arrêté dans ses riches demeures : revêtu de ses armes éclatantes d'airain, il traverse la ville, se confiant à ses pieds légers. Tel un coursier, long-temps retenu dans l'étable où il fut abondamment nourri, brise ses liens, s'échappe dans la plaine, et de son pied frappe la terre ; accoutumé à se plonger dans le rapide courant du fleuve, plein d'audace, il lève une tête superbe, laisse flotter sur ses épaules sa longue crinière, s'enor-

gueillit de sa beauté, et ses membres agiles le portent sans effort vers les pâturages connus où paissent de jeunes cavales : ainsi le fils de Priam, Pâris, descend de la citadelle, couvert d'une armure éclatante, et semblable à l'astre du jour. Dans sa folle ivresse, il s'élance avec rapidité : tout-à-coup il rencontre le divin Hector, prêt à quitter les lieux où il s'entretenoit avec son épouse ; Pâris, semblable aux dieux par sa beauté, le premier lui dit ces mots :

« Mon généreux frère, sans doute j'ai re-
« tardé ta noble impatience par mes lenteurs,
« peut-être n'ai-je pas assez promptement obéi
« à tes ordres. »

« Ami, lui répond le généreux Hector, nul
« homme, s'il est juste, ne blâmera ta vaillance
« dans les combats : tu es plein de courage ; mais
« souvent, par une indolence volontaire, tu
« sembles fuir les périls, et je sens dans mon
« cœur une douleur profonde des reproches
« que t'adressent les Troyens, eux qui souffrent
« tant de maux à cause de toi. Mais volons à la
« guerre ; un jour nous terminerons ces débats,
« si jamais Jupiter nous permet d'élever dans

« nos palais une coupe libre aux dieux habi-
« tants de l'Olympe, alors que nous aurons re-
« poussé les valeureux Grecs loin des plaines
« d'Ilion. »

FIN DU SIXIÈME CHANT.

L'ILIADE.

CHANT SEPTIÈME.

En achevant ces paroles, l'intrépide Hector s'élance hors des portes; son frère, Pâris, est à ses côtés: tous deux brûlent d'ardeur pour la guerre et les combats. Comme apparoît une divinité accordant un vent favorable aux matelots impatients, qui, de leurs rames brillantes, long-temps ont agité la mer, et dont les membres sont brisés de fatigues; de même ces héros apparoissent aux Troyens, impatients de les revoir. D'abord Pâris immole Ménesthée, habitant d'Arna, lui qu'engendrèrent le roi Aréithoos et la belle Philoméduse. Hector, de sa lance aiguë, frappe Éionée à la gorge, au-des-

sous du casque d'airain, et ravit le jour à ce héros. Dans cette mêlée sanglante, Glaucus, chef des soldats lyciens, jette un trait contre Iphinoüs, fils de Dexias. Ce guerrier s'élançoit sur un char entraîné par de rapides cavales; mais, frappé à l'épaule, il tombe, et ses forces l'abandonnent.

Cependant Minerve, voyant les Grecs périr dans cette bataille cruelle, descend des sommets de l'Olympe jusque dans les murs sacrés d'Ilion; Apollon, du haut de Pergame, accourt auprès de cette déesse; car il desire accorder la victoire aux Troyens. Les deux divinités se rencontrent près du hêtre. Apollon, parlant le premier, adresse ces paroles à Minerve:

« Pourquoi donc, enflammée de colère, ô
« fille du puissant Jupiter, descendre ainsi de
« l'Olympe? Quel grand dessein vous anime?
« Est-ce pour fixer en faveur des Grecs la vic-
« toire inconstante? Ah! vous êtes sans pitié
« pour les Troyens expirants: cependant dai-
« gnez m'écouter; il est un plus sage parti. Sus-
« pendons aujourd'hui le carnage et la guerre,
« ensuite les Grecs combattront de nouveau,
« jusqu'à ce qu'ils trouvent la ruine d'Ilion,

« puisque vos desirs les plus ardents, ô déesse,
« sont de détruire ces remparts. »

« J'y consens, Apollon, lui répondit la belle
« Minerve; la même pensée m'occupoit lorsque
« je suis descendue de l'Olympe au milieu des
« Grecs et des Troyens. Mais comment faire
« cesser les combats de ces guerriers ? »

« Allumons le courage redoutable du brave
« Hector, lui dit Apollon; il provoquera l'un
« des enfants de Danaüs à se mesurer seul avec
« lui dans un combat terrible, et les valeureux
« Grecs exciteront un de leurs guerriers à com-
« battre le divin Hector. »

Il dit : et Minerve ne s'oppose pas à cet avis. Alors Hélénus, fils chéri de Priam, connoissant dans son cœur les desseins qu'ont formés ces divinités, s'approche d'Hector, et lui parle en ces mots :

« Hector, égal aux dieux par ta prudence,
« voudras-tu m'obéir ? Songe que je suis ton
« frère. Arrête les Troyens et les Grecs, et pro-
« voque l'un des plus vaillants ennemis : ose
« l'attaquer dans un combat terrible. Ton
« heure fatale n'est point venue; tu ne rece-
« vras point la mort: telles sont les paroles

« des immortels que je viens d'entendre. »

Ainsi parle Hélénus. A ce discours, Hector, plein de joie, s'avance entre les deux armées, et, saisissant le milieu de sa lance, il arrête les phalanges des Troyens, qui tous restent immobiles. Agamemnon retient aussi les Grecs valeureux, tandis qu'Apollon et Minerve, placés sur le hêtre majestueux de Jupiter, et semblables à deux vautours, contemplent avec joie ces guerriers, assis en repos, et dont les épais bataillons sont hérissés de boucliers, de casques et de lances. Comme la surface des mers frémit à l'approche du violent Zéphyr; comme les ondes noircissent au souffle des vents : ainsi paroissent dans la plaine les rangs des Grecs et des Troyens. Alors, au milieu des deux armées, Hector s'écrie :

« Écoutez, Troyens, et vous, Grecs valeureux,
« je dirai ce que m'inspire mon courage. Le fils
« de Saturne n'a point ratifié nos serments, et,
« dans sa pensée, ce dieu prépare encore de
« grands malheurs aux deux peuples, jusqu'au
« jour où vous renverserez la superbe Troie aux
« tours élevées, ou que vous-mêmes serez vain-
« cus près de vos larges navires. Mais, puisque
« parmi vous sont les plus vaillants héros de la

« Grèce, que celui de vos guerriers qui desire
« me combattre sorte des rangs, et attaque le
« vaillant Hector. Toutefois, je le demande, et
« que Jupiter nous en soit témoin; si l'un de
« vous me ravit le jour, de sa longue lance, il
« enlevera mes armes, et les portera vers ses
« navires, mais il rendra mon corps à ma patrie,
« afin que, sur le bûcher funèbre, les Troyens
« et les épouses des Troyens m'accordent les
« derniers honneurs. Si, au contraire, j'immole
« mon ennemi, si Phébus me donne cette gloire,
« j'enleverai ses armes, je les porterai dans la
« ville sacrée d'Ilion, et les suspendrai dans le
« temple d'Apollon, qui lance des traits redou-
« tables; mais je renverrai le corps de ce guer-
« rier vers les vaisseaux, afin que les Grecs à la
« longue chevelure lui érigent une tombe sur
« les rivages du vaste Hellespont. Un jour peut-
« être les hommes des siècles à venir, traversant
« sur leurs navires les noires ondes de la mer,
« diront : C'est donc là le tombeau d'un guer-
« rier mort anciennement; quoiqu'il fût brave,
« il est tombé sous les coups du magnanime
« Hector. Voilà ce qu'on dira peut-être, et ma
« gloire ne périra jamais. »

A ces paroles, tous les Grecs restent dans le silence; ils rougissent de reculer, mais ils tremblent d'accepter le combat. Enfin Ménélas se lève, et, gémissant avec amertume, il les accable de reproches :

« Guerriers pleins de jactance, ô vous qui « n'êtes que des femmes, et non des hommes, « pour nous quel outrage toujours nouveau, si « aucun des Grecs ne se présente aujourd'hui « contre Hector! Que n'êtes-vous comme une « vile poussière, ou comme l'onde qui s'écoule, « lâches qui restez immobiles, sans honneur et « sans gloire! Eh bien! moi seul je m'armerai « contre lui, car le sort des combats repose dans « les cieux entre les mains des immortels. »

Il dit, et revêt une armure superbe. Alors, ô Ménélas, tu touchois au terme de ta vie, sous les coups d'Hector, guerrier d'une force supérieure à la tienne, si tous les rois des Grecs n'étoient accourus pour te retenir. Atride lui-même, le puissant Agamemnon, l'arrête par la main, et lui dit :

« Tu t'égares, trop généreux Ménélas; tu ne « dois pas céder à cette folle témérité; retire-toi, « malgré qu'il en coûte à ton courage; ne tente

« pas, dans ta colère, de combattre un héros
« qui t'est bien supérieur, Hector, que redou-
« tent tous les autres guerriers : Achille même,
« dans nos combats glorieux, ne le rencontre
« qu'en frémissant; Achille, bien plus redou-
« table que toi. Va maintenant te reposer dans
« la foule de tes compagnons : les Grecs excite-
« ront contre Hector un autre guerrier, qui, je
« pense, quoique vaillant et plein d'ardeur pour
« les batailles, se reposera volontiers, s'il échappe
« à cette lutte dangereuse, à ce combat terrible. »

Ainsi, par de sages conseils, ce héros persuade le cœur de son frère, et Ménélas obéit. Aussitôt ses compagnons détachent avec joie l'armure de ses épaules. Cependant Nestor se lève au milieu des Grecs, et leur tient ce discours :

« O dieux, quelle tristesse profonde va s'em-
« parer de toute la Grèce! O combien gémira
« le vieux guerrier Pélée, ce chef éloquent et
« sage des Thessaliens, lui qui jadis se plaisoit,
« près de ses foyers, à m'interroger sur les an-
« cêtres et sur les enfants de nos Argiens! Ah!
« s'il apprend qu'aujourd'hui tous tremblent de-
« vant Hector, sans doute, en élevant ses mains,

« il implorera les dieux pour que son âme des-
« cende dans les sombres demeures de Pluton!
« Puissant Jupiter, Minerve, Apollon! que ne
« suis-je encore dans ma jeunesse, comme aux
« jours où, sur les rivages du Céladon, combat-
« toient les citoyens de Pylos, et les vaillants
« Arcadiens, rassemblés sous les remparts de
« Phée, qu'arrosent les eaux du Jardanus! A la
« tête des guerriers d'Arcadie étoit Éreuthalion,
« héros pareil aux dieux; il portoit sur ses épaules
« l'armure du roi Aréithoos, du terrible Aréi-
« thoos, que les hommes et les femmes nom-
« moient le guerrier à la forte massue; car jamais
« il ne combattit avec l'arc ou le javelot; mais,
« armé de la massue de fer, il renversoit les ba-
« taillons ennemis. Lycurgue le tua par ruse, et
« non point par la force, et l'attaqua dans un
« sentier étroit, où cette massue pesante ne le
« garantit pas de la mort: Lycurgue le prévint,
« et lui plongea sa lance dans la poitrine. Aréi-
« thoos tombe renversé; Lycurgue enlève les
« armes, présent du terrible Mars, et s'en ser-
« voit dans les combats. Lorsque ce héros eut
« vieilli au sein de ses palais, il donna l'armure
« d'Aréithoos à son compagnon fidèle, Éreu-

« thalion, qui, fier de cette dépouille, provo-
« quoit les plus illustres guerriers. Tous, rem-
« plis de crainte, trembloient devant lui. Nul
« n'osoit l'attendre; moi seul, poussé par mon
« courage, je l'attaquai avec audace, quoique
« le plus jeune de tous. Dans ce combat, Minerve
« m'accorda la victoire; je terrassai ce géant for-
« midable, et son corps, étendu sur la terre,
« couvroit un espace immense. Ah! que ne
« suis-je, comme alors, à la fleur de mon âge!
« que n'ai-je toutes mes forces, et bientôt un
« guerrier se présenteroit pour lutter contre
« Hector! Et vous, les plus vaillants des Grecs,
« vous ne brûlez pas d'attaquer ce héros! »

A ce reproche du vieux Nestor, neuf guerriers se présentent; et d'abord se lève le grand Agamemnon, roi des hommes; puis le fils de Tydée, le terrible Diomède; viennent ensuite les deux Ajax, revêtus d'une force indomptable; Idoménée, et l'écuyer d'Idoménée, Mérion, semblable au dieu Mars; enfin s'avancent aussi Eurypyle, fils illustre d'Évaimon; Thoas, de la race d'Andraimon, et le sage Ulysse : tous desirent combattre l'intrépide Hector.

« Que le sort maintenant décide entre vous,

« leur dit le vieux guerrier de Gérenna. Quelle « joie pour les valeureux Grecs, et pour le « héros désigné par le sort, s'il échappe à cette « lutte dangereuse, à ce combat terrible ! »

Alors chacun des chefs trace un signe qu'il jette dans le casque d'Agamemnon, fils d'Atrée, tandis que les peuples prioient, les mains élevées vers les dieux, et que tous disoient en regardant le ciel :

« O puissant Jupiter, fais que le sort désigne « Ajax, ou le fils de Tydée, ou le roi de l'opu- « lente Mycène. »

Telles étoient leurs prières ; Nestor agite le casque, et le sort désigne celui qu'ils désiroient tous, le grand Ajax. Un héraut porte le signe dans toute l'armée, et le montre aux chefs des Grecs; aucun ne le reconnoît ; mais, lorsqu'à travers les rangs il arrive à celui qui traça ce signe, et le jeta dans le casque, l'illustre Ajax tend la main : le héraut s'approche ; alors le guerrier, plein de joie, reconnoissant le signe qu'il a tracé, le jette à ses pieds, et s'écrie :

« Oui, mes amis, cette marque est la mien- « ne, et mon cœur s'en réjouit; j'espère triom- « pher du terrible Hector : vous cependant,

« tandis que je prendrai mes armes, implorez « Jupiter, fils de Saturne, dans le silence de « vos cœurs, afin que les Troyens ne vous en- « tendent pas; ou plutôt, à haute voix, nous ne « craignons personne : nul à son gré ne pourra « me dompter par force, ou par adresse; né et « nourri dans Salamine, je ne pense pas être « un guerrier novice. »

Il dit : et les peuples adressoient leurs vœux au grand Jupiter; tous s'écrioient en implorant le ciel :

« Puissant Jupiter, qui règnes sur l'Ida, « dieu grand et majestueux, fais qu'Ajax rem- « porte la victoire, et jouïsse d'un honneur im- « mortel; cependant, si tu chéris, si tu protèges « Hector, du moins accorde à tous les deux la « même force et la même gloire. »

Tandis qu'ils parloient ainsi, Ajax se couvre de l'airain étincelant. Dès qu'il a revêtu ses armes, il s'élance comme le farouche Mars, lorsque ce dieu allume la guerre parmi des peuples que Jupiter excite à combattre avec toutes les fureurs de la rage : tel paroît le grand Ajax, rempart des Grecs. Il sourit d'un air farouche, et s'avance à grands pas en agitant sa longue

javeline. A cette vue, les Grecs se réjouissent; mais les Troyens sentent leurs membres se glacer d'effroi; le cœur même d'Hector palpite de crainte dans son sein : cependant ce héros ne peut ni fuir, ni se cacher dans la foule des guerriers, puisque lui-même a provoqué le combat. Ajax s'approche, armé de son large bouclier d'airain, semblable à une tour; travail admirable d'un ouvrier habile, de Tychius, qui habitoit dans Hylé; il fit ce bouclier superbe avec la dépouille de sept taureaux nourris dans l'abondance, et le revêtit encore d'une forte lame d'airain: Ajax, couvrant sa poitrine de ce bouclier, s'approche d'Hector, et lui dit d'une voix formidable :

« Hector, seul avec moi, tu vas apprendre « aujourd'hui quels chefs restent encore parmi « les Grecs, après le bouillant Achille au cœur « de lion; car ce héros, près de ses larges na- « vires, nourrit sa colère contre Agamem- « non, pasteur des hommes. Mais nous sommes « encore de nombreux et vaillants guerriers « qui pouvons te résister. Commence donc le « combat. »

« Généreux Ajax, prince des peuples, illus-

« tre fils de Télamon, lui répond le brave Hec-
« tor, ne tente pas de m'effrayer comme un
« foible enfant, ou comme une femme inhabile
« aux travaux de la guerre. Je connois les périls
« et le carnage; je sais à ma droite et à ma
« gauche porter l'épais bouclier; je sais pous-
« ser mes coursiers rapides au milieu de la mê-
« lée, et, dans la plaine, je combats vaillamment
« à la voix du dieu Mars. Je ne veux point, mal-
« gré ta bravoure, t'attaquer à la dérobée, mais
« ouvertement, et je t'atteindrai peut-être. »

A ces mots, balançant une longue javeline, il la jette contre le bouclier d'Ajax, et frappe la lame d'airain qui recouvre les dépouilles de sept taureaux vigoureux; la pointe aiguë perce les six premières peaux, et s'arrête à la septième. Le noble Ajax, à son tour, lance un long javelot; le dard rapide frappe l'immense bouclier du fils de Priam, perce le brillant airain, pénètre la cuirasse éblouissante, et déchire la tunique près du flanc; Hector s'incline, et évite la mort cruelle: tous les deux alors arrachent ces fortes javelines, et s'attaquent avec fureur. Tels des lions dévorants ou des sangliers revêtus d'une force indomptable. Le fils de Priam, de

sa lance, frappe le milieu du bouclier ; la pointe se recourbe sans pouvoir rompre l'airain. Alors Ajax se précipite, et perce l'armure d'Hector; sa pique traverse le bouclier du Troyen impétueux, le blesse à la gorge, et un sang noir jaillit à l'instant : le brave Hector ne cesse point le combat; mais, en reculant, il saisit de sa forte main un roc noir et raboteux qui gisoit dans la plaine ; il frappe l'épais bouclier d'Ajax, et l'airain fait entendre un son terrible. Ajax soulève aussi une pierre plus grande encore, et, la tournant dans les airs, la lance d'un bras vigoureux ; le choc de cette pierre, aussi large qu'une vaste meule, brise le bouclier, frappe les genoux d'Hector, qui tombe renversé, mais toujours couvert des débris de son bouclier. Apollon le relève aussitôt ; tous les deux, le glaive à la main, étoient près de se déchirer, si des hérauts, ministres de Jupiter et des hommes, ne fussent venus, l'un envoyé par les Troyens, et l'autre par les Grecs valeureux, Talthybius et Idæus : tous deux, pleins de prudence, ils étendent leur sceptre au milieu des combattants ; et Idæus, fertile en sages conseils, leur parle en ces mots :

« Cessez, mes amis, cessez vos combats; le « puissant Jupiter vous chérit tous les deux : « vous êtes l'un et l'autre de vaillants guer- « riers, nous le savons tous; mais déja la nuit « est arrivée, il est juste d'obéir à la nuit. »

« Sage Idæus, répond Ajax, invite Hector à « parler le premier; c'est lui qui a provoqué nos « chefs les plus braves; qu'il commence donc « à t'obéir, et je t'obéirai à mon tour, s'il pro- « pose lui-même de cesser le combat. »

Alors le magnanime Hector, au casque étincelant, dit aussitôt :

« Ajax, c'est un dieu qui t'a donné la force, « la valeur, et la sagesse; oui, par ta lance, tu « l'emportes sur tous les Grecs. Cessons mainte- « nant cette lutte cruelle; bientôt nous combat- « trons encore, jusqu'à ce que le destin nous « sépare, et donne la victoire à l'un des deux. « Déja la nuit est arrivée; il est juste d'obéir à « la nuit. Retourne vers tes navires : tu comble- « ras de joie tous les Grecs, tes amis, et tes nom- « breux compagnons, tandis que j'irai dans la « citadelle de Priam; ma vue réjouira les « Troyens et les chastes Troyennes, elles qui « implorent pour moi la divinité dans son tem-

« ple. Toutefois, faisons-nous l'un à l'autre des « présents glorieux, et que chacun des Grecs et « des Troyens dise : Ils combattirent animés « d'une égale fureur; mais ils se séparèrent unis « par l'amitié. »

En parlant ainsi, Hector donne une épée enrichie de clous d'argent, avec le fourreau et le superbe baudrier; Ajax donne une ceinture éclatante de pourpre; ils se séparent : l'un retourne dans l'armée des Grecs, et l'autre se mêle à la foule des Troyens, charmés de revoir plein de force et de vie ce héros qui a pu échapper à la valeur et aux mains invincibles d'Ajax; ils le conduisent vers la ville, croyant à peine à son salut. De leur côté, les chefs des Grecs reconduisent auprès d'Agamemnon le grand Ajax, joyeux de son triomphe.

Lorsque tous les chefs sont rassemblés dans la tente d'Agamemnon, ce roi des hommes immole en leur honneur un fort taureau de cinq ans au puissant fils de Saturne; tous s'empressent autour de la victime, la dépouillent, la divisent en morceaux, qu'ils percent de longues pointes, les font rôtir avec soin, et les retirent de l'ardent foyer. Ces apprêts terminés, ils disposent

le banquet, commencent le repas, et se rassasient de mets également partagés : mais le héros fils d'Atrée, Agamemnon, avoit honoré Ajax du large dos de la victime. Lorsque, dans l'abondance des festins, ils ont chassé et la faim et la soif, Nestor, ce vieillard qui déja avoit brillé par la sagesse de ses conseils, leur propose un nouvel avis ; et, plein d'amour pour les Grecs, il parle ainsi dans l'assemblée :

« Atrides, et vous tous, chefs de la Grèce,
« déja ont péri de nombreux guerriers ; déja le
« farouche Mars a mêlé leur sang noir aux on-
« des limpides du Scamandre, et précipité leurs
« âmes dans les enfers : que demain donc, au
« lever de l'aurore, les Grecs cessent la guerre,
« et, tous rassemblés, nous conduirons ici les
« cadavres avec nos bœufs et nos mules ; nous
« livrerons les corps aux flammes, non loin des
« navires, et chacun rapportera aux jeunes en-
« fants des Grecs les os de leurs pères, quand
« nous retournerons aux douces terres de la
« patrie. Élevons dans la plaine une tombe com-
« mune : à la place du bûcher, et près de ce mo-
« nument, hâtons-nous de construire de hautes
« murailles, rempart de nos vaisseaux et de nos

« guerriers ; là seront pratiquées de vastes portes
« pour laisser à nos chars un chemin facile.
« Creusons en avant un fossé profond pour ar-
« rêter les chevaux et les soldats ennemis, de
« peur que les superbes Troyens ne nous acca-
« blent de tout le poids de la guerre. »

Ainsi parle Nestor, et tous les rois applaudirent. Cependant, au sommet de la citadelle élevée d'Ilion, et sous les portiques de Priam, les Troyens troublés forment une assemblée tumultueuse. Alors le sage Antenor se lève, et leur dit ces mots :

« Écoutez-moi, Troyens, enfants de Darda-
« nus ; et vous, alliés, je vous dirai ce que
« m'inspire mon cœur. Rendons Hélène et ses
« richesses ; permettons aux Atrides de la re-
« conduire dans Argos : car nous combattons
« aujourd'hui, parjures à la foi des serments ; et
« je n'espère rien de glorieux pour nous, si les
« Troyens refusent ce que je propose. »

Après ce discours, le vieillard se retire ; mais le divin Pâris, l'époux d'Hélène à la blonde chevelure, s'avance au milieu de l'assemblée, et répond par ces paroles :

« Antenor, je hais de semblables discours ;

« tu pouvois, je pense, nous donner un meil-
« leur conseil. Si tu parles sérieusement, il faut
« que les dieux t'aient privé de la raison. Et
« moi aussi je parlerai aux Troyens valeureux;
« je le déclare donc ouvertement, je ne rendrai
« point mon épouse. Quant aux richesses que
« j'enlevai d'Argos, je consens à les rendre, et
« même j'en joindrai d'autres encore que je
« possède dans mes palais. »

Ayant ainsi parlé, Pâris se rasseoit; mais alors se lève le roi Priam, que sa prudence rend égal aux dieux; et il tient ce sage discours dans l'assemblée :

« Écoutez-moi, Troyens, enfants de Darda-
« nus; et vous, alliés, afin que je vous dise ce
« que m'inspire mon cœur. Maintenant prenez
« le repas du soir selon l'usage; songez à placer
« les gardes, et que chacun veille avec soin : de-
« main, dès l'aurore, Idæus se rendra vers les
« vaisseaux des Grecs; il rapportera aux Atri-
« des, Agamemnon et Ménélas, les paroles de
« Pâris, pour qui s'alluma cette guerre; puis
« leur demandera, dans un discours plein de
« prudence, s'ils consentent à suspendre la
« guerre cruelle, afin de rendre aux morts les

« derniers devoirs ; nous combattrons ensuite
« jusqu'à ce que le destin nous sépare, et donne
« la victoire à l'un des deux peuples. »

Il dit : tous écoutent ces paroles avec joie, obéissent à cet ordre ; et les soldats en foule vont prendre le repas du soir. Dès l'aurore, Idæus se rend vers les navires. Il trouve les Grecs, disciples de Mars, rassemblés près du vaisseau d'Agamemnon ; le héraut debout, au milieu des chefs, leur dit à haute voix :

« Atrides, et vous, chefs des Grecs, Priam et
« les nobles Troyens m'ordonnent de vous re-
« dire les discours de Pâris, pour qui s'alluma
« cette guerre : puissent-ils vous être agréables !
« Toutes les richesses que, dans ses larges na-
« vires, Pâris rapporta dans Ilion, que n'est-il
« mort auparavant ! il consent à les rendre ;
« et même il en joindra d'autres qu'il possède
« dans ses palais ; mais il déclare qu'il ne ren-
« dra point l'épouse qui, vierge encore, s'unit
« au glorieux Ménélas, quoique les Troyens
« l'en conjurent. Ceux-ci m'ordonnent aussi
« de vous demander si vous consentez à suspen-
« dre la guerre cruelle, afin de rendre aux morts
« les derniers devoirs ; nous combattrons ensuite

« jusqu'à ce que le destin nous sépare, et donne « la victoire à l'un des deux peuples. »

A ce discours, tous les Grecs restent en silence; enfin le brave Diomède s'écrie :

« Que nul n'accepte les richesses de Pâris, ni « Hélène elle-même; il est manifeste, pour le « moins clairvoyant, que déja les Troyens tou- « chent aux portes du trépas. »

Il dit : et les Grecs, charmés, applaudissent aux paroles du vaillant Diomède; alors le puissant Agamemnon dit au héraut :

« Idæus, tu viens d'entendre ce que te répon- « dent les Grecs; tels sont aussi mes desirs. Tou- « tefois, rendons aux morts les derniers devoirs, « j'y consens; n'épargnons rien pour les funé- « railles des guerriers qui ont péri; hâtons-nous « d'apaiser leurs mânes par les flammes du bû- « cher; et toi, reçois nos serments, ô Jupiter, « redoutable époux de Junon. »

En disant ces mots, il tenoit son sceptre élevé vers les dieux. Idæus retourne dans la ville sacrée d'Ilion. Les Troyens et les fils de Dardanus, tous réunis, attendoient impatiemment son retour; il arrive enfin, et, debout au sein de l'assemblée, il les instruit de son message. Soudain

on s'empresse; les uns conduisent les morts, les autres vont dépouiller les forêts. De leur côté, les Grecs, loin des vaisseaux, se hâtent aussi, les uns de conduire les morts, les autres de dépouiller les forêts.

Cependant le soleil naissant éclairoit les campagnes, et du sein de la mer vaste et paisible s'élevoit dans les cieux; lorsque les deux peuples se rencontrèrent, il leur fut difficile de reconnoître chaque guerrier : aussitôt, avec une onde limpide, ils enlèvent la poussière sanglante, et placent les morts sur des chars en versant d'abondantes larmes; mais le roi Priam ne permet pas qu'on se livre à ces gémissements. Alors, le cœur plein de tristesse, ils posent en silence les cadavres sur le bûcher, les livrent aux flammes, et retournent dans les saints remparts d'Ilion. De même, les Grecs vaillants, le cœur consumé de chagrins, posent les cadavres sur le bûcher, les livrent aux flammes, et retournent vers les larges navires.

L'aube du jour ramenoit à peine un doux crépuscule, que déja toute l'armée des Grecs élevoit dans la plaine une tombe commune à la place du bûcher. Près de ce monument, ils

construisent une muraille avec de hautes tours, remparts des vaisseaux et des guerriers. Là sont pratiquées de vastes portes, pour laisser aux chars un chemin facile; enfin ils creusent en avant un fossé large et profond, dont les bords sont hérissés de pieux.

Tels étoient les travaux des valeureux Grecs. Les dieux, assis près de Jupiter, maître de la foudre, regardent attentivement le grand ouvrage qu'élèvent ces guerriers revêtus de fer; alors le puissant Neptune s'écrie :

« O Jupiter, quel mortel voudra désormais, « sur la terre, nous consulter, et implorer notre « secours! Ne vois-tu pas que les Grecs superbes « ont élevé une muraille en avant de leurs vais- « seaux, qu'ils ont creusé un fossé tout autour, « sans avoir offert aux dieux d'illustres héca- « tombes? La gloire de ces travaux s'étendra « dans tous les lieux où brille la lumière du jour, « et l'on oubliera ce monument qu'avec tant de « peine Phébus et moi avons élevé autour des « murs du roi Laomédon. »

Jupiter, roi des sombres nuages, lui répond en soupirant :

« Dieu puissant, qui de ton sceptre ébranles

« la terre, pourquoi parler ainsi? Laisse à d'au-
« tres divinités qui n'ont ni ta force, ni ta puis-
« sance, de redouter une telle pensée; mais toi,
« Neptune, ta gloire s'étendra par-tout où brille
« la lumière du jour. Sois sans crainte; et, lors-
« que les Grecs à la longue chevelure retourne-
« ront sur leurs vaisseaux vers les douces terres
« de la patrie, arrache ces murs, engloutis-les
« dans le sein des mers; couvre de sable ces
« vastes rivages, afin qu'elles disparoissent ces
« hautes murailles qu'élevèrent les Grecs. »

Pendant que les dieux s'entretiennent ainsi, le soleil termine sa carrière, et les Grecs achèvent leurs travaux. Ils égorgent les bœufs dans le camp, et préparent le repas du soir. Plusieurs vaisseaux chargés de vin étoient venus de Lemnos, envoyés par le fils de Jason, Eunée, qu'enfanta Hypsipyle, l'épouse de Jason, pasteur des peuples. Eunée avoit réservé mille mesures de vin pour les envoyer aux Atrides, Agamemnon et Ménélas. Les Grecs s'empressent d'en acheter; les uns donnent de l'airain; les autres, du fer étincelant; quelques uns donnent des peaux, plusieurs même donnent des bœufs, et d'autres enfin cèdent leurs belles esclaves. Ils apprêtent

le banquet joyeux; et, durant toute la nuit, les Grecs prennent le repas, ainsi que les Troyens et les alliés dans l'enceinte d'Ilion. Mais, cette nuit même, Jupiter annonce de grands maux en faisant gronder son tonnerre. La pâle crainte s'empare de tous les cœurs; les soldats laissent échapper le vin de leurs coupes, et le répandent sur la terre; aucun d'eux n'ose boire avant d'avoir fait des libations au fils de Saturne. Ils vont ensuite retrouver leurs couches, et goûter les doux bienfaits du sommeil.

FIN DU SEPTIÈME CHANT.

L'ILIADE.

CHANT HUITIÈME.

Déja l'aurore, parée de son voile de pourpre, répandoit ses rayons sur toute la terre, lorsque Jupiter, qui se plaît à lancer la foudre, convoque l'assemblée des immortels sur l'une des cimes les plus élevées de l'Olympe; il parle, et tous les dieux l'écoutent en silence :

« Dieux, et vous déesses, dit-il, prêtez-moi « une oreille attentive, je dirai la pensée qui « agite mon sein; que nulle parmi les déesses, « que nul parmi les dieux ne tente d'enfreindre « mes ordres; tous soyez soumis, et qu'à l'in- « stant mes volontés s'accomplissent. Celui que « je verrai s'échapper en secret pour secourir,

« soit les Grecs, soit les Troyens, sera frappé
« de la foudre, et sans honneur reviendra dans
« l'Olympe; ou bien je le précipiterai dans le
« ténébreux Tartare, dans ces gouffres profonds,
« fermés par des portes de fer et par un seuil
« d'airain, abymes autant inférieurs à l'empire
« des morts que le ciel est éloigné de la terre;
« alors il reconnoîtra que je suis le plus puis-
« sant des immortels. Voulez-vous l'éprouver et
« vous en convaincre, ô divinités? faisons des-
« cendre des cieux une chaîne d'or, et, tous sus-
« pendus à cette chaîne, dieux, et vous, déesses,
« vous n'arracherez point de son trône le sage
« et puissant Jupiter, malgré vos efforts réunis;
« mais, quand je le voudrai, j'enleverai la terre,
« la mer elle-même; et, si je fixe cette chaîne au
« sommet de l'Olympe, tout l'univers paroîtra
« suspendu devant moi, tant je suis au-dessus
« et des dieux et des hommes. »

Il dit : tous les immortels restent muets de surprise à ce discours, car il avoit parlé d'une voix menaçante. Enfin la déesse Minerve lui adresse ces mots :

« Jupiter, père des dieux, et le plus puissant
« des rois, nous le savons, votre force est invin-

« cible ; mais nous pleurons sur les Grecs vail-
« lants, qui meurent vaincus par un destin cruel.
« Oui, nous éviterons les combats, puisque vous
« le desirez ; cependant permettez-nous d'inspi-
« rer aux Argiens de salutaires conseils, afin
« qu'ils ne périssent pas tous sous les coups de
« votre colère. »

« Rassure-toi, ô ma fille chérie, lui répond
« le grand Jupiter en souriant, je n'ai point parlé
« avec colère, et, pour toi, je serai toujours un
« père tendre. »

A ces mots, il place sous le joug ses chevaux rapides, aux pieds d'airain et à la crinière d'or; lui-même prend un vêtement où l'or étincelle, saisit le fouet éclatant, monte sur le char, et hâte ses coursiers, qui, sans effort, volent entre la terre et le ciel étoilé; bientôt il arrive sur l'Ida, source d'abondantes fontaines et retraite des bêtes sauvages, et s'élance au sommet du Gargare, où un champ lui fut consacré, où ses autels sont chargés de parfums. C'est là que le père des dieux et des hommes arrête ses coursiers, les délie du char, et les enveloppe d'un épais nuage. Jupiter alors sur le sommet de la montagne s'assied, éclatant de gloire, et consi-

dère la ville des Troyens et les vaisseaux des Grecs.

Cependant, après le repas, les Grecs se hâtoient, dans leurs tentes, de revêtir les épais-ses cuirasses: au sein d'Ilion, les Troyens se couvroient aussi de leurs armures; ils sont moins nombreux, mais ils volent au combat avec la même ardeur, forcés de défendre et leurs enfants et leurs épouses. Bientôt les portes sont ouvertes; l'armée en foule, cavaliers et fantassins, se précipite hors de la ville; un tumulte affreux s'élève de toutes parts. Dès que les deux armées se sont rencontrées dans la plaine, aussitôt se confondent les boucliers, les lances, et la rage des guerriers étincelants d'airain; les boucliers arrondis se heurtent entre eux avec un horrible fracas; les cris de joie des vainqueurs se mêlent aux cris plaintifs des mourants, et des flots de sang rougissent la terre.

Tant que dure le matin et que s'élève l'astre sacré du jour, les traits volent des deux armées, et les peuples périssent également; mais, quand le soleil touche au plus haut des cieux, Jupiter déploie ses balances d'or; il y place les arrêts de la mort, sommeil éternel, pour peser les desti-

nées des guerriers troyens et des Grecs valeureux. Il saisit le milieu des balances, qu'il éleve; le jour fatal aux Grecs est arrivé, leur destin penche vers la terre, et celui des Troyens monte jusque vers les cieux.

Alors Jupiter lui-même tonne des hauteurs de l'Ida, et, terrible, il lance sa foudre au sein de l'armée des Grecs. A cette vue, ils tressaillent d'effroi, la pâle crainte s'empare de toutes les âmes; Idoménée ne résiste plus, ni Agamemnon, ni les deux Ajax, disciples du dieu Mars. Le seul Nestor s'arrête, Nestor, sage conseiller des Grecs; non qu'il reste volontiers, mais un de ses chevaux est blessé. Le noble Pâris, l'époux de la belle Hélène, a frappé d'un trait ce coursier au sommet du front, à l'endroit où naissent les premiers crins : c'est là sur-tout qu'une blessure est mortelle: le généreux animal bondit en gémissant, car la flèche a pénétré jusque dans la cervelle: il épouvante les autres coursiers, et se roule déchiré par le fer. Nestor s'efforçoit, avec son glaive, de couper les traits, lorsqu'un char rapide s'avance dans les rangs des vainqueurs portant un guerrier formidable; c'étoit Hector: le vieillard alloit perdre la vie, si le va-

leureux Diomède ne l'eût aperçu. Soudain, d'une voix effrayante, il s'écrie en exhortant Ulysse :

« Noble fils de Laërte, Ulysse, fertile en ruses,
« pourquoi fuir? pourquoi tourner le dos comme
« un lâche au sein de la foule? Crains, dans ta
« fuite, d'être percé d'une lance. Ah! plutôt ar-
« rête, et loin de ce vieillard repousse un héros
« cruel. »

Il dit : mais le sage Ulysse ne l'entend pas, et poursuit sa route vers les vaisseaux des Grecs. Alors Diomède, quoique seul, s'élance à la tête des combattants, s'arrête devant les chevaux du fils de Nélée et lui dit ces mots :

« Nestor, de jeunes guerriers s'avancent pour
« te combattre; cependant la force t'abandonne,
« et la pesante vieillesse t'accable, ton écuyer
« est sans vigueur, et tes chevaux sont tardifs :
« viens, monte sur ce char, tu verras si les cour-
« siers de Tros savent avec rapidité atteindre ou
« éviter l'ennemi dans la plaine ; ces coursiers,
« que naguère j'enlevai au vaillant Énée : con-
« fie les tiens à tes serviteurs, marchons contre
« les guerriers troyens, et qu'Hector apprenne
« aujourd'hui combien dans mes mains cette
« lance est terrible! »

Le vieillard ne résiste pas à ce conseil; leurs écuyers, le fort Sthénélus, et le généreux Eurymédon, prennent soin des chevaux de Nestor; lui, monte sur le char auprès de Diomède; il saisit les rênes brillantes, frappe les coursiers, et tous deux en un instant sont près d'Hector.

Le fils de Tydée dirige sa lance contre ce guerrier impétueux; mais le fer se détourne, et frappe le fidèle écuyer d'Hector, Éniopée, qui tenoit les rênes; le fils de Thébæus tombe du char, les chevaux fougueux reculent d'effroi, et leur guide sent à-la-fois s'exhaler et son âme et ses forces. Une douleur cruelle déchire le cœur d'Hector à la vue de son compagnon immolé; mais, malgré la peine qu'il éprouve, il laisse Éniopée étendu sur la terre, et cherche un vaillant écuyer. Ses coursiers ne restent pas longtemps sans guide; il découvre l'intrépide Archeptolême, fils d'Iphite, le fait monter sur son char, et lui confie les rênes.

La déroute étoit entière, les exploits devenoient inutiles, et sans doute les Troyens se fussent pressés dans Ilion comme de foibles agneaux, si le père des dieux et des hommes n'eût prévu ces malheurs. Son tonnerre gronde

avec fracas, il lance la foudre dévorante, et devant les chevaux de Diomède elle sillonne la terre, une flamme terrible jaillit du soufre embrasé, les coursiers épouvantés s'abattent sous le char, les rênes brillantes s'échappent des mains de Nestor; et, le cœur plein de trouble, il dit à Diomède:

« Fils de Tydée, presse la fuite de tes cour-
« siers; ne vois-tu pas que Jupiter te refuse la
« victoire; aujourd'hui le fils de Saturne com-
« ble de gloire Hector, demain peut-être vou-
« dra-t-il seconder nos efforts. Nul homme,
« quelle que soit sa vaillance, ne peut s'opposer
« à la volonté de Jupiter, car il est le plus puis-
« sant des dieux! »

« Oui sans doute, ô Nestor, répond Diomède,
« toutes tes paroles sont pleines de sagesse; mais
« une vive douleur s'empare de mon âme; peut-
« être Hector s'écriera-t-il dans l'assemblée des
« Troyens: Le fils de Tydée, chassé devant moi,
« s'est enfui vers ses vaisseaux. C'est ainsi qu'un
« jour il se vantera; mais plutôt alors la terre
« m'engloutira dans son sein. »

« Fils du vaillant Tydée, lui répond le vieil-
« lard, pourquoi tenir un tel discours? Si jamais

« Hector t'accusoit d'être un homme foible ou « lâche, les Troyens ne le croiroient pas, ni les « femmes de ces guerriers magnanimes, elles « dont si souvent tu précipitas dans la poudre « les jeunes époux. »

En disant ces mots il fait retourner les chevaux agiles, et les pousse à travers la foule des fuyards. Hector et les Troyens, en jetant de grands cris, accablent ces guerriers de traits cruels. Alors le vaillant Hector s'écrie d'une voix formidable :

« Fils de Tydée, jadis les valeureux Grecs « t'honoroient dans leurs festins en t'offrant et « la première place, et les meilleures viandes, « et les plus larges coupes ; mais à présent ils te « mépriseront, parceque tu es semblable à une « femme. Cours à ta perte, fille timide, ne crois « pas que je te laisse franchir nos tours et en- « traîner nos épouses vers tes navires; avant que « tu accomplisses ces desseins je te donnerai la « mort. »

A ces paroles, Diomède hésite, il voudroit retourner son char pour attaquer Hector ; trois fois dans sa pensée et dans son cœur il balance, et trois fois, des montagnes de l'Ida, Jupiter, fai-

sant gronder la foudre, détermine en faveur des Troyens le sort douteux des combats. Cependant Hector anime ses guerriers, et leur crie d'une voix forte:

« Troyens, Lyciens, et vous, braves enfants « de Dardanus, combattez en héros; amis, rappelez votre mâle valeur. Je le reconnois, bien- « veillant pour moi, le fils de Saturne me promet une gloire immense et la perte des Grecs. « Les insensés! ils ont élevé des murailles, foi- « bles et méprisables barrières qui n'arrêteront « pas ma valeur. Mes coursiers franchiront aisément le fossé qu'ont creusé nos ennemis. Lors- « que j'arriverai près des vaisseaux, songez à « vous armer de feux dévorants. Je veux embra- « ser leur flotte, et près des navires exterminer « tous ces Grecs, troublés par les tourbillons de « la fumée. »

Ensuite, excitant de la voix ses coursiers:

« Xanthe, dit-il, Podarge, Aëthon, et toi, « généreux Lampus, voici l'instant de me payer « les soins que vous prodigue Andromaque, la « fille du magnanime Éétion; elle qui vous pré- « sente le pur froment, et, pour vous désaltérer, « prépare le vin avec abondance, même avant

« de songer à moi, fier d'être son jeune époux.
« Poursuivez donc l'ennemi; hâtez-vous; enle-
« vons à Nestor ce bouclier dont la gloire s'élève
« jusqu'aux cieux, ce bouclier d'or dont les
« poignées mêmes sont d'or massif; arrachons
« des épaules de Diomède cette riche cuirasse
« qu'a forgée l'industrieux Vulcain. Si nous ra-
« vissons ces dépouilles, j'espère que cette nuit
« même les Grecs remonteront sur leurs vais-
« seaux agiles. »

Plein d'orgueil, ainsi parloit Hector. Junon, indignée, s'agite sur son trône, et l'Olympe en frémit; puis, s'adressant au grand Neptune :

« Dieu puissant, dit-elle, dont le trident
« ébranle la terre, ton cœur sera-t-il sans pitié
« pour ces Grecs expirants? eux qui dans
« Aigues, ou dans Hélicée, t'apportent sans
« cesse de nombreuses et magnifiques offrandes.
« Puisses-tu leur souhaiter la victoire! Ah! si
« nous voulions, nous, les protecteurs des Grecs,
« repousser les Troyens, et réprimer la puissance
« de Jupiter, ce dieu, consumé de tristesse, res-
« teroit seul sur les montagnes de l'Ida. »

« Téméraire Junon, répond Neptune irrité,
« quelle parole osez-vous proférer? Non, je ne

« consentirai point à ce que les autres dieux « combattent Jupiter, le fils de Saturne, car il « est le plus puissant. »

Tandis que ces divinités discourent ainsi, tout l'espace renfermé entre la flotte et les tours élevées en avant du fossé est rempli de chevaux et de guerriers qui se pressent en tumulte. Un héros les poursuit avec ardeur, Hector, que Jupiter veut combler de gloire. Sans doute il livroit les vaisseaux à la flamme, si l'auguste Junon n'eût placé dans le cœur d'Agamemnon, déja plein d'ardeur, le desir de ranimer le courage des Grecs. Ce roi parcourt les tentes et les vaisseaux; il tient en sa main son large manteau de pourpre, et s'arrête vers le navire d'Ulysse : sur ce navire, placé au centre de l'armée, Atride pouvoit facilement se faire entendre de toutes parts, jusqu'aux tentes d'Ajax, fils de Télamon, et jusqu'à celles d'Achille; car ces guerriers avoient traîné leurs navires aux deux extrémités du camp, pleins de confiance en leur courage et en la force de leurs bras. Là, d'une voix formidable, Agamemnon s'écrie :

« O honte! Argiens, opprobre du monde, « qui n'êtes braves qu'en apparence, que sont

« devenus ces superbes discours lorsque nous
« nous vantions d'être les plus vaillants? Qu'est
« devenue cette folle audace lorsque, dans Lem-
« nos vous rassasiant de la chair des victimes,
« et buvant le vin à pleine coupe, chacun de
« vous appeloit au combat cent et deux cents
« Troyens? Maintenant vous ne pouvez résister
« à un seul guerrier, et bientôt Hector va livrer
« notre flotte aux feux dévorants. Grand Jupiter!
« quel roi puissant accablas-tu de tant de maux?
« Lequel jamais privas-tu de tant de gloire?
« Cependant, depuis qu'avec mes navires j'ai
« abordé sur ce funeste rivage, je n'ai point né-
« gligé tes autels; sur tous j'ai brûlé les cuisses
« et la graisse des taureaux, en te demandant la
« ruine du superbe Ilion. Jupiter, du moins ac-
« corde-moi cette grâce! permets notre retour,
« favorise notre fuite, et ne souffre pas que les
« Troyens exterminent ainsi tous les enfants des
« Grecs. »

Ainsi prioit Agamemnon. Touché de ses larmes, le maître des dieux consent que l'armée soit sauvée, qu'elle ne périsse pas tout entière. Aussitôt il envoie un aigle, le plus certain des augures, qui tient dans ses serres le faon d'une

biche rapide, et jette ce jeune cerf sur l'autel éclatant où les Grecs sacrifioient à Jupiter, père des oracles. A l'aspect de cet oiseau que leur envoie un dieu puissant, ils fondent avec plus de fureur sur les Troyens, et se rappellent leur courage.

Alors nul parmi les Grecs, quoique nombreux, nul ne se vante d'avoir devancé les chevaux agiles du fils de Tydée; ils franchissent le fossé, et le héros attaque de front l'ennemi. C'est lui qui, le premier, renverse un guerrier illustre parmi les Troyens, Agélaüs, fils de Phradmon; il pressoit la fuite de ses coursiers, lorsqu'un dard l'atteint par derrière, s'enfonce entre les deux épaules, et traverse la poitrine. Agélaüs tombe du char, et ses armes retentissent autour de lui.

Sur les pas de Diomède s'élancent les Atrides, Agamemnon et Ménélas; à ceux-ci succèdent les deux Ajax, revêtus d'une force impétueuse; Idoménée, et son écuyer Mérion, semblable au dieu Mars; Eurypyle, fils d'Évaimon; et Teucer, qui, le neuvième, accourt, armé de son arc flexible; il s'arrête sous le bouclier d'Ajax, fils de Télamon: Ajax lui fait un rempart de son bouclier. Le brave Teucer, regardant autour de lui, jette

une flèche dans la mêlée; celui qu'elle frappe tombe en exhalant le dernier soupir. Puis il se réfugie auprès d'Ajax, comme un enfant à côté de sa mère, et ce guerrier le couvre du bouclier étincelant.

Quel fut le premier des Troyens qu'immola Teucer? Le premier fut Orsiloque; ensuite il tue Ormène, Ophéleste, Daitor, Chromion, le beau Lycophonte, Amopaon, fils de Polyæmon, et Mélanippe: tous, abattus, sont entassés sur la terre féconde. Agamemnon, roi des hommes, est plein de joie en voyant ce héros dont l'arc terrible renverse les phalanges troyennes; il s'approche de Teucer, et lui dit ces mots:

« Digne fils de Télamon, Teucer, mon ami,
« prince des peuples, poursuis tes exploits, tu
« seras l'honneur des Grecs, et celui de ton
« père, qui veilla sur ton enfance, et qui t'é-
« leva dans son palais, bien que tu sois né
« d'un lit étranger. Ah! que, même éloigné de
« toi, il jouisse de ta gloire! Je te le jure, et
« j'accomplirai mon serment: si le grand Ju-
« piter, si Minerve, me permettent de renver-
« ser les hauts remparts d'Ilion, tu recevras,
« après moi, le plus honorable prix, soit un

« trépied, soit deux coursiers avec leurs chars,
« ou bien enfin une jeune captive qui parta-
« gera ta couche. »

« Glorieux fils d'Atrée, répond le généreux
« Teucer, pourquoi donc exciter mon courage?
« Je ne cesserai point de combattre tant qu'il
« me restera quelque force. Depuis que nous
« avons repoussé les Troyens vers Ilion, j'en ai
« frappé plusieurs de mes traits. J'ai déja lancé
« huit flèches à la pointe acérée; toutes ont
« percé le sein à de jeunes guerriers, mais je ne
« puis atteindre ce dogue plein de rage. »

Il dit, et lance une autre flèche contre Hector: son cœur est impatient de l'immoler; mais le trait s'égare, et frappe dans la poitrine le valeureux Gorgythion, un des nobles fils de Priam. La mère qui lui donna le jour, venue de la ville d'Ésyme, étoit la belle Castianire; elle avoit le port d'une déesse. Comme, dans un jardin, le pavot penche sa tête chargée de fruits et des rosées du printemps; de même ce jeune guerrier, accablé sous le casque, laisse tomber son front appesanti. Teucer, toujours brûlant d'exterminer Hector, décoche une autre flèche; mais elle s'égare: Apollon l'a détournée lui-

même ; le dard frappe dans le sein l'écuyer d'Hector, Archeptolême, plein d'ardeur dans les combats ; il tombe du char, les chevaux fougueux reculent d'effroi, et leur guide sent s'exhaler et son âme et ses forces. Une douleur profonde déchire le cœur d'Hector à la vue de son compagnon immolé ; mais, malgré la peine qu'il éprouve, il le laisse étendu sur la terre, et commande au frère d'Archeptolême, à Cébrion, qui se trouvoit à ses côtés, de prendre les rênes : ce guerrier obéit promptement à cet ordre. Alors Hector s'élance de son char et va droit à Teucer ; tout son desir est de l'immoler. Cependant Teucer avoit pris dans le carquois une flèche cruelle qu'il ajustoit à la corde ; à l'instant où il l'attire à lui, Hector lance avec force une pierre raboteuse, et le frappe près de l'épaule, à l'os qui sépare le cou de la poitrine, endroit mortel ; le nerf est déchiré, le poignet s'engourdit, Teucer tombe sur ses genoux, et l'arc échappe de ses mains. Mais Ajax n'abandonne point son frère abattu ; il accourt, et le couvre de son bouclier : alors deux amis fidèles se présentent, Mécistée, fils d'Échius, et le divin Alastor ; ces deux guerriers emportent

vers les navires Teucer, qui pousse de profonds gémissements.

Jupiter alors ranime de nouveau la force des Troyens ; ils repoussent les Grecs vers les larges fossés ; Hector est à leur tête, ses regards étincellent de fureur. Tel un limier poursuivant un lion ou un sanglier farouche ; se confiant en ses pieds légers, il observe tous les mouvements du monstre, et paroît incertain s'il déchirera ou les cuisses ou le flanc : tel Hector, poursuivant les Grecs, immole toujours les derniers fuyards. Tous, épouvantés, franchissent dans leur course les fossés et les palissades, et un grand nombre tombe sous les coups des Troyens. Ils se réfugient enfin près des vaisseaux, s'exhortent mutuellement, et, les mains élevées vers les cieux, ils implorent à grands cris les dieux immortels. Hector pousse ses coursiers impétueux par toute la plaine ; il a les yeux de la Gorgone, ou de Mars, fléau des mortels. A cette vue, la belle Junon, émue de pitié, adresse à Minerve ces paroles :

« O douleur ! fille du puissant Jupiter ! quoi ! « même en cette extrémité nous ne pourrons « secourir les Grecs expirants ? Hélas ! vaincus « par un destin cruel, ils tombent en foule sous

« les efforts d'un seul homme ; il ne met plus
« de bornes à ses fureurs, cet Hector, source de
« tant de maux affreux. »

Minerve, aux yeux d'azur, lui répond aussitôt en ces mots :

« Déja sous les coups des Grecs il auroit perdu sa vie et ses forces aux rivages mêmes de
« la patrie, si, dans son courroux, mon père,
« injuste et barbare, ne s'opposoit à ma vengeance. Il ne se rappelle plus combien de fois
« j'ai sauvé son fils, prêt à succomber sous la
« puissance d'Eurysthée. Hercule alors implo-
« roit le ciel en gémissant, et Jupiter m'en-
« voyoit aussitôt pour le secourir : ah ! si, plus
« prudente, j'eusse imaginé tant d'ingratitude,
« jamais, lorsqu'Eurysthée envoya ce héros
« dans les enfers pour enlever de l'Érèbe le
« chien du terrible Pluton, jamais Hercule
« n'eût échappé des eaux profondes du Styx.
« Jupiter me hait à présent, et veut accomplir
« les desseins de Thétis ; car cette déesse a em-
« brassé ses genoux, et l'a flatté d'une main ca-
« ressante, en le suppliant d'honorer Achille,
« fléau destructeur. Un jour cependant il me
« nommera sa fille chérie ; mais vous, ô Ju-

« non, attelez nos agiles coursiers, tandis que « dans le palais du dieu qui porte l'égide je « m'armerai pour la guerre; nous verrons si le « fils de Priam, le vaillant Hector, se réjouira « quand nous lui apparoîtrons au sein des ba- « tailles. Ah! sans doute alors plus d'un Troyen « immolé près des navires argiens rassasiera de « sa chair les chiens et les vautours. »

Elle dit: la déesse aux bras d'albâtre se laisse persuader; l'auguste Junon, la fille du grand Saturne, s'empresse de couvrir les coursiers du harnois éclatant. Minerve, dans le palais de son père, laisse couler à ses pieds le riche voile aux couleurs variées, et qu'elle a tissu de ses mains; ensuite, revêtant la cuirasse du dieu des tempêtes, elle s'arme pour la guerre, source de tant de larmes. La déesse monte sur le char magnifique, et saisit cette pesante, cette longue et forte lance, prompte à renverser les bataillons de héros contre lesquels s'irrite la fille d'un dieu puissant. Soudain Junon presse du fouet ses coursiers; les portes du ciel s'ouvrent d'elles-mêmes en mugissant; ces portes où veillent les Heures: gardiennes de l'Olympe et du ciel immense, elles rassemblent ou écartent les épais

nuages qui en défendent l'entrée ; c'est par là que les déesses dirigent les pas de leurs chevaux dociles.

Le grand Jupiter les aperçoit des hauteurs de l'Ida ; transporté de colère, il appelle Iris, messagère aux ailes d'or, et lui dit :

« Va, cours, prompte Iris, ramène-les dans « l'Olympe ; ne souffre point qu'elles marchent « contre moi, un tel combat nous seroit funeste. « Je le jure, et j'accomplirai mon serment ; j'a- « battrai leurs coursiers sous le char, je les pré- « cipiterai elles-mêmes du haut de ce char, et « le ferai voler en éclats. Dix années ne pourront « guérir les profondes blessures de ma foudre, « afin que Minerve apprenne à ne point com- « battre son père. Je conçois moins de ressen- « timent, moins de colère contre Junon : sans « cesse elle a coutume de s'opposer à mes des- « seins. »

Il dit : et, plus vite que la tempête, Iris s'élance des montagnes de l'Ida jusque dans le vaste Olympe. Aux premières portes du ciel elle rencontre les déesses, les arrête, et leur déclare en ces mots les ordres de Jupiter :

« Où courez-vous ? Quelle fureur vous anime ?

« Le fils de Saturne ne veut point qu'on secoure « les Grecs ; déesses, voici la peine qui vous « attend s'il accomplit sa menace. Il abattra vos « coursiers sous le char, vous précipitera vous-« mêmes du haut de ce char, qu'il fera voler en « éclats, afin que Minerve apprenne à ne point « combattre son père. Il conçoit moins de res-« sentiment, moins de colère contre Junon : « sans cesse elle a coutume de s'opposer à ses « desseins. Mais vous, terrible Minerve, com-« bien seriez-vous audacieuse, si vous osiez di-« riger contre Jupiter votre énorme lance. »

Ayant ainsi parlé, Iris s'éloigne avec rapidité : alors Junon s'adressant à Minerve :

« Fille du puissant roi de l'Égide, dit-elle, « pour de foibles mortels ne combattons point « Jupiter ; que ces peuples vivent ou périssent « au gré du sort, et que ce dieu juste dispense « aux Grecs et aux Troyens ce qu'il a résolu « dans sa pensée. »

Elle dit, et retourne son char ; les Heures dé-tellent les coursiers impétueux, les attachent à la crèche divine, et inclinent le char contre les murs brillants de l'Olympe : les deux déesses, mêlées à la troupe des immortels, se placent

sur des trônes d'or, et leur cœur est rongé de tristesse.

Cependant Jupiter, des sommets de l'Ida, dirige vers l'Olympe son char retentissant, et bientôt il atteint la demeure des dieux: Neptune dételle les coursiers, place le char non loin des autels, et le couvre d'un voile de lin. Alors le dieu terrible de la foudre va s'asseoir sur un trône d'or, et dans sa marche tout l'Olympe est ébranlé. Junon et Pallas seules se tiennent à l'écart, résolues à ne point parler; mais Jupiter, qui connoît leurs secrètes pensées, fait entendre ces paroles:

« Pourquoi vous affliger ainsi, Minerve, et « vous, Junon? Certes, ce n'est pas, jusqu'à pré- « sent, par des exploits bien glorieux que vous « avez vaincu les Troyens, objets éternels de « votre haine. Toutefois, sachez que ma force et « mon bras sont invincibles: non, tous les dieux « de l'Olympe ne pourroient changer mes réso- « lutions. Vous-mêmes, vos membres ont été « glacés de crainte avant d'avoir vu la guerre et « les sanglants combats. Je l'avois juré, j'aurois « accompli mes serments; toutes deux, renver- « sées de votre char, et frappées par ma foudre,

« vous ne rentriez jamais dans l'Olympe, séjour
« des immortels. »

A ces mots, Minerve et Junon, de dépit, compriment leurs lèvres : assises l'une près de l'autre, elles méditoient la ruine des Troyens. Minerve garde le silence; elle n'ose parler, quoiqu'elle soit irritée contre son père, et qu'un violent courroux règne en son cœur; mais Junon ne retient plus les mouvements de son âme, et s'écrie :

« Fils intraitable de Saturne, ah ! quelles pa-
« roles tu as prononcées ! Nous le savons tous, ta
« force est invincible; mais nous pleurons sur
« les Grecs valeureux qui meurent vaincus par
« un destin cruel. Oui, nous éviterons les com-
« bats, puisque tu le desires, cependant permets-
« nous d'inspirer aux Argiens de salutaires con-
« seils, afin que tous ils ne périssent pas sous les
« coups de ta colère. »

« Demain, fière Junon, lui répond le dieu
« des tempêtes, tu verras, si tel est ton desir, le
« puissant fils de Saturne accabler de maux plus
« grands encore l'armée des Grecs belliqueux.
« Le terrible Hector ne cessera de vaincre que
« lorsqu'Achille s'élancera de ses navires, au
« jour où les deux armées, resserrées près de la

« flotte dans un étroit espace, combattront « pour le corps de Patrocle : tel est l'arrêt des « destins. Je méprise ta colère, quand bien « même tu irois aux extrémités de la terre et « des mers, où gémissent Japet et Saturne, « privés de la douce lumière du soleil et de la « fraîcheur des zéphyrs dans les profondes té- « nèbres du Tartare ; oui, lors même que jusque- « là tu porterois ta course insensée, je me ris de « tes menaces, toi, dont rien n'égale la fureur. »

Il dit : et la belle Junon ne lui répondit point. Déja la brillante lumière du soleil s'étoit précipitée dans l'océan, en attirant la nuit ténébreuse sur la terre ; le jour disparoît, regretté des Troyens ; mais les Grecs voient arriver avec joie cette nuit trois fois desirée.

Le vaillant Hector rassemble son armée loin des vaisseaux, sur les bords du fleuve écumant, en un lieu que n'a point souillé le sang des cadavres ; les soldats descendent de leurs chars pour écouter les paroles d'Hector, chéri de Jupiter. Ce héros tient en ses mains une lance de onze coudées, dont la pointe d'airain, fixée par un cercle d'or, jette un vif éclat ; et, appuyé sur cette lance, il parle ainsi :

« Écoutez-moi, Troyens, enfants de Darda-
« nus, et vous, alliés; j'espérois aujourd'hui
« même, après avoir détruit la flotte et toute
« l'armée des Grecs, retourner vainqueur dans
« Ilion; mais voici la nuit, elle sauve, et les
« Argiens, et leurs vaisseaux qui bordent le ri-
« vage de la mer : maintenant obéissons à la
« nuit, et préparons le repas du soir. Guerriers,
« dételez vos chevaux à la flottante crinière, et
« donnez-leur la nourriture; puis hâtez-vous
« d'amener de la ville les bœufs et les grasses
« brebis; apportez aussi de vos demeures le vin
« délectable et le pur froment; rassemblez des
« monceaux de bois, afin que, durant toute la
« nuit jusqu'au lever de l'aurore matinale, nous
« allumions de grands feux, dont l'éclat s'élève
« jusqu'au ciel. Peut-être, cette nuit même, les
« Grecs voudront s'enfuir sur le vaste dos des
« mers; ne souffrez pas que, sans danger, ils
« montent tranquillement dans leurs navires;
« mais que, frappés, soit par vos flèches, soit
« par vos lances, ils aient encore à panser des
« blessures au sein de leurs foyers, et qu'à l'a-
« venir chacun tremble d'apporter aux rivages
« troyens le fléau de la guerre. Vous, hérauts

« aimés de Jupiter, allez dans Ilion; ordonnez
« aux jeunes gens et aux vieillards dont l'âge
« a blanchi la tête de veiller avec soin par
« toute la ville, et sur ces tours que les dieux
« ont bâties; dites à nos jeunes épouses d'allu-
« mer de grands feux dans leurs demeures; que
« chacun soit vigilant, de peur qu'un parti en-
« nemi ne surprenne notre ville privée de sol-
« dats. Écoutez mes conseils, généreux Troyens :
« les avis que je propose sont maintenant les
« plus salutaires; demain je vous donnerai de
« nouveaux ordres, et j'espère qu'alors, secon-
« dé par Jupiter, et par tous les autres dieux,
« je chasserai ces dogues cruels qu'une fatale
« destinée conduisit en ces lieux. Pendant toute
« la nuit soyons attentifs à notre défense. De-
« main, aux premiers rayons du jour, tous, re-
« vêtus de nos armes, nous porterons le carnage
« jusque sur leurs navires. Je verrai si le fort
« Diomède me repoussera de sa flotte vers nos
« remparts, ou si, moi-même, le frappant avec
« l'airain, j'enlèverai ses dépouilles sanglantes :
« demain il montrera sa valeur, s'il résiste aux
« coups de ma lance; mais, j'ose le croire, dès
« l'aurore il tombera le premier couvert de

« blessures, et autour de lui tomberont ses « nombreux soldats. Plût aux dieux que je fusse « assuré d'être immortel, de conserver toujours « une vive jeunesse, et d'être honoré à l'égal « de Minerve, ou d'Apollon, comme il est sûr « que ce jour sera funeste aux Argiens ! »

Ainsi parle Hector, et les Troyens applaudissent à grands cris. Aussitôt ils dégagent du joug les chevaux baignés de sueur, et chacun avec des liens les attache à son char; ensuite ils se hâtent d'amener de la ville les bœufs et les grasses brebis; ils apportent aussi de leurs demeures le vin délectable et le pur froment, rassemblent de grands monceaux de bois, et offrent aux immortels de solennelles hécatombes. Les vents portent jusqu'au ciel le doux parfum des sacrifices; mais les dieux n'y participent point : ils refusent ces offrandes; car la ville sacrée d'Ilion leur est odieuse, et Priam, et le peuple de ce roi guerrier.

Les Troyens, fiers de leur victoire, durant toute la nuit reposent à la lueur des feux qu'ils ont allumés. Ainsi, lorsque, dans le ciel, autour de la lune argentée, brillent les étoiles radieuses; lorsque les vents se taisent dans les airs,

qu'on aperçoit au loin les collines, leurs sommets élevés, leurs vallées profondes, et que la vaste étendue des cieux s'ouvre devant nous; alors tous les astres apparoissent, et le cœur du berger est rempli d'alégresse : ainsi brillent de toutes parts les feux que les Troyens ont allumés devant Ilion, entre la flotte et l'impétueux Xanthe. Mille feux étincellent dans la plaine; les flammes ardentes de chaque foyer éclairent cinquante guerriers assis à l'entour; et les chevaux, paissant l'orge blanche et l'avoine, attendent avec impatience que l'aurore reparoisse sur son trône éclatant.

FIN DU HUITIÈME CHANT.

L'ILIADE.

CHANT NEUVIÈME.

AINSI veilloient les Troyens. Mais une sombre terreur, compagne de la fuite glacée, règne dans le camp des Grecs; les plus braves s'abandonnent à une amère tristesse. Lorsque Borée et Zéphyr, vents impétueux, venus des montagnes de Thrace, se précipitent sur la mer, ils soulèvent de noires vagues, et rejettent une algue épaisse sur le rivage: ainsi, dans leur sein, l'âme des Grecs est déchirée par la douleur.

Atride, le cœur en proie à un chagrin cruel, erroit de toutes parts, ordonnant de convoquer chaque prince à l'assemblée, mais à voix basse;

lui-même il se livre, le premier, à de tels soins: bientôt tous les chefs consternés se placent dans l'assemblée, alors Agamemnon se lève en versant des larmes abondantes: telle une source profonde répand du haut d'un rocher ses noires eaux sur la terre. Puis, soupirant avec amertume, il parle aux Grecs en ces mots:

« Princes et chefs des Argiens, ô mes amis,
« Jupiter m'enchaîne par une dure nécessité;
« le cruel, il me promit, il jura même que je ne
« reverrois point ma patrie, sans avoir renversé
« les fortes murailles d'Ilion; mais aujourd'hui,
« méditant de perfides conseils, il m'ordonne
« de retourner honteusement dans Argos, après
« avoir perdu une foule de guerriers: ainsi le
« desire le grand Jupiter, ce dieu qui a ren-
« versé, et qui doit renverser encore le faîte
« d'un grand nombre de villes; car sa puis-
« sance est sans bornes. Tous, cédez donc à
« mes avis, fuyons avec nos vaisseaux vers les
« douces terres de la patrie; jamais nous ne pour-
« rons envahir la superbe cité des Troyens. »

Interdits à ces paroles, tous les fils des Grecs gardent long-temps un morne silence; enfin le brave Diomède s'écrie:

« Atride, moi, le premier, je combattrai tes « discours imprudents; tels sont, prince, nos « droits dans le conseil, n'en conçois pas de « courroux. Naguère, au milieu des Grecs, tu « fis injure à ma valeur; tu m'accusas d'être « sans force et sans courage; tous ces guerriers, « jeunes et vieux, en ont été témoins: le fils du « prudent Saturne t'accorda seulement la moi- « tié de ses dons, il te confia le sceptre pour « nous gouverner tous; mais il te refusa la force « d'âme, qui seule assure un empire absolu. « Chef timide, espères-tu que les enfants des « Grecs soient foibles et lâches comme le sup- « posent tes paroles? Si ton âme te conseille le « retour, fuis; les chemins sont ouverts devant « toi, et les nombreux vaisseaux qui te suivirent « de Mycène t'attendent sur le bord de la mer; « pour les autres Grecs, ils resteront jusqu'au « jour où Troie sera renversée: si pourtant ils « veulent aussi retourner dans leur chère patrie, « nous seuls, Sthénélus et moi, combattrons « jusqu'à la ruine d'Ilion; car c'est un dieu qui « nous a conduits sur ces bords. »

Il dit: et tous les Grecs, admirant le discours de Diomède, applaudissoient à grands cris, lors-

que Nestor se lève au milieu de l'assemblée, et parle en ces mots :

« Fils de Tydée, tu es le plus brave dans les « combats, et dans les conseils tu l'emportes sur « tous ceux de ton âge. Il n'est aucun des Grecs « qui blâme ou contredise tes paroles; mais elles « n'ont pas atteint le but qui nous rassemble. « Tu es jeune encore, tu pourrois être le moins « âgé de mes fils; cependant tu parles avec pru- « dence aux princes des Argiens, et tes discours « sont pleins de justice. Mais écoute, je parlerai « aussi, moi qui me glorifie de compter plus « d'années; j'examinerai tout, et aucun des Grecs « ne méprisera mes discours, non pas même le « puissant Agamemnon. Ah! sans doute, il est « sans famille, sans lois, sans foyers, celui qui se « plaît aux maux qu'entraînent les dissensions « intestines; mais maintenant obéissons à la nuit, « préparons le repas du soir, et plaçons les gar- « des le long du fossé au-delà des murs. Con- « fions ces soins à de jeunes guerriers; puis, « Atride, toi qui nous commandes, toi, le plus « puissant des rois, convie au festin tous les « chefs des Grecs, comme il appartient à ton « rang. Tes tentes sont remplies de vin, que nos

« vaisseaux, traversant la vaste mer, t'apportent
« chaque jour de la Thrace, et l'abondance rè-
« gne autour de toi, car tu commandes à un
« grand peuple. Quand les chefs seront réunis,
« tu céderas à celui qui ouvrira l'avis le plus
« sage : tous les Grecs ont besoin d'un conseil
« prudent et salutaire. Hélas ! en ce moment où
« les ennemis, si près de notre flotte, ont al-
« lumé un grand nombre de feux, qui pourroit
« encore se réjouir ? Cette nuit va perdre ou
« sauver notre armée. »

Ainsi parle Nestor : tous les chefs l'écoutent avec attention, et obéissent à ses ordres. Les gardes, revêtus de leur armure, sortent sous la conduite de Trasymède, fils de Nestor, et chef des peuples, d'Ascalaphe et d'Ialmène, issus du dieu Mars, de Mérion, d'Apharéus, de Déipyre, et du fils de Créon, le divin Lycomède : ainsi sept chefs conduisent les gardes, et chacun commande à cent jeunes guerriers armés de fortes lances ; ils arrivent, se placent entre les murs et le fossé, allument des feux, et prépa-rent le repas du soir.

Agamemnon rassemble dans sa tente les plus anciens chefs de l'armée, et leur offre un festin

délectable ; ils portent les mains vers les mets qu'on leur a servis et préparés, et, lorsqu'au sein de l'abondance ils ont apaisé et la faim et la soif, Nestor, ce vieillard qui déja avoit brillé par la sagesse de ses conseils, le premier de tous ouvre un nouvel avis; et, plein d'amour pour les Grecs, il leur adresse ces paroles :

« Illustre fils d'Atrée, roi des hommes, Aga-
« memnon, toi seul seras l'objet de ce discours,
« parceque tu règnes sur des peuples nombreux,
« et que Jupiter t'a confié le sceptre et l'autorité
« des lois pour veiller au salut de tous. C'est à
« toi, sans doute, qu'il appartient de parler ; mais
« aussi tu dois écouter, et accomplir la pensée
« des autres chefs, lorsqu'un sage esprit les porte
« à donner des conseils utiles. Cette pensée sera
« ta gloire, car seul tu peux l'exécuter ; pour
« moi, je dirai ce qui me semble le plus avan-
« tageux ; nul ne peut, je crois, imaginer un
« meilleur avis; j'y songe à présent, et depuis
« long-temps, depuis ce jour où tu osas, grand
« roi, enlever la jeune Briséis des tentes d'A-
« chille irrité. Ah ! ce fut bien malgré nos vœux :
« combien moi-même n'ai-je pas cherché à t'en
« dissuader? mais, vaincu par ton cœur su-

« perbe, tu as outragé ce héros qu'honorent les « immortels, et tu retiens sa récompense. Ainsi « donc délibérons encore aujourd'hui, afin de « pouvoir le fléchir par des présents pacifiques « et par de douces paroles. »

« Vieillard, répond le grand Agamemnon, « tu n'as point trahi la vérité en rappelant mes « fautes; je fus coupable, je ne le nie point. Le « guerrier que chérit Jupiter vaut seul de nom- « breuses phalanges; et ce dieu, pour l'hono- « rer, accable aujourd'hui de maux le peuple « des Grecs; mais, puisque je fus coupable en « cédant à une aveugle fureur, je veux fléchir « ce héros; je veux lui donner d'innombrables « présents, et devant vous je nommerai tous ces « dons magnifiques. Sept trépieds, que n'a point « encore touchés la flamme, dix talents d'or, « vingt vases resplendissants, douze chevaux vi- « goureux, vainqueurs à la course, et qui, de « leurs pieds agiles, ont remporté de grands « prix : il ne craindroit plus l'indigence, il au- « roit de l'or abondamment, celui qui posséde- « roit tous les prix que m'ont valu ces nobles « coursiers. Je lui donnerai encore sept belles « femmes lesbiennes, habiles en toutes sortes

« d'ouvrages; je les choisis lorsque lui-même
« ravagea l'opulente Lesbos; elles surpassent
« toutes les femmes par leur beauté; je les lui
« donnerai, et, dans le nombre, celle que j'en-
« levai, la fille de Brisès; j'attesterai, par les
« plus grands serments, que, n'usant point du
« droit des vainqueurs sur leurs captives, jamais
« je ne m'unis à elle, et jamais je ne partageai
« sa couche. A l'instant même il recevra tous ces
« dons; et, si les dieux m'accordent un jour de
« renverser la forte citadelle de Priam, il entas-
« sera l'or et l'airain dans ses vaisseaux; et quand
« les Grecs partageront les dépouilles, il pourra
« choisir alors la plus belle des femmes après
« Hélène. Si nous retournons dans le riche pays
« d'Argos, il deviendra mon gendre; je l'hono-
« rerai à l'égal d'Oreste, ce fils chéri, élevé au
« sein de l'abondance. J'ai trois filles dans mon
« palais, Chrysothemis, Laodice, et Iphigénie:
« sans exiger les présents du mariage, je per-
« mettrai qu'il conduise dans les demeures de
« Pélée celle qu'aura préférée son cœur. Bien
« plus, je donnerai une dot magnifique, telle
« qu'aucun père n'en accorda jamais à sa fille;
« enfin je lui céderai sept villes florissantes,

« Cardamyle, Énope, la verdoyante Hira,
« Phère, aimée des dieux; Anthée, fertile en
« gras pâturages; la superbe Ægéa; et Pédase,
« féconde en vignes. Toutes sont situées sur les
« bords de la mer, non loin de la sablonneuse
« Pylos. Dans ces villes habitent des hommes
« riches en troupeaux de bœufs et de brebis:
« par de nombreux présents ils l'honoreront
« comme un dieu, et, soumis à son sceptre, ces
« peuples lui paieront d'immenses tributs. Tels
« sont les desseins que j'accomplirai, s'il veut
« apaiser sa colère. Ah! qu'il se laisse fléchir!
« Pluton seul est implacable et sans pitié; aussi,
« de tous les immortels, est-il le plus en horreur
« aux hommes. Qu'il me cède enfin, puisque je
« le surpasse en puissance, puisque je me glo-
« rifie de compter un plus grand nombre d'an-
« nées. »

« Magnanime Atride, répond Nestor, les pré-
« sents dont tu combles Achille sont dignes de
« ce roi; mais hâtons-nous; que d'illustres am-
« bassadeurs se rendent aussitôt dans la tente
« du fils de Pélée: je les désignerai moi-même,
« et ils obéiront à ma voix. Phénix, chéri de
« Jupiter, sera le premier; après lui viendront

« le grand Ajax et le divin Ulysse, et ils seront « accompagnés par deux hérauts, Odius et Eu- « rybate. Maintenant apportez l'eau pour pu- « rifier nos mains; gardez un silence religieux, « tandis que nous implorerons le fils de Saturne, « qui peut-être prendra pitié de nos misères. »

Il dit; et tous accueillent avec joie ces paroles. A l'instant, les hérauts versent l'eau sur les mains des rois; des jeunes gens couronnent de fleurs les coupes remplies de vin, et les distribuent pour faire des libations. Après avoir répandu le vin en l'honneur des dieux, et avoir bu au gré de leurs desirs, les envoyés sortent de la tente d'Agamemnon. Nestor, les suivant de l'œil, conjure chacun d'eux, et sur-tout Ulysse, de tout tenter pour fléchir le noble fils de Pélée.

Ils suivoient le rivage de la mer bruyante, et demandoient au puissant Neptune de pouvoir persuader aisément l'âme superbe du petit-fils d'Æacus. Arrivés près des tentes et des vaisseaux thessaliens, ils trouvent le héros charmant ses douleurs aux accords harmonieux d'une lyre, belle, richement décorée, et surmontée d'une couronne d'argent. Achille choisit cette lyre superbe parmi les dépouilles quand il ravagea la

ville du roi Éétion. Ainsi, pour calmer son âme, il chantoit les faits éclatants des héros. Le seul Patrocle, assis non loin de là, attendoit en silence qu'Æacide eût cessé de chanter. Conduits par Ulysse, les envoyés s'avancent, et s'arrêtent devant Achille. Le héros, étonné, se lève, et, tenant toujours sa lyre, il abandonne le siége où il reposoit; Patrocle, de même, se lève à l'aspect de ces guerriers. Alors le vaillant Achille leur tendant la main :

« Je vous salue, dit-il, héros qui m'abordez « en amis; sans doute une dure nécessité vous « amène, ô vous qui, de tous les Grecs, malgré « mon courroux, me fûtes toujours les plus « chers. »

A ces mots, le noble Achille les introduit, et les fait asseoir sur des siéges que recouvrent des tapis de pourpre; puis il s'adresse à Patrocle, et lui dit :

« Fils de Mœnétius, apporte l'urne la plus « profonde, et remplis-la du vin le plus pur; « distribue les coupes à chacun de nous, car les « héros qui me sont les plus chers reposent au- « jourd'hui sous ma tente. »

Aussitôt Patrocle obéit aux ordres de son com-

pagnon fidèle. Cependant Achille approche de la flamme étincelante un vase qui renferme les épaules d'une brebis, d'une chèvre grasse, et le large dos d'un porc succulent. Automédon tient les viandes que coupe le divin Achille; celui-ci les divise en morceaux, et les perce avec des pointes de fer. Patrocle, semblable aux immortels, allume un grand feu; dès que le bois consumé ne jette plus qu'une flamme languissante, il pose sur le brasier de longs dards, soutenus par deux fortes pierres, et répand le sel sacré. Quand les viandes sont prêtes, que le festin est dressé, Patrocle distribue le pain autour de la table dans de riches corbeilles; mais Achille veut lui-même servir les viandes; ensuite il se place vis-à-vis d'Ulysse, à l'autre extrémité de la table, et commande à son compagnon de sacrifier aux dieux. Patrocle jette dans les flammes les prémices du repas, et tous bientôt portent les mains vers les mets qu'on leur a servis et préparés. Lorsque, dans l'abondance des festins, ils ont chassé la faim et la soif, Ajax fait un signe à Phénix; Ulysse l'aperçoit, il remplit de vin sa large coupe; et, s'adressant au héros:

« Salut, Achille, dit-il; ici, comme dans la

« tente d'Agamemnon, nous retrouvons l'abon-
« dance des mets et toutes les délices de la table;
« mais la joie des festins ne nous touche plus :
« nous frémissons, ô fils de Jupiter, en prévoyant
« les maux qui nous attendent. Hélas! nous igno-
« rons si nos forts navires seront sauvés ou per-
« dus, à moins que tu ne paroisses dans ta force.
« Les superbes Troyens, et leurs alliés venus des
« terres lointaines, ont posé leur camp près de
« notre flotte et de nos murailles, ils ont allumé
« de grands feux sur le rivage, et disent que nous
« ne résisterons plus, qu'ils vont envahir nos
« vaisseaux. Le fils de Saturne, leur accordant
« d'heureux présages, a fait gronder sa foudre.
« Hector roule des yeux enflammés de colère;
« dans son ardeur cruelle, assuré de la faveur
« de Jupiter, il ne respecte ni les dieux, ni les
« hommes : une violente fureur s'est emparée de
« son âme. Il implore le prompt retour du so-
« leil, jure d'enlever les saints ornements qui
« décorent nos poupes, de porter sur nos vais-
« seaux un terrible incendie, et là d'exterminer
« tous les Grecs, troublés par les tourbillons de
« la fumée. Ah! combien je redoute que les
« dieux n'accomplissent ces menaces! Notre des-

« tin est donc de périr sur ces bords, loin de la
« terre fertile d'Argos. Mais viens, lève-toi; si
« tu le veux, tu peux encore sauver tous les en-
« fants de la Grèce gémissant sous les coups
« impétueux des Troyens. Un jour tu seras dans
« la douleur; mais il n'est plus aucun moyen
« de trouver un remède au mal quand il est
« consommé. Songe donc à le prévenir, à re-
« pousser loin des Grecs cette heure funeste.
« Ami, que te recommandoit ton père Pélée, le
« jour qu'il t'envoya de Phthie vers Agamem-
« non? Mon fils, te disoit-il, Minerve et Junon,
« puisque tel est leur desir, t'accorderont la vail-
« lance; mais toi, dompte dans ton sein ton
« âme superbe; la douceur a des charmes si
« puissants! évite les querelles, source des plus
« grands malheurs, afin que tous les Grecs, les
« jeunes gens et les vieillards, t'honorent da-
« vantage. Ainsi t'exhortoit ton vieux père; mais
« tu as oublié ses conseils. Ah! plutôt chasse le
« courroux qui ronge ton cœur. Agamemnon te
« comblera de présents magnifiques, si tu veux
« apaiser ta colère; écoute, et je te dirai tous
« les dons que, dans sa tente, Agamemnon a
« promis de t'offrir. Sept trépieds que n'a point

« encore touchés la flamme, dix talents d'or,
« vingt vases resplendissants, douze chevaux
« vigoureux, vainqueurs à la course, et qui, de
« leurs pieds agiles, ont remporté de grands
« prix; il ne craindroit plus l'indigence, il au-
« roit de l'or abondamment, celui qui posséde-
« roit tous les prix que remportèrent ces cour-
« siers pour Agamemnon. Il te donnera sept
« belles femmes lesbiennes, habiles en toutes
« sortes d'ouvrages; il les choisit lorsque toi-
« même ravageas l'opulente Lesbos : elles sur-
« passent toutes les femmes par leur beauté, et,
« dans le nombre, sera celle qu'il enleva, la fille
« de Brisès. Il attestera par les plus grands ser-
« ments que, n'usant point du droit du vain-
« queur sur leurs captives, jamais il ne s'unit à
« elle, et jamais ne partagea sa couche. A l'in-
« stant même tu recevras tous ces dons; et, si les
« dieux nous accordent un jour de renverser la
« forte citadelle de Priam, tu entasseras l'or et
« l'airain dans tes vaisseaux; et, quand les Grecs
« partageront les dépouilles, tu pourras choisir
« la plus belle des femmes après Hélène: si
« nous retournons dans le riche pays d'Argos,
« tu deviendras son gendre; il t'honorera à l'é-

« gal d'Oreste, ce fils chéri, élevé au sein de
« l'abondance. Agamemnon a trois filles dans
« son palais, Chrysothémis, Laodice, et Iphi-
« génie : sans exiger les présents du mariage,
« il permettra que tu conduises dans les de-
« meures de Pélée celle qu'aura préférée ton
« cœur; bien plus, il donnera une dot magni-
« fique, telle qu'aucun père n'en accorda jamais
« à sa fille; enfin il cédera sept villes florissantes,
« Cardamyle, Énope, la verdoyante Hira, Phère,
« aimée des dieux, Anthée, fertile en gras
« pâturages, la superbe Æpéa, et Pédase, fé-
« conde en vignes; toutes sont situées sur les
« bords de la mer, non loin de la sablonneuse
« Pylos : dans ces villes habitent des hommes
« riches en troupeaux de bœufs et de brebis;
« par de nombreux présents ils t'honoreront
« comme un dieu, et, soumis à ton sceptre, ces
« peuples te paieront d'immenses tributs. Tels
« sont les desseins qu'il accomplira, si tu veux
« apaiser ta colère. Mais si Atride et ses présents
« sont odieux à ton cœur, ah! du moins prends
« pitié de tous les autres Grecs, prêts à périr
« dans leur camp; ils te respecteront comme une
« divinité, et tu te couvriras, à leurs yeux, d'une

« gloire immortelle; car, sans doute, tu immo-
« leras cet Hector qui, dans son aveugle fureur,
« marchera contre toi, lui qui pense que, de
« tous les Grecs venus avec nos vaisseaux sur
« ces bords, pas un ne peut l'égaler. »

L'impétueux Achille lui répond à l'instant :

« Noble fils de Laërte, Ulysse, fertile en ruses,
« je déclarerai franchement ce que je pense, et
« ce que j'ai résolu d'accomplir, afin que vous
« cessiez tour-à-tour de m'importuner par vos
« plaintes ; je hais autant que les portes de
« l'enfer l'homme qui cache une pensée dans
« son cœur, et en exprime une autre par ses
« paroles; je dirai donc quel parti me semble le
« meilleur. Je ne crois pas qu'Agamemnon me
« fléchisse jamais, lui, ni les autres Grecs: ils
« ne savent aucun gré à celui qui sans relâche
«poursuit leurs ennemis. Un sort semblable at-
« tend le guerrier qui fuit les périls et le guer-
« rier qui les affronte : le lâche et le vaillant
« jouissent des mêmes honneurs; le soldat oi-
« sif et le héros fameux par mille exploits meu-
« rent également. Je n'ai recueilli aucun fruit
« de tous les maux que j'ai soufferts, moi qui
« toujours exposai ma vie pour vous défendre.

« Comme l'oiseau apporte à sa couvée encore
« sans plumes une nourriture ravie parmi les
« dangers ; ainsi j'ai passé de longues nuits sans
« sommeil ; ainsi mes jours se sont écoulés au
« milieu du carnage, combattant de vaillants
« ennemis pour les femmes des Atrides. J'ai
« assiégé douze villes avec ma flotte ; j'en ai
« ravagé onze dans les champs troyens; de tou-
« tes j'ai rapporté d'abondantes et riches dé-
« pouilles, et je les portois au fils d'Atrée, qui,
« les recevant, tranquille près de ses vaisseaux,
« en partageoit la moindre partie, et se réser-
« voit la plus grande. Il donnoit ainsi des ré-
« compenses aux plus illustres chefs ; ceux-ci les
« possèdent encore : moi, seul de tous les Grecs,
« il m'a dépouillé et ravi ma compagne chérie;
« eh bien! qu'il dorme avec elle, et qu'il s'eni-
« vre de délices ! Mais pourquoi les Grecs ont-
« ils porté la guerre chez les Troyens ? Pour-
« quoi le fils d'Atrée a-t-il rassemblé une ar-
« mée sur ces bords ? N'est-ce pas pour Hélène
« à la blonde chevelure? Seul, de tous les mor-
« tels, les Atrides chérissent-ils leurs épouses ?
« L'homme sage, prudent, aime la sienne et la
« protége ; et moi aussi, du fond de mon cœur,

« j'aimois cette femme, quoiqu'elle fût ma « captive. Maintenant, puisqu'il m'a ravi le « prix de ma valeur, puisqu'il m'a trompé, « qu'il ne tente plus de me fléchir, il ne me « persuadera jamais. Ulysse, qu'avec toi et les au- « tres chefs il délibère comment il éloignera des « vaisseaux les flammes ennemies : il a déja, sans « mon secours, achevé de nombreux travaux, « il a élevé une muraille, il a creusé à l'entour « un fossé large et profond, hérissé de pieux ; « cependant il n'a pu arrêter l'impétuosité de « l'homicide Hector. Tant que j'ai combattu « avec les Grecs, ce héros ne se hasardoit pas « loin des remparts ; il s'arrêtoit près des portes « de Scée, et sous le hêtre ; là, une fois seule- « ment, il osa m'attendre, et à peine échappa- « t-il à ma fureur. Mais je ne veux plus combattre « le brave Hector ; demain, après avoir sacrifié « à Jupiter et à tous les autres dieux, je lan- « cerai à la mer mes vaisseaux chargés de ri- « chesses : dès l'aurore, si tel est votre desir, si « de tels soins vous occupent, vous verrez mes « navires garnis de rameurs habiles sillonner le « vaste Hellespont ; et, si le puissant Neptune fa- « vorise mon voyage, j'arriverai le troisième

« jour dans l'opulente Phthie : là je possède de
« grands biens, que j'abandonnai, quand, pour
« mon malheur, je vins en ces lieux ; et là je
« remporterai de l'or, de l'airain, de jeunes
« captives, et du fer étincelant, trésors qui me
« sont échus en partage. Quant à la récom-
« pense que le puissant Agamemnon m'avoit
« donnée, lui-même vient de me la ravir avec
« violence. Rapportez-lui donc fidèlement ma
« réponse en présence de l'armée, afin que les
« autres Grecs s'indignent contre lui, s'il ose
« encore tromper quelqu'un de nos guerriers,
« ce roi plein d'audace ; certes il n'oseroit pas,
« malgré son impudence, affronter mes re-
« gards. Non, je ne l'aiderai ni de mes con-
« seils, ni de mon bras : il m'a trompé, il m'a
« outragé ; ses discours ne me séduiront plus ;
« c'est assez d'une fois ; sans me troubler da-
« vantage, qu'il coure à sa perte, puisque Ju-
« piter l'a privé de la raison : ses présents me
« sont odieux ; je le méprise comme un insensé.
« Me donnât-il dix et vingt fois plus de riches-
« ses qu'il n'en possède, et même d'autres en-
« core, autant qu'il en arrive dans Orchomè-
« nes et dans Thèbes d'Égypte, ces villes nom-

« breuses et remplies de trésors, ces villes aux
« cents portes, dont chacune s'ouvre à deux
« cent guerriers avec leurs chevaux et leurs
« chars; me donnât-il autant d'or qu'il existe
« de sable et de poussière, Agamemnon ne flé-
« chira pas mon courroux, avant qu'il ait payé
« l'injure qui ronge mon cœur. Je n'épouserai
« point une de ses filles, dût-elle le disputer
« en beauté à la blonde Vénus; dût-elle, en
« industrie, égaler Minerve aux yeux d'azur,
« je ne l'épouserai point: qu'il choisisse parmi
« les Grecs quelque guerrier plus digne de cet
« honneur, et plus puissant que moi. Si les
« dieux me conservent la vie, si je retourne
« dans mes foyers, Pélée m'unira lui-même à
« une jeune épouse. Dans Hellas et dans Phthie
« il est de jeunes beautés, filles des héros qui
« veillent au salut de nos villes; c'est parmi elles
« que je veux choisir une femme chérie. Mon
« cœur, autrefois avide de gloire, aujourd'hui
« desire avec ardeur, s'unir par de chastes
« nœuds à une sage épouse, et je veux jouir
« en paix des richesses qu'a recueillies mon
« vieux père: rien n'égale pour moi le prix de
« la vie, ni toutes les richesses que possédoit

« l'opulente Ilion durant les jours de la paix
« avant l'arrivée des Grecs; ni les trésors que
« renferme le temple d'Apollon dans Pythie,
« environnée de rochers. On peut enlever des
« troupeaux de bœufs et de grasses brebis; on
« peut enlever des trépieds et des coursiers à
« la crinière d'or; mais rien ne peut rappeler
« l'âme de l'homme, elle fuit sans retour, quand
« le dernier soupir s'est échappé de nos lèvres.
« La déesse ma mère, Thétis aux pieds d'ar-
« gent, m'a dit que, de ces deux destinées, l'une
« devoit me conduire au terme de la vie: si je
« persiste à combattre dans les plaines d'Ilion,
« il n'est plus pour moi de retour, mais ma
« gloire sera éternelle; si, au contraire, je re-
« tourne dans mes foyers, au sein de ma douce
« patrie, ma renommée périra, mais une lon-
« gue vie m'est promise, la mort ne m'enlè-
« vera pas rapidement. Oui, je conseille à tous
« les autres Grecs de retourner dans leurs
« foyers. Vous ne verrez jamais le dernier jour
« d'Ilion, le bras puissant de Jupiter le pro-
« tége; et les Troyens sont pleins de confiance.
« Pour vous, rapportez ma réponse à nos chefs,
« c'est le devoir de fidèles envoyés, afin que,

« dans leur sagesse, ils méditent sur les moyens
« les plus certains de sauver la flotte et l'armée
« des Grecs; car le dessein qu'ils avoient formé
« reste sans effet, et mon âme garde sa colère.
« Que Phénix reste avec nous, qu'il couche
« dans ma tente; demain, monté sur l'un de
« mes navires, il me suivra dans notre chère
« patrie, si toutefois il le desire; je ne veux
« point le contraindre. »

Il dit: et tous, à ce discours, restent muets de surprise, tant il prononça son refus avec un accent terrible: enfin le vieux guerrier Phénix, craignant pour la flotte des Grecs, lui dit en répandant des larmes:

« Si dans ta pensée, illustre Achille, tu as ré-
« solu ton retour; si absolument tu ne veux
« point repousser de nos vaisseaux les flammes
« dévorantes, parceque la colère a subjugué ton
« âme, comment, loin de toi, ô mon cher fils,
« pourrois-je rester seul sur ce rivage? Ton père,
« le vieux Pélée t'a confié à mes soins le jour
« qu'il t'envoya de Phthie vers Agamemnon; tu
« étois jeune alors, ignorant la guerre cruelle,
« et les conseils où les hommes deviennent il-
« lustres; aussi me chargea-t-il de t'enseigner

« tout ce qui pouvoit te rendre éloquent dans
« tes discours et brave dans tes actions. Je ne
« veux donc point m'éloigner de toi, ô mon fils,
« non, lors même qu'un dieu me promettroit,
« en chassant mes années, de rappeler ma jeu-
« nesse florissante, comme au temps où j'aban-
« donnai Hellas, féconde en belles femmes, alors
« que je fuyois le courroux de mon père Amyn-
« tor, fils d'Ormènes. Il s'irrita contre moi pour
« une jeune et belle captive : il l'aimoit avec ar-
« deur, et méprisoit son épouse, ma mère ; elle,
« embrassant mes genoux, me supplia de m'u-
« nir à cette femme, afin que le vieillard lui de-
« vînt odieux. Je me laissai persuader; j'obéis.
« Mon père s'en aperçoit bientôt; il me charge
« d'imprécations, et demande aux furies venge-
« resses que jamais un fils engendré par moi
« ne repose sur ses genoux. Le roi des enfers, et
« Proserpine, divinités terribles, exaucèrent
« ses vœux. Hélas ! je pensai l'immoler de mon
« fer aigu; mais un dieu suspendit ma colère,
« offrant à mon esprit quelle seroit ma renom-
« mée parmi le peuple, quel seroit mon op-
« probre aux yeux de tous les hommes, si, le
« seul de tous les Grecs, j'étois appelé parricide.

« Depuis lors mon âme ne put soutenir la pen-
« sée d'habiter la maison d'un père irrité. Mes
« parens, mes amis, assidus autour de moi, tâ-
« choient, par leurs prières, de me retenir dans
« mon palais ; ils immoloient les grasses brebis
« et les bœufs aux pieds robustes ; ils apportoient
« la chair succulente et délicate des sangliers,
« pour être rôtie aux flammes de Vulcain ; et,
« puisant dans des urnes profondes, tous bu-
« voient abondamment le vin du vieillard. Durant
« les neuf premières nuits ils dormirent à mes
« côtés, et me gardoient tour-à-tour ; les flam-
« beaux étoient sans cesse allumés sous les por-
« tiques des cours, ceintes de hautes murailles,
« et dans les vestibules, jusque devant les portes
« de la chambre où je reposois. Mais, quand
« la dixième nuit eut répandu ses ombres, je
« brisai ces fortes barrières, je franchis aisément
« les murs élevés des cours, et, me dérobant à
« la vue des hommes et des femmes qui me gar-
« doient, je m'enfuis au loin, à travers les vastes
« campagnes d'Hellas ; j'arrivai dans l'opulente
« Phthie, mère de nombreux troupeaux, et par-
« vins jusqu'au roi Pélée. Il me reçut avec joie,
« et m'aima comme un père aime l'enfant uni-

« que qu'il a eu dans sa vieillesse, au sein de l'a-
« bondance. Il me combla de biens, il soumit
« à mes lois un peuple nombreux ; j'habitai les
« confins de la Phthie, et régnai sur les Dolopes.
« C'est moi, ô divin Achille, qui t'ai rendu tel
« que tu es aujourd'hui, en te chérissant du fond
« de mon cœur. Jamais avec un autre que moi
« tu ne voulois aller dans les festins, et jamais
« tu ne voulois prendre la nourriture dans ton
« palais, avant que je ne t'eusse placé sur mes
« genoux, coupé tes viandes, et approché le vin
« de tes lèvres : combien de fois, sur mon sein,
« n'as-tu pas souillé ma tunique en rejetant le
« vin de ta bouche, dans ces temps d'une pé-
« nible enfance. J'ai tout souffert, tout supporté,
« pensant que, si les dieux ne m'avoient pas ac-
« cordé de famille, je t'adopterois pour mon fils,
« ô noble Achille, afin qu'un jour tu éloignasses
« de moi une destinée cruelle. Achille, dompte ta
« grande âme, tu ne dois pas garder un cœur
« impitoyable; les dieux mêmes se laissent flé-
« chir, eux qui l'emportent sur nous en vertu,
« en gloire, en puissance. Lorsqu'un coupable
« les a offensés, l'homme suppliant détourne leur
« colère par des sacrifices, des vœux pacifiques,

« des libations, et la fumée de l'encens. Les « Prières sont filles de Jupiter; boiteuses, le « front ridé, levant à peine un humble regard, « elles se hâtent avec inquiétude sur les pas de « l'Injure: mais l'Injure est vigoureuse, ses pieds « sont légers; elle parcourt toute la terre en « outrageant les hommes, et devance les Prières « timides, qui viennent après guérir les maux « qu'elle a produits. Ces filles de Jupiter s'ap- « prochent de celui qui les honore, elles lui prê- « tent leur secours, et comblent ses vœux. Mais « si un homme, sourd à leur voix, les repousse « d'un cœur inflexible, elles montent vers le fils « de Saturne, qu'elles implorent pour que l'In- « jure s'attache aux pas de cet homme et les venge « avec rigueur. Toi donc, Achille, rends à ces « filles de Jupiter ce respect qui fléchit le cœur « des héros. Si Atride ne te combloit pas de pré- « sents; s'il ne disoit pas ceux qu'il te destine à « l'avenir; si toujours il nourrissoit un ressenti- « ment opiniâtre, je ne t'engagerois point à dé- « pouiller ton courroux et à secourir les Grecs « malgré leurs prières; mais il te donne aujour- « d'hui de grands biens et t'en promet encore; « il envoie pour te supplier les guerriers les plus

« illustres, et choisit dans toute l'armée tes amis
« les plus chers : ne méprise pas leurs discours,
« ni leurs avances ; rien ne pourroit désormais
« excuser ta colère. Nous savons la renommée
« des héros qui vécurent dans les temps recu-
« lés : quand une violente colère s'emparoit de
« leur âme, ils se laissoient apaiser par des
« présents et fléchir par des prières. Je me
« rappelle une aventure ancienne, un fait qui
« n'est pas récent; mais, tel qu'il s'est passé,
« je vous le dirai, ô mes amis. Les Curètes et les
« braves Ætoliens combattoient autour des rem-
« parts de Calydon; ces deux peuples s'égor-
« geoient avec furie : les Ætoliens, pour dé-
« fendre la riante Calydon; les Curètes, brû-
« lant de la ravager. Diane, assise sur un tróne
« d'or, avoit allumé cette affreuse guerre, s'in-
« dignant contre OEnéus, qui négligea de lui
« consacrer les prémices de sa vigne féconde ;
« et, tandis que les autres dieux savouroient le
« parfum des hécatombes, soit oubli, soit né-
« gligence, seule de toutes les divinités, cette
« fille du grand Jupiter ne reçut point d'of-
« frandes. Ah! combien ce héros en fut puni!
« Dans sa colère, la vierge divine qui se plaît

« à lancer des flèches envoie un farouche san-
« glier aux dents éclatantes, qui, en parcou-
« rant les champs d'OEnéus, y cause d'affreux
« ravages; il renverse sur la terre des arbres
« élevés, arrache leurs profondes racines, et
« détruit leurs fruits éclatants. Méléagre, fils
« d'OEnéus, ayant rassemblé, de plusieurs vil-
« les, des chasseurs et des chiens vigoureux,
« extermine le monstre; une foible troupe n'au-
« roit pu le terrasser, tant il étoit terrible, tant
« il fit monter sur le bûcher funèbre un grand
« nombre de héros. Cependant la déesse fit naî-
« tre la discorde et la guerre entre les Curètes
« et les Ætoliens, qui se disputoient la tête et
« la dépouille velue du sanglier. Tout le temps
« que le brave Méléagre parut dans les combats,
« les Curètes éprouvèrent de grands maux, et
« ne purent, quoique nombreux, rester près
« des murailles; mais, lorsque ce héros se fut
« livré à la colère qui trouble l'esprit même des
« plus sages, le cœur plein de courroux contre
« sa mère Althée, il languit dans le repos au-
« près de la belle Cléopâtre, sa fidèle épouse.
« Elle étoit fille de l'aimable Marpasse et d'I-
« dée, le plus vaillant des hommes qui existè-

« tèrent autrefois, Idée, qui osa s'armer d'un « arc contre le puissant Apollon, pour disputer « à ce dieu l'aimable Marpasse, son épouse. Ce « fut cette même Cléopâtre que, dans leur pa- « lais, ses parents surnommèrent Alcyonée ; « car sa mère, partageant les malheurs de la « gémissante Alcyone, versa d'abondantes lar- « mes quand elle fut enlevée par le brillant « Apollon. Ainsi Méléagre, près de son épouse, « nourrissoit un chagrin dévorant, irrité des « imprécations de sa mère, qui, dans sa vive « douleur, prioit les dieux de punir le meurtre « de son frère, et qui, frappant la terre de ses « mains, à genoux, le sein baigné de larmes, « demandoit à Pluton et à l'horrible Proser- « pine la mort de son fils. Erinnys, errante au « sein des ténèbres, l'entendit du fond de l'É- « rèbe, Érinnys qui porte un cœur implacable. « Cependant le tumulte et le bruit éclatent de- « vant les murs de la ville, et les tours sont « ébranlées : les vieillards ætoliens viennent « implorer le héros ; ils lui envoient les véné- « rables prêtres des dieux, pour qu'il se hâte « de repousser l'ennemi, et on lui promet des « présents magnifiques. Il choisira dans les

« champs les plus fertiles de la riante Calydon
« cinquante arpents d'une terre féconde, dont
« une moitié soit abondante en vignes, et dont
« l'autre soit propre au labourage. Le vieux
« guerrier OEnéus l'appelle en versant des lar-
« mes: debout sur le seuil élevé de la cham-
« bre de Méléagre, il ébranle les portes solides
« en suppliant son fils; les sœurs, la vénérable
« mère du héros, le supplient aussi; mais il reste
« toujours plus inflexible. Enfin ses amis les
« plus chers et les plus fidèles l'implorent tour-
« à-tour; mais ils ne parviennent à le fléchir
« que lorsque son palais est ébranlé, que les
« Curètes ont escaladé les tours et embrasé la
« ville: alors sa jeune épouse le prie en pleu-
« rant; elle lui représente les maux affreux qui
« menacent tous les citoyens dans la prise de
« leur patrie, les guerriers immolés, la ville que
« le feu réduit en cendre, et les soldats entraî-
« nant les enfants et les femmes. Méléagre est
« ému au tableau de ces malheurs; il se lève;
« se revêt d'armes éclatantes, et repousse l'heure
« fatale loin des Ætoliens; mais il ne céda qu'à
« son courage. Ceux-ci ne lui accordèrent point
« les présents nombreux et magnifiques: il les

« préserva du malheur sans obtenir de récom-
« pense. Achille, ne garde point dans ton âme
« une telle pensée; puissent les dieux t'en dé-
« tourner! O mon ami, il seroit affreux d'avoir à
« défendre nos vaisseaux embrasés: accepte nos
« présents, les Grecs t'honoreront comme un
« dieu; mais si, après avoir méprisé nos dons,
« tu affrontois les combats cruels, ne pense pas
« obtenir les mêmes honneurs, quand bien
« même tu finirois la guerre. »

« O Phénix, lui répond Achille, toi qui pris
« soin de mon enfance, vieillard aimé des dieux,
« ces honneurs ne me touchent point. Jupiter
« protégera ma gloire près de mes noirs vais-
« seaux, tant qu'un souffle de vie résidera dans
« mon sein, tant que mes genoux aideront ma
« course rapide. Mais écoute, Phénix; grave
« ces paroles dans ton âme: ne trouble plus
« mon cœur par tes plaintes et tes gémissements
« en faveur du fils d'Atrée; ce n'est pas lui que
« tu dois chérir, tu deviendrois odieux à ton
« ami; il te convient au contraire de t'unir à moi
« et d'outrager celui qui m'outrage. Viens par-
« tager mon empire et mes honneurs; ces prin-
« ces rapporteront ma réponse : toi, repose ici

« sur une molle couche; demain, au lever de « l'aurore, nous résoudrons ou de retourner dans « notre patrie, ou de rester sur ces bords. »

Il dit : puis en silence il fait signe des yeux à Patrocle de préparer le lit moelleux de Phénix, afin que les autres guerriers songent à hâter leur départ. Alors Ajax, le noble fils de Télamon, parle en ces mots :

« Fils de Laërte, ingénieux Ulysse, partons; « jamais par de tels moyens nous ne parvien- « drons à notre but. Hâtons-nous de redire aux « Grecs cette réponse, quoique peu favorable, « eux qui dans l'assemblée nous attendent avec « impatience. Achille porte en son sein une « âme altière et féroce; le cruel! il méprise l'a- « mitié de ses compagnons, cette amitié dont « nous l'honorâmes dans les camps plus qu'au- « cun de nos héros. Cœur implacable! d'autres « acceptent une rançon pour le meurtre d'un « fils ou d'un frère; l'assassin lui-même, en sa- « crifiant ses richesses, reste dans sa patrie, et « son ennemi satisfait laisse dormir la vengeance « au fond de son âme; mais, pour toi, les dieux « t'ont donné un caractère inflexible et barbare « à cause d'une seule captive. Achille, nous

« t'en offrons sept d'une rare beauté, et avec « elles de nombreux présents. Montre-nous « donc des sentiments plus doux, respecte ce « toit hospitalier; songe qu'envoyés par l'armée, « c'est nous qui sommes venus sous ta tente, « nous, de tous les Grecs, tes amis les plus ten- « dres et les plus chers. »

« Prince des peuples, illustre Ajax, fils de « Télamon, lui répond Achille, tous tes dis- « cours sont dictés par la raison, mais mon « cœur s'enfle de colère au souvenir de cet « Atride qui m'a outragé en présence de tous « les Grecs, et qui m'a traité comme un vil es- « clave. Allez donc, et portez-lui ma réponse : « je ne songerai à la guerre cruelle que lorsque « le fils de Priam, le vaillant Hector, viendra « attaquer le camp des Thessaliens à travers « les Argiens immolés et leur flotte livrée aux « flammes. Alors, près de ma tente et de mes « navires, quelle que soit la furie d'Hector, j'es- « père l'éloigner des combats. »

A ces mots, les ambassadeurs prennent une large coupe, et, après avoir fait des libations, ils retournent vers les navires des Grecs. Ulysse marchoit le premier. Cependant Patrocle or-

donne à ses compagnons et à ses captives de préparer le lit moelleux de Phénix : aussitôt, dociles à cet ordre, ils dressent le lit, étendent les peaux de brebis, les tapis colorés, et le tissu d'un lin délicat. C'est là que repose le vieillard en attendant le retour de l'aurore. Achille se retire dans le lieu le plus reculé de sa tente, et près de lui s'endort une femme qu'il amena de Lesbos, la belle Diomède, fille de Phorbas. Patrocle regagne aussi sa couche, accompagné de la jeune Iphis, que lui céda le vaillant Achille lorsque ce héros prit la superbe Syros, ville d'Ényée.

A peine les envoyés sont-ils arrivés dans la tente d'Atride, que les fils des Grecs leur présentent des coupes d'or et s'empressent en foule autour d'eux pour les interroger; mais Agamemnon, roi des hommes, le premier leur parle en ces mots :

« Dis-moi, prudent Ulysse, ô toi la gloire
« des Grecs, consent-il à repousser loin de nos
« vaisseaux la flamme dévorante? ou bien re-
« fuse-t-il? et la colère règne-t-elle encore dans
« cette âme superbe? »

« Noble fils d'Atrée, roi plein de gloire, lui

« répond Ulysse, non il ne veut point calmer
« son courroux; son âme, au contraire, est
« remplie d'une nouvelle fureur; il te méprise
« ainsi que tes présents, et t'engage à méditer
« avec nos chefs sur les moyens de sauver la
« flotte et l'armée des Grecs. Il menace, dès que
« brillera l'aurore, de lancer à la mer ses forts
« navires garnis de rames; il veut même con-
« seiller à tous les autres Grecs de retourner dans
« leurs foyers. Vous ne verrez jamais, dit-il, le
« dernier jour d'Ilion; le bras puissant de Jupi-
« ter le protége, et les Troyens sont pleins de
« confiance. Telles sont ses paroles: ceux qui
« m'ont suivi te diront les mêmes choses, et
« Ajax, et ces deux hérauts pleins de sagesse.
« Le vieux Phénix est resté dans la tente d'A-
« chille, qui l'exhorte à monter demain sur
« l'un de ses navires pour le suivre dans leur
« chère patrie, si toutefois Phénix le desire;
« Achille ne veut point le contraindre. »

Ainsi parle Ulysse. Tous, à ce discours, restent muets de surprise, tant ce refus leur est cruel. Enfin le généreux Diomède s'écrie:

« Puissant Atride, Agamemnon, roi des hom-
« mes, plût aux dieux que tu n'eusses jamais

« imploré le fils de Pélée en lui offrant de « nombreux présents! Son âme est fière, et tu « la rends plus superbe encore. Ne songeons « plus à lui; qu'il parte, ou qu'il demeure; il re- « paroîtra dans les combats, soit poussé par sa « valeur, soit guidé par un dieu. Pour vous, « guerriers, obéissez à ma voix: maintenant « prenez quelque repos, et soutenez votre cou- « rage avec le pain et le vin; c'est la force et la « vigueur de l'homme. Demain, au retour bril- « lant de l'aurore, Agamemnon, tu rassemble- « ras devant nos vaisseaux les cavaliers et les « fantassins, et toi-même combattras aux pre- « miers rangs. »

Il dit: et tous les rois charmés applaudissent au discours du brave Diomède. Chacun alors, après les libations, va retrouver sa couche, et savourer les doux bienfaits du sommeil.

FIN DU NEUVIÈME CHANT.

L'ILIADE.

CHANT DIXIÈME.

Tous les chefs des Grecs, vaincus par les charmes du repos, dormoient dans leurs tentes auprès de leurs navires; mais Agamemnon, pasteur des peuples, ne goûte point les douceurs du sommeil: mille soins divers agitent sa pensée. Ainsi que l'époux de la blonde Junon lance de fréquents éclairs, quand il prépare les pluies abondantes, la grêle, et la neige dont les flocons blanchissent les campagnes, ou bien les maux affreux de la guerre: ainsi, de son sein, Agamemnon laisse exhaler de nombreux soupirs, et ses entrailles sont émues de douleur. Chaque fois qu'il contemple le camp

des Troyens, il admire ces feux multipliés brillant autour d'Ilion, et entend avec effroi le son des flûtes et des chalumeaux se mêler au tumulte des guerriers; puis, arrêtant ses regards sur l'armée des Grecs, désespéré, il arrache sa chevelure en implorant Jupiter, et sa poitrine pousse de profonds gémissements. Le parti qui lui semble préférable est d'abord de se rendre auprès de Nestor, fils de Nélée, afin de décider avec lui par quel moyen salutaire il éloignera des Grecs le malheur qui les menace. Soudain il se lève, revêt sa tunique, attache à ses pieds de riches brodequins, jette autour de lui une peau fauve, encore tachée de sang, dépouille d'un énorme lion, et s'arme d'une lance. Cependant le même trouble agitoit Ménélas; le sommeil n'approchoit point de ses yeux; il pensoit à tous les maux que souffroient les Argiens, qui, pour sa cause, avoient traversé les plaines liquides, et étoient venus devant Troie porter une guerre funeste. A l'instant il se couvre de la peau tachetée d'un léopard, pose sur sa tête un casque d'airain, de sa main vigoureuse il saisit une lance, et se hâte d'aller éveiller son frère, le puissant roi des Argiens, que les peuples ho-

noroient comme un dieu. Il le trouve à la poupe du vaisseau, revêtant des armes étincelantes; sa présence comble de joie le cœur d'Agamemnon. Alors le brave Ménélas lui dit:

« Pourquoi revêtir tes armes, ô mon frère?
« Veux-tu engager l'un de nos compagnons à
« observer de près le camp des Troyens? Ah!
« combien je redoute qu'aucun guerrier ne
« veuille aller seul à travers les ténèbres épier
« nos ennemis: celui qui oseroit tenter une telle
« entreprise, sans doute auroit un cœur rempli
« d'audace. »

« Généreux Ménélas, répond le puissant Aga-
« memnon, il me faut, ainsi qu'à toi, un con-
« seil salutaire pour sauver les Grecs et défendre
« nos vaisseaux, puisque Jupiter a changé de
« pensée: maintenant les seules offrandes d'Hec-
« tor lui sont agréables. Non, jamais je n'ai vu,
« jamais je n'ai ouï raconter qu'un homme ait
« en un jour immolé tant de guerriers qu'en a
« tué parmi nous Hector chéri de Jupiter. Ce
« héros n'est point le fils d'une déesse, il n'est
« point issu d'un dieu, et pourtant il accomplit
« des exploits que les Argiens se rappelleront
« long-temps dans les siècles à venir. Ménélas,

« parcours les vaisseaux avec rapidité, appelle « Ajax et Idoménée : moi, je vais trouver le « prudent Nestor; je le conjurerai de se lever et « de me suivre jusque vers la troupe sacrée des « gardes, afin qu'il leur donne de sages con- « seils ; ils écouteront sa voix, puisque c'est son « fils qui les commande, avec Mérion, l'écuyer « d'Idoménée : c'est à eux, tu le sais, que nous « avons confié le commandement des gardes. »

« Quels sont ensuite tes ordres, lui demande « Ménélas? que me prescris-tu? Dois-je demeu- « rer avec eux et attendre ton retour, ou revoler « près de toi après leur avoir dit ta volonté? »

« Demeure, lui dit Agamemnon, de peur « que dans notre course nous ne puissions nous « rencontrer; car de nombreuses routes traver- « sent notre camp. Par-tout, sur ton passage, « commande à haute voix de veiller avec soin; « appelle chaque héros par le nom de son père « et de ses ancêtres; honore ces guerriers; dé- « pose tout orgueil, et nous-mêmes travaillons « avec zèle, puisque Jupiter, à notre naissance, « nous imposa cette dure nécessité. »

Agamemnon, ayant envoyé son frère chargé d'exécuter les ordres, se rend lui-même auprès

de Nestor, pasteur des peuples; il le trouve dans sa tente, non loin de son vaisseau, reposant sur un lit moelleux; à ses côtés sont ses armes brillantes, un bouclier, deux flèches, et un casque étincelant: là est aussi le riche baudrier que ceint le vieillard, lorsqu'à la tête de ses troupes il s'arme pour la guerre funeste aux héros; car il ne cède point encore à la froide vieillesse. Appuyé sur son coude, sa tête élevée, Nestor adresse la parole au fils d'Atrée, et s'écrie:

« Qui es-tu, ô toi qui, seul, parcours ainsi le
« camp et les navires, au sein de la nuit téné-
« breuse, tandis que tous les autres hommes se
« livrent au sommeil? Est-ce un des gardes que
« tu cherches, ou l'un de tes compagnons?
« Parle, ne m'approche pas sans me répondre.
« Que te faut-il? »

« Fils de Nélée, répond le grand Agamemnon,
« Nestor, la gloire des Grecs, reconnois cet
« Atride que Jupiter accable de douleurs plus
« qu'aucun autre mortel, et sans doute pour
« toujours, tant que le souffle de ma vie animera
« mon sein, et que mes genoux pourront se
« mouvoir. J'erre maintenant; le doux sommeil

« ne peut approcher de mes yeux ; la guerre et « les malheurs des Grecs occupent seuls ma « pensée ; je crains pour les enfants de Danaüs ; « mon âme n'est point rassurée ; tous mes esprits « sont émus ; mon cœur palpitant semble vou- « loir s'échapper de mon sein, et tous mes « membres tremblent d'effroi. Mais si les mêmes « soins t'agitent, et si tu ne cèdes point au re- « pos, viens, allons trouver les gardes ; visitons- « les, de peur que, vaincus par la fatigue et le « sommeil, ils ne soient endormis, ou qu'ils « oublient de placer les sentinelles. Nos enne- « mis campent près de nous, et nous ignorons « si, durant la nuit, ils n'ont pas résolu de « nous attaquer. »

« Fils d'Atrée, Agamemnon, roi puissant, lui « répond Nestor, non, le prévoyant Jupiter n'ac- « complira pas tous les desseins que nourrit l'es- « poir d'Hector, et je pense que lui-même seroit « accablé par de nombreuses douleurs, si Achille « éloignoit de son cœur une colère funeste. Ce- « pendant je te suivrai avec joie, éveillons le « brave fils de Tydée, Ulysse, le rapide Ajax, « et le fils vaillant de Phylée ; mais il faut qu'un « autre guerrier se hâte d'avertir Ajax, fils de

« Télamon, et le roi Idoménée, dont les vais-
« seaux sont séparés des nôtres par un grand es-
« pace. Agamemnon, quel que soit mon amour
« et mon respect pour Ménélas, j'oserai l'accu-
« ser, et, dût ton cœur s'irriter contre moi, je
« ne puis me taire. Quoi! il s'abandonne au re-
« pos, et laisse à toi seul tout le soin de la guerre!
« tandis qu'il devroit s'empresser autour de nos
« chefs en les suppliant, car une dure nécessité
« pèse sur nous. »

Agamemnon, roi des hommes, lui répond aussitôt :

« Vieillard, en toute autre occasion je t'exci-
« terois moi-même à l'accuser: souvent il reste
« dans le repos et refuse d'agir, non par lâcheté
« ou par imprudence ; mais, les yeux attachés
« sur moi, il attend mon exemple. Aujourd'hui
« cependant il s'est levé le premier, et s'est rendu
« dans ma tente. Je l'ai envoyé chercher ceux
« que tu demandes; viens donc, nous les trouve-
« rons vers les portes du camp, parmi les gardes,
« où je leur ai dit de se réunir. »

« S'il en est ainsi, répond le vieux Nestor, les
« Grecs ne s'indigneront point contre Ménélas,
« et ne refuseront point de lui obéir quand il

« excitera quelqu'un de nos guerriers, ou lui or-
« donnera de combattre. »

En disant ces mots, il revêt sa tunique, attache à ses pieds de riches brodequins, se couvre tout entier d'un manteau de pourpre qui l'enveloppe deux fois, et sur lequel éclate un léger duvet; il saisit une forte lance armée d'une pointe d'airain, et s'avance, le premier, vers les vaisseaux des Grecs. D'abord il appelle Ulysse, dont la prudence égale celle de Jupiter; sa voix parvient jusqu'à ce héros, qui sort de sa tente et leur tient ce discours:

« Pourquoi donc errer seuls dans le camp, et
« parmi les navires, au sein de la nuit ténébreuse?
« Quel si grand péril nous menace? »

« Noble fils de Laërte, Ulysse, répond Nestor,
« ne t'irrite pas: tant de maux accablent les
« Grecs! Viens, hâtons-nous d'éveiller les chefs,
« avec qui nous devons résoudre de fuir ou de
« combattre. »

Aussitôt Ulysse rentre dans sa tente, jette sur ses épaules un bouclier, et s'éloigne avec ces deux guerriers. Ils arrivent auprès de Diomède, fils de Tydée; ils le trouvent couché hors de sa tente et revêtu de ses armes; autour de lui dorment

ses compagnons, la tête appuyée sur leurs boucliers; leurs lances sont enfoncées dans la terre du côté de la poignée, et l'airain de la pointe resplendit au loin comme la foudre du puissant Jupiter. Le héros dormoit aussi sur la peau d'un bœuf sauvage, et sous sa tête étoit déployé un tapis éclatant. Le sage Nestor s'arrête près de Diomède, le touche légèrement du pied, l'éveille; et, blâmant son repos :

« Lève-toi, dit-il, ô fils de Tydée : pourquoi « t'abandonner toute la nuit au sommeil? Ne « sais-tu pas que les Troyens occupent la colline « qui domine la plaine, qu'ils sont campés près « de nos vaisseaux, et qu'un court espace les sé- « pare de nous? »

Il dit : soudain le héros s'arrache au sommeil, et laisse échapper ces paroles :

« Tu es infatigable, ô vieillard; tu ne cesses « jamais tes pénibles travaux. Quoi! parmi les « fils des Grecs, n'est-il pas d'autres guerriers « plus jeunes pour aller de toutes parts avertir « nos princes? Mais, ô vieillard, ton ardeur est « invincible. »

« Ami, lui répond le prudent Nestor, tes dis- « cours sont toujours pleins d'équité. Il est vrai,

« j'ai des fils vaillants et de nombreux guerriers:
« l'un d'eux, sans doute, pouvoit avertir nos
« rois; mais un danger pressant nous menace;
« notre destinée à tous est sur le tranchant du
« glaive, un instant peut décider de la perte ou
« du salut des Grecs. Diomède, va toi-même
« éveiller l'impétueux Ajax et le fils de Phylée;
« tu es plus jeune que moi; va, puisque tu as
« pitié de ma vieillesse. »

Aussitôt Diomède jette sur ses épaules la peau fauve d'un énorme lion; elle tombe jusqu'à ses pieds; puis il saisit une lance, s'éloigne, et revient bientôt accompagné des autres guerriers.

Lorsque tous ces princes sont arrivés au milieu des gardes, ils trouvent les chefs, qui, loin de se livrer au repos, veilloient avec soin; tous sont couverts de leurs armes. Comme des chiens vigilants qui, près de la bergerie, ont la garde du troupeau: s'ils entendent un loup dévorant se précipiter, à travers la forêt, du haut des montagnes, contre lui soudain ils excitent à grands bruits le courage des bergers, et pour eux il n'est plus de repos: ainsi les gardes, repoussant le doux sommeil de leurs paupières, veilloient durant cette nuit terrible. Sans cesse

ils étoient tournés vers la plaine pour écouter les pas des Troyens. A cette vue, le vieux Nestor se réjouit, les encourage par ses discours, et leur adresse ces mots :

« O mes enfants, dit-il, comme à présent « veillez toujours avec zèle. Ne vous laissez point dompter par le sommeil, de peur « que nous ne soyons un sujet de joie pour nos « ennemis. »

A ces mots, il franchit le fossé ; il est suivi de tous les rois qui doivent assister au conseil. Parmi eux paroissent Mérion et l'illustre fils de Nestor, qu'ils ont appelés pour prendre part aux délibérations. Quand ils ont traversé le fossé, ils se placent en un lieu que n'avoit point souillé le sang des cadavres, à l'endroit où le vaillant Hector s'étoit retourné après avoir immolé tant de Grecs, et lorsque la nuit eut répandu ses ombres. C'est là qu'étant assis ils discouroient entre eux ; mais le prudent Nestor se lève, et leur tient ce discours :

« Amis, est-il parmi vous un héros assez con- « fiant en son courage pour oser pénétrer au mi- « lieu des Troyens valeureux ? Peut-être il sur- « prendra quelque ennemi éloigné du camp, ou

« du moins il saura quels sont les discours des « Troyens, quels projets ils méditent ; s'ils veu- « lent rester autour de notre flotte, loin de leurs « remparts, ou s'ils retourneront dans la ville « après avoir vaincu les Grecs. Celui qui, « ayant pénétré leurs desseins, reviendroit parmi « nous sans blessure, se couvriroit d'une gloire « immortelle aux yeux de tous les hommes, et « nous lui destinons un présent magnifique. « Tous les princes qui commandent à nos forts « navires lui donneront une brebis noire et son « jeune agneau encore à la mamelle; récom- « pense à nulle autre semblable; et toujours il « assistera à nos repas et à nos fêtes. »

Ainsi parle Nestor. Tous gardent un profond silence; enfin le vaillant Diomède s'avance au milieu de l'assemblée, et s'écrie :

« Nestor, mon courage, mon ardeur, m'ex- « citent à pénétrer dans le camp de nos ter- « ribles ennemis; mais, si un autre guerrier « vouloit me suivre, ma confiance seroit plus « grande; j'en aurois plus d'audace : quand « deux hommes marchent ensemble, ils obser- « vent mutuellement les moyens d'éviter les « dangers. Seul, au contraire, quelque sage

« qu'on soit, l'esprit est moins prompt, et le « jugement moins sûr. »

A ces mots, plusieurs guerriers veulent suivre Diomède; les deux Ajax, disciples de Mars, Mérion, le fils de Nestor, et le vaillant Atride Ménélas, tous veulent accompagner ses pas; le courageux Ulysse veut aussi pénétrer dans le camp des Troyens, car son cœur est animé d'une noble audace. Alors Agamemnon, roi des hommes, parle ainsi dans le conseil:

« Diomède, héros cher à mon cœur, choisis « le compagnon que tu desires, désigne le plus « brave de ces chefs, puisqu'un grand nombre « brûle de te suivre; mais toi, par respect pour « la naissance, ne repousse pas le guerrier le « plus courageux; et, cédant à cette crainte, ne « préfère pas un homme timide parcequ'il « tiendroit un rang plus élevé. »

Il parloit ainsi, car il craignoit pour son frère, le blond Ménélas. Diomède lui répondit alors:

« Si tu me permets de choisir mon compa- « gnon, pourrois-je oublier le divin Ulysse, si « sage et si brave dans les dangers, lui que « chérit la déesse Minerve? Qu'il m'accom-

« pagne, et tous les deux nous reviendrions du « milieu des flammes, tant est grande sa pru- « dence.

« Fils de Tydée, lui dit le patient Ulysse, ne « me prodigue ni la louange, ni le blâme; tu « parles devant les Grecs qui me connoissent. « Mais allons, bientôt les ténèbres vont dispa- « roître, l'aurore approche, les astres précipi- « tent leur marche, la nuit a déja fait les deux « tiers de son cours, et le troisième nous reste « à peine. »

Il dit: tous deux revêtent leurs armes terribles; le brave Thrasymède donne un bouclier et une épée à deux tranchants au fils de Tydée, qui laissa la sienne dans son navire; il lui pose sur la tête un casque de cuir, sans cimier, et sans aigrette; cette armure, appelée Cataitux, est destinée à couvrir le front des jeunes guerriers. Mérion donne à Ulysse un arc, un carquois, et une épée; il lui pose aussi sur la tête un casque de peau: l'intérieur est revêtu de plusieurs courroies, solidement entrelacées; au-dehors et tout autour paroissent pressées et rangées avec art les dents blanches d'un sanglier dévorant; le milieu est garni d'un

épais tissu de laine. Ce casque est celui qu'Autolycus enleva, dans Éléone, à Amyntor, quand il ravagea les superbes palais de ce guerrier, fils d'Hormène. Dans la ville Scandie, Autolycus le céda à Amphidamas, de Cythère; Amphidamas le remit à Molus, comme un présent de l'hospitalité: ce guerrier voulut que son fils Mérion le portât dans les batailles; et maintenant placé sur la tête d'Ulysse, il protége les jours de ce héros.

Quand ils ont revêtu ces armes redoutables, ils partent et s'éloignent des autres chefs; alors Minerve envoie un héron qui vole à leur droite, près du chemin qu'ils parcourent; leurs yeux ne peuvent pas le découvrir à travers les ombres de la nuit, mais ils ont entendu sa voix éclatante. Ulysse, charmé de cet augure, invoque Minerve en ces mots:

« Écoute ma voix, fille du grand Jupiter, toi
« qui m'as assisté dans tous mes travaux, à qui
« je ne puis dérober aucune de mes démar-
« ches; ô Minerve, sur-tout maintenant prouve-
« moi ton amour; fais que nous ne retournions
« pas vers nos vaisseaux sans nous être cou-
« verts de gloire par une action mémorable,

« et que les Troyens en gardent le souvenir. »

A son tour, le brave Diomède invoquoit la déesse, et prioit en ces mots :

« Écoute aussi ma voix, ô fille indomptable « de Jupiter, accompagne mes pas, comme ja- « dis tu accompagnas dans Thèbes mon père « Tydée, lorsqu'il étoit ambassadeur des Grecs. « Il laissa sur les rives de l'Asope ses vaillants « compagnons, et porta des paroles pacifiques « aux fils de Cadmus. A son retour, aidé par toi, « grande déesse, il accomplit des faits glorieux, « parceque, bienveillante pour lui, tu daignas « l'assister. Daigne aussi me protéger et me dé- « fendre : je t'immolerai une génisse bondis- « sante, au large front, et que nul homme n'aura « mise sous le joug. Oui, je te l'immolerai, après « avoir doré ses cornes naissantes. »

Tels étoient leurs vœux : Pallas les exauça. Dès qu'ils ont imploré la fille du grand Jupiter, ces guerriers, semblables à deux lions, s'avancent au sein de la nuit ténébreuse, à travers le carnage, les cadavres, les larmes, et le sang.

Cependant Hector ne permet pas non plus que les Troyens valeureux restent ensevelis dans le sommeil : il convoque les princes et les plus

illustres chefs de l'armée; quand ils sont rassemblés, il leur suggère de sages avis, et leur dit :

« Qui d'entre vous, pour le riche présent « que je lui garantis, veut tenter une grande « entreprise? Cette récompense comblera tous « ses vœux. Oui, je donnerai un char et deux « chevaux à la tête superbe, les plus beaux qui « soient sur les légers vaisseaux des Grecs, à « celui qui osera, pour lui quelle gloire! aller « près de la flotte ennemie, afin d'apprendre « si, comme auparavant, les navires sont gardés « avec soin; ou si, domptés par nos coups, les « Grecs ont résolu de fuir; ou si, enfin, accablés « par les fatigues, ils ont cessé de veiller durant « la nuit. »

Ainsi parle Hector; et tous gardent un profond silence. Parmi les Troyens étoit un guerrier nommé Dolon, fils du héraut Eumède; il possédoit une grande abondance d'or et d'airain : frère unique de cinq sœurs, sa figure étoit peu agréable; mais il étoit léger à la course. Alors, s'avançant au milieu des Troyens, il adresse à Hector ces paroles :

« Hector, mon courage et mon ardeur m'ex-

« citent à m'avancer près de la flotte des Grecs,
« pour apprendre ce que tu desires. Mais élève
« ton sceptre, jure de me donner les chevaux et
« le char qui porte dans les batailles le noble
« fils de Pélée. Je ne serai point un observateur
« inutile, je ne tromperai pas ton attente; oui,
« je pénétrerai dans le camp des ennemis, j'irai
« jusqu'au vaisseau d'Agamemnon, où, sans
« doute, les plus illustres chefs délibèrent s'ils
« doivent fuir ou combattre. »

Soudain Hector lève son sceptre, et lui fait ce serment:

« Je prends à témoin Jupiter lui-même, le
« formidable époux de Junon, que nul autre
« Troyen ne sera traîné par ses coursiers; je jure
« qu'ils feront à jamais ta gloire. »

Il dit: ces vains serments ne s'accompliront pas, mais ils enflamment le cœur de Dolon. Aussitôt il jette sur ses épaules un arc recourbé, revêt la dépouille d'un loup éclatant de blancheur, pose sur sa tête un casque fait avec la peau d'une belette, saisit un javelot acéré, et, loin de l'armée, il marche vers les vaisseaux. Hélas! il ne reviendra point parmi les Troyens redire son message à Hector. Lorsqu'il s'est éloi-

gné du camp où reposent les chevaux et les soldats, il poursuit sa course avec célérité; le sage Ulysse l'aperçoit, et dit à Diomède :

« Fils de Tydée, je vois venir à nous un « guerrier du camp des Troyens; j'ignore si son « dessein est d'épier nos vaisseaux ou d'enlever « les dépouilles des morts : laissons-le s'avancer « un peu dans la plaine, fondons ensuite sur « lui avec impétuosité; si, plus léger à la course, « il pense nous échapper, poursuis-le de ta lance « du côté des vaisseaux, de peur qu'il ne s'é- « chappe vers la ville. »

En parlant ainsi, tous les deux s'écartent du chemin et se cachent parmi les cadavres. L'imprudent les passe d'un pied rapide; quand il est éloigné de toute la longueur d'un sillon, tracé par des mules plus promptes que les bœufs à traîner la pesante charrue dans un terrain fertile, les deux guerriers courent sur lui; au bruit de leurs pas, Dolon s'arrête, espérant, dans le fond de l'âme, que ses compagnons viennent de l'armée des Troyens le rappeler par l'ordre d'Hector; mais lorsque les deux guerriers sont à la portée du trait, et même plus rapprochés, il a reconnu des guerriers ennemis. Soudain il

s'enfuit, emporté par ses genoux agiles. Les héros grecs se hâtent de le poursuivre: tels deux limiers à la dent cruelle, et exercés à la chasse, sans relâche poursuivent un lièvre ou un faon timide qui fuit en bêlant; de même, Diomède et le terrible Ulysse coupent la retraite au Troyen, et le poursuivent avec ardeur. Mais, lorsque, se dirigeant vers les vaisseaux, il est prêt à tomber au milieu des gardes, Minerve donne une force nouvelle au fils de Tydée, afin que nul autre Grec ne se glorifie d'avoir le premier frappé Dolon. Diomède le presse de son fer aigu, et s'écrie:

« Arrête, ou je t'atteins avec ma lance, et je ne « crois pas alors que tu échappes à la mort cer- « taine que te réserve mon bras. »

Il dit, lui jette un javelot, mais le manque à dessein; la pointe brillante rase l'épaule droite et s'enfonce dans la terre. Dolon s'arrête en tremblant, il balbutie, ses dents s'entre-choquent, il est pâle de frayeur: bientôt, hors d'haleine, les deux guerriers l'atteignent et le saisissent; alors, fondant en larmes, il les implore en ces mots:

« Laissez-moi la vie, je vous donnerai une « forte rançon: je possède en ma demeure de

« l'airain, de l'or, et du fer richement travaillé :
« sans doute mon père vous combleroit de dons
« immenses s'il savoit que je respire encore sur
« les vaisseaux des Grecs. »

« Rassure-toi, lui dit le prudent Ulysse, re-
« pousse loin de ton esprit la pensée de la mort.
« Mais, dis-moi, parle avec franchise; pourquoi,
« loin du camp, viens-tu seul vers nos vaisseaux
« à travers la nuit ténébreuse, tandis que tous
« les autres mortels goûtent le sommeil? Est-ce
« pour enlever les dépouilles des morts? Hector
« t'a-t-il envoyé près de notre flotte pour nous
« épier? ou viens-tu guidé par ton propre cou-
« rage? »

Dolon, que soutiennent à peine ses genoux tremblants, lui répond aussitôt :

« Imprudent que je suis! Hector m'a plongé
« dans de grands malheurs. Il jura de me donner
« les rapides coursiers et le char étincelant de l'il-
« lustre fils de Pelée; il m'ordonna ensuite d'al-
« ler, à travers les ténèbres, près des troupes
« ennemies, afin d'apprendre si, comme au-
« paravant, les navires étoient gardés avec soin,
« ou si, domptés par nos coups, vous aviez ré-
« solu la fuite; ou si enfin, accablés par les fa-

« tigues, vous aviez cessé de veiller durant la « nuit. »

« Certes, reprend Ulysse en souriant, ton cœur « aspiroit à un prix bien glorieux, les coursiers « du terrible fils de Pélée ! Sais-tu qu'il est dif- « ficile à la main des hommes de les dompter, et « que nul ne peut les conduire, si ce n'est Achille « lui-même, né d'une mère immortelle. Mais, « dis-moi, parle sans détour, en quels lieux as- « tu laissé Hector, pasteur des peuples ? Où re- « posent ses armes terribles, ses coursiers ? Où « sont placés les gardes et les tentes des autres « Troyens ? Qu'ont-ils résolu entre eux ? veulent- « ils rester dans cette plaine à la vue de nos vais- « seaux, ou retourner dans leur ville, satisfaits « d'avoir vaincu les Grecs ? »

« Oui, je parlerai sans détour et avec la plus « grande vérité, lui répond le fils d'Eumède; « Hector a rassemblé les princes, et délibère avec « eux vers le tombeau d'Ilus, loin du tumulte « des armes. Quant aux gardes dont tu t'infor- « mes, ô héros, il n'en existe point pour pro- « téger et défendre le camp ; mais les Troyens, « forcés par la nécessité, veillent autour des feux, « et s'excitent mutuellement à faire une garde

« attentive. Pour les alliés venus des terres loin-
« taines, tous sont endormis, ils laissent aux
« Troyens le soin de veiller, car ils n'ont au-
« près d'eux ni leurs enfants, ni leurs épouses. »

« Mais ces alliés, interrompt le prévoyant
« Ulysse, reposent-ils confondus avec les Troyens
« valeureux, ou dans un lieu séparé? hâte-toi
« de m'instruire. »

« Je te le dirai de même avec franchise, lui
« répond Dolon, fils d'Eumède. Sur les bords de
« la mer sont les Cariens, les Pæoniens à l'arc
« recourbé, les Lélèges, les Caucones, et les no-
« bles Pélasges ; non loin des murs de Tymbré
« campent les Lyciens, les Mysiens superbes,
« les braves cavaliers de Phrygie, et les vaillants
« Méoniens. Mais pourquoi exiger tous ces dé-
« tails? Si vous desirez pénétrer dans le camp
« des Troyens, les Thraces nouvellement arri-
« vés sont placés à l'écart et aux derniers rangs
« de l'armée. Parmi eux est leur chef Rhésus,
« fils d'Éionée : j'ai vu ses grands et magnifiques
« coursiers, plus blancs que la neige et plus vites
« que les vents. L'or et l'argent richement tra-
« vaillés étincellent sur son char ; il porte des ar-
« mes qui étonnent les regards par leur éclat, et

« semblent moins faites pour des hommes que « pour les dieux immortels. Maintenant con- « duisez-moi dans vos légers navires, ou en ces « lieux laissez-moi chargé de pesantes chaînes, « et à votre retour vous saurez si mes paroles « sont sincères ou trompeuses. »

Mais alors le vaillant Diomède, lançant sur lui de terribles regards, s'écrie :

« Dolon, malgré tes bons avis, ne pense pas « nous échapper, puisque tu es tombé en nos « mains. Si nous acceptions ta rançon, si nous « te délivrions, tu reviendrois encore épier les « vaisseaux des Grecs, ou combattre contre nous; « mais, si tu perds la vie, terrassé par mon bras, tu « ne seras plus funeste aux guerriers d'Argos. »

A ces mots, le Troyen lui porte la main au menton et l'implore en le suppliant. Mais le héros lève son épée, le frappe au milieu du cou, et tranche les deux nerfs de la gorge ; la tête roule dans la poussière en proférant les dernières paroles. Soudain ils enlèvent le casque fait avec la peau d'une belette; ils enlèvent aussi la dépouille du loup, l'arc brillant, et la longue lance. Ulysse consacre ces armes à Minerve; avide de butin, il les élève vers le ciel et prie en ces mots :

« O Déesse! accepte avec joie cette offrande;
« c'est toi, de toutes les divinités qui règnent
« dans l'Olympe, que nous implorons la pre-
« mière; daigne maintenant nous conduire vers
« les coursiers et les tentes des guerriers de la
« Thrace. »

Il dit : et place ces armes au sommet d'un tamarin, puis, comme un signe remarquable, il les entoure de roseaux et des branches touffues du tamarin, afin qu'à son retour la nuit ténébreuse ne lui cache point ces dépouilles. Ils s'avancent ensuite à travers les armes et les flots d'un sang noir, et parviennent jusqu'aux bataillons des Thraces, qui dormoient accablés de fatigues : près d'eux leurs armes éclatantes reposent sur la terre et sont rangées sur trois lignes : à côté de chaque guerrier sont deux chevaux destinés au même joug. Rhésus dormoit au milieu de ses soldats, et, non loin de là, ses coursiers impétueux étoient liés par une courroie à l'extrémité de son char : Ulysse l'aperçoit le premier, et, le montrant à Diomède :

« Voilà, dit-il, le roi des Thraces, voilà ses
« chevaux, comme nous les a dépeints Dolon, que
« nous venons d'immoler. Diomède, voici l'in-

« stant de déployer ta force terrible, tu ne dois « pas rester oisif avec tes armes; délie ces cour- « siers, ou bien extermine ces guerriers, tandis « que moi j'enlèverai les chevaux. »

A ces mots, Minerve souffle une ardeur nouvelle dans l'âme de Diomède; il égorge tout autour de lui; et ceux que frappe son glaive ne laissent échapper qu'un sourd gémissement: la terre est baignée de leur sang. Tel un lion se précipitant sur un troupeau que le berger a délaissé; l'animal furieux tombe sur les chèvres et sur les brebis, et fait un horrible carnage: ainsi le fils de Tydée parcourt les rangs des Thraces et immole douze guerriers. Ulysse traîne par les pieds ceux qui meurent sous le fer de Diomède, et les met à l'écart: il pense en lui-même que les chevaux à la flottante crinière passeront plus aisément, et que peut-être ils eussent été effrayés de marcher sur les cadavres, n'étant point accoutumés aux horreurs de la guerre. Enfin Diomède arrive près du roi, et c'est le treizième qui exhale en soupirant le souffle de la vie: durant cette nuit, un songe funeste s'étoit penché vers la tête de Rhésus, sous les traits du fils de Tydée, par les ordres de Minerve. Cependant

l'intrépide Ulysse délie les superbes coursiers et les conduit loin de la foule en les frappant de son arc, car il avoit oublié d'enlever du char le fouet éclatant : il fait entendre un sifflement léger pour avertir le brave Diomède.

Ce héros restoit toujours, et méditoit de plus hardis exploits. Ce char où reposent des armes précieuses l'entraînera-t-il par le timon? l'enlèvera-t-il dans ses bras? ou bien exterminera-t-il encore un plus grand nombre d'ennemis? Il rouloit ces desseins dans sa pensée, lorsque la déesse Minerve s'approche, et lui dit :

« Songe à retourner vers tes vaisseaux, fils de « Tydée, de peur que tu ne sois contraint de « fuir, et qu'une autre divinité n'éveille les « Troyens. »

Elle dit : et Diomède a reconnu la voix de la déesse. Soudain les deux héros montent sur les coursiers de Rhésus ; Ulysse les frappe avec son arc, et ils volent en bondissant vers la flotte rapide des Grecs.

Cependant ils n'ont point échappé aux regards vigilants d'Apollon ; dès qu'il a reconnu Minerve accompagnant le fils de Tydée, le dieu, transporté de colère, s'élance dans le

camp des Troyens, et réveille un des princes de la Thrace, le sage Hippocoon, proche parent de Rhésus. Ce guerrier s'arrache au sommeil; et, quand il voit désert le lieu où reposoient les chevaux; quand il aperçoit ses soldats palpitants au sein de ce carnage, il pousse d'affreux gémissements, et appelle son fidèle ami. Aussitôt le tumulte et les cris s'élèvent de tous côtés parmi les Troyens; ils accourent en foule et contemplent avec horreur les affreux exploits des deux héros, qui s'enfuyoient vers leurs vastes navires.

Arrivés à la place où ils immolèrent l'espion d'Hector, Ulysse, chéri de Jupiter, arrête les coursiers; le fils de Tydée s'élance à terre et remet les dépouilles sanglantes dans les mains d'Ulysse; puis il remonte et frappe les chevaux, qui volent avec rapidité vers la flotte, où les guerriers sont impatients d'arriver. Nestor, le premier, entend le bruit des chevaux, et s'écrie:

« O mes amis, princes et chefs des Argiens,
« est-ce une erreur ou la vérité, mais je cède
« au besoin de le dire: un bruit de chevaux im-
« pétueux vient frapper mon oreille; plût aux

« dieux que ce fût Ulysse et le fort Diomède
« qui eussent enlevé ces vaillants coursiers aux
« Troyens! Ah! combien je redoute, au con-
« traire, dans le fond de mon cœur, que les
« plus braves des Grecs ne soient poursuivis par
« la foule de nos ennemis! »

Il n'avoit pas fini de parler, que les deux guerriers arrivent et s'élancent à terre; tous les rois, charmés, leur présentent la main en leur adressant des paroles flatteuses; mais, avant tous les autres, Nestor les interroge en ces mots:

« Dis-moi, ô vaillant Ulysse, toi l'honneur
« des Grecs, avez-vous enlevé ces coursiers en
« pénétrant dans le camp des Troyens? ou
« quelque dieu, s'offrant à vos regards, vous les
« auroit-il donnés? Ils sont éclatants comme les
« rayons du soleil. Toujours je me suis mêlé
« aux combats des Troyens: je ne pense pas
« être resté oisif auprès de nos vaisseaux, quoi-
« que je sois un vieux guerrier; cependant ja-
« mais je n'ai vu, jamais je n'ai découvert de
« semblables coursiers. Oui, sans doute, c'est le
« présent d'un dieu qui s'est offert à vous; car
« l'un et l'autre vous êtes chéris de Jupiter, roi

« des sombres nuées; et de la belle Minerve,
« fille de ce dieu puissant. »

« O Nestor, toi la gloire de notre patrie,
« répond le sage Ulysse, il eût été facile à Ju-
« piter de nous donner des chevaux plus beaux
« encore, tant est grande sa puissance; mais
« ceux-ci, ô vieillard, sont des coursiers nou-
« vellement arrivés de la Thrace : l'intrépide
« Diomède a immolé le roi de ces contrées et
« douze de ses compagnons les plus braves;
« nous avons aussi, près des vaisseaux, tué un
« espion qu'Hector et les autres chefs des
« Troyens envoyoient pour observer notre ar-
« mée. »

A ces mots, Ulysse, animé d'un juste orgueil, fait franchir le fossé à ces chevaux agiles, et tous les chefs, pleins de joie, accompagnent les deux héros. Lorsqu'ils arrivent près de la tente du fils de Tydée, ils lient les chevaux avec de fortes courroies à la crèche où ceux de Diomède se repaissent d'un doux froment, et Ulysse place au sommet de la proue les dépouilles sanglantes de Dolon, comme une pieuse offrande qu'il consacre à Minerve ; ensuite ces guerriers en-lèvent avec l'eau de la mer la sueur qui les cou-

vre : ils plongent à-la-fois et leurs membres et leur tête. Lorsque, dans les flots de l'onde amère, ils ont enlevé la sueur et ranimé leurs forces, ils entrent dans des bains richement travaillés pour s'y rafraîchir encore. Tous deux, ainsi purifiés, et leurs corps imprégnés d'une huile abondante, ils s'asseyent au festin ; alors, puisant dans l'urne à pleine coupe, ils répandent en l'honneur de Minerve un vin plus doux que le miel.

FIN DU DIXIÈME CHANT.

L'ILIADE.

CHANT ONZIÈME.

L'AURORE, sortant de la couche du beau Tithon, portoit la lumière aux dieux et aux hommes, lorsque Jupiter envoie la Discorde funeste vers les vaisseaux des Grecs : elle tient en sa main le signe de la guerre, et s'arrête sur le navire d'Ulysse, placé au centre de l'armée, pour être entendue de toutes parts jusqu'aux tentes d'Ajax Télamonien, et jusqu'à celles d'Achille; car ces guerriers avoient traîné leurs navires aux deux extrémités du camp, se confiant en leur courage et en la force de leurs bras. Là, cette déesse, d'une voix formidable, fait entendre un horrible cri, et jette dans le cœur des Grecs l'indompta-

ble fureur des batailles : maintenant il leur semble plus doux de combattre que de retourner, sur leurs légers navires, aux rivages chéris de la patrie.

Cependant Atride élève la voix, commande aux Argiens de ceindre leurs armes, et lui-même se revêt de l'airain étincelant ; il chausse de riches brodequins, que fixent des agrafes d'argent ; il adapte à sa poitrine la cuirasse que jadis lui donna Cinyre comme un gage d'hospitalité. Jusqu'à Cypre avoit retenti cette grande renommée, annonçant que les Grecs devoient, sur leurs vaisseaux, traverser les mers pour arriver devant Troie ; et Cinyre, plein de reconnoissance envers Agamemnon, lui donna cette cuirasse. Elle étoit revêtue de dix lames d'un acier bleuâtre, de douze lames d'or, et de vingt lames d'étain : vers la partie supérieure serpentoient trois dragons azurés, semblables à l'arc d'Iris que le fils de Saturne traça dans les nuages pour être un signe mémorable aux humains. Le roi jette ensuite sur ses épaules une épée où brillent des étoiles d'or ; le fourreau d'argent est suspendu à un baudrier où l'or étincelle : il se couvre tout entier d'un bouclier solide et superbe,

ouvrage merveilleux, bordé de dix cercles d'airain : là, vingt bossettes d'un étain éblouissant éclatent sur l'acier rembruni ; là aussi paroît l'effroyable Gorgone, lançant de terribles regards ; autour d'elle sont la Fuite et la Terreur : sur la courroie brodée en argent, et attachée au bouclier, s'allonge un noir dragon, dont les trois têtes s'élancent d'un même corps. Le héros pose ensuite sur son front un casque orné de quatre aigrettes, ombragé d'une épaisse crinière, et surmonté d'un panache aux ondulations menaçantes, et saisit deux fortes lances, armées d'un fer aigu, dont le vif éclat s'élève jusque dans les cieux. A cet aspect, Minerve et Junon font entendre un grand bruit pour honorer le roi de la superbe Mycènes.

Aussitôt chaque prince commande à son écuyer de conduire les chevaux et de les retenir en avant du fossé ; les fantassins s'avancent revêtus de leur armure, et même, avant l'aurore, le cri de guerre a retenti : rangés en ordre sur les bords du fossé, ils précèdent les cavaliers, qui les suivent de près. Au milieu de cette armée, le fils de Saturne excite un affreux tumulte, et, du haut des cieux, il imprégne les airs d'une rosée

sanglante; car il doit en ce jour précipiter dans les enfers un grand nombre de héros.

Les Troyens forment aussi leurs rangs sur la colline qui domine la plaine; ils se rassemblent autour du grand Hector, du sage Polydamas, d'Énée, que dans Ilion le peuple honoroit comme un dieu, et des trois fils d'Antenor, Polybe, le divin Agénor, et Acamas, semblable aux immortels. Hector, à la tête de ses phalanges, est couvert d'un vaste bouclier. Tel un astre funeste qui tantôt s'échappe des nuages en jetant un vif éclat, et tantôt se replonge au sein d'une épaisse nuée; tel Hector paroît tour-à-tour aux premiers rangs, et aux rangs les plus reculés; tout couvert d'airain, il brille, semblable à l'éclair que lance le père des dieux.

Lorsque, de deux côtés opposés, des moissonneurs, dans une terre fertile en orge ou en froment, parcourent les sillons d'un homme riche, les épis tombent en foule: ainsi, animés d'une même fureur, périssent les Grecs et les Troyens. Nul d'entre eux ne songe à la fuite désastreuse; les deux armées présentent un front égal, et les soldats se précipitent comme des loups dévorants. La Discorde, insatiable de larmes, se ré-

jouit de ce triste spectacle ; seule, de toutes les divinités, elle paroît au milieu des combattants : les autres dieux n'assistoient point à ce carnage ; mais, tranquilles, ils sont assis dans leurs demeures, et reposent sur les sommets de l'Olympe, où s'élève, pour chacun d'eux, un palais magnifique. Tous pourtant blâment le puissant fils de Saturne d'accorder tant de gloire aux Troyens. Le père du monde ne s'inquiète point de ces vains murmures ; assis à l'écart, loin de tous les immortels, il se réjouit dans sa gloire, en contemplant et la ville des Troyens, et les vaisseaux des Grecs, et l'éclat de l'airain, et les vainqueurs, et les mourants.

Tant que dure le matin, et que s'élève l'astre sacré du jour, les traits volent des deux armées, et les peuples périssent également ; mais, à l'heure où le bûcheron apprête son repas dans le creux d'un rocher, quand ses bras se sont lassés à couper les chênes élevés, quand la fatigue a brisé ses forces, et que le desir de prendre une nourriture salutaire s'est emparé de son cœur ; alors les Grecs, poussés par leur propre courage, et s'excitant à l'envi, rompent les phalanges des Troyens. Agamemnon se précipite le premier de tous, il

tue Biénor, pasteur des peuples, et, après lui, son compagnon, le vaillant Oïlé: il s'étoit élancé de son char pour s'opposer au héros; mais, à l'instant où il s'avance, Agamemnon l'atteint au front de son fer aigu; l'airain pesant du casque n'arrête pas le trait, qui pénètre, brise l'os, s'enfonce dans la cervelle ensanglantée, et dompte ce guerrier impétueux. Agamemnon les dépouille de leurs tuniques, et laisse à découvert leurs poitrines, d'une blancheur éblouissante. Il court ensuite immoler Isus et Antiphus, tous les deux fils de Priam: l'un est le fruit de l'amour, l'autre de l'hyménée: ils étoient montés sur le même char; Isus conduisoit les coursiers, et près de lui combattoit l'illustre Antiphus. Jadis Achille les surprit sur les sommets de l'Ida, pendant qu'ils faisoient paître leurs troupeaux; il les enchaîna dans les liens d'un osier flexible, et, dans la suite, les délivra pour une forte rançon. Aujourd'hui le puissant Atride, avec sa lance, frappe Isus à la mamelle, et, de son épée, il atteint, près de l'oreille, Antiphus, qui tombe de son char: en les dépouillant de leurs armes brillantes, il reconnoît ces guerriers, qu'il vit autrefois près de la flotte, lorsque l'impétueux

Achille les conduisit des montagnes de l'Ida. Tel un lion qui pénètre dans la retraite d'une biche légère, enlève sans effort les faons timides, les brise de ses dents cruelles, et les prive d'une foible vie : leur mère, quoique près d'eux, ne peut les secourir ; saisie elle-même d'une vive frayeur, elle se précipite à travers les bois et les forêts profondes, et s'enfuit, baignée de sueur, pour échapper au monstre redoutable : de même, aucun des Troyens ne peut sauver de la mort les deux fils de Priam, et tous devant les Grecs ils fuient épouvantés.

Bientôt après, Agamemnon saisit Pisandre et le brave Hyppoloque, nés tous les deux du belliqueux Antimaque. Ce guerrier, gagné par l'or et les riches présents de Pâris, ne permit pas qu'on rendît Hélène au blond Ménélas : ses deux fils, montés sur un même char, étoient traînés par d'agiles coursiers. Atride, semblable à un lion, fond sur ces héros ; ils se troublent, laissent échapper de leurs mains les rênes flottantes, et, à genoux, ils s'écrient :

« Laisse-nous la vie, fils d'Atrée, et tu rece-
« vras des présents dignes de toi. Antimaque
« possède dans son palais de nombreux tré-

« sors, de l'airain, de l'or, et du fer richement
« travaillé: sans doute il te comblera de dons
« immenses, s'il apprend que nous respirons
« encore sur les vaisseaux des Grecs. »

Ainsi, en versant des larmes, ils adressoient au roi de flatteuses paroles; mais ils ne reçoivent que cette réponse terrible:

« Puisque vous êtes les fils d'Antimaque, lui
« qui, dans l'assemblée des Troyens, conseilla
« d'immoler Ménélas, lorsque ce héros vint
« parmi vous comme ambassadeur, avec le sage
« Ulysse; puisqu'Antimaque voulut empêcher
« leur retour au milieu des Grecs, vous paierez
« aujourd'hui le crime odieux de votre père. »

Soudain il enfonce sa lance dans la poitrine de Pisandre; ce héros est précipité de son char, et tombe renversé dans la poudre. Hyppoloque s'élance à terre: c'est là qu'il est frappé. Atride, avec son glaive, lui coupe la tête et les mains, et rejette au loin le tronc, qui roule comme un vase d'argile au milieu des combattants. Il abandonne ces guerriers; et, suivi des Grecs valeureux, il se précipite au fort des plus épaisses phalanges. Ainsi le fantassin égorge le fantassin qui s'enfuit; le cavalier renverse le cava-

lier en le frappant avec l'airain ; et du sein de la plaine s'élèvent des nuages de poussière sous les pas bruyants des chevaux. Cependant Agamemnon ne cesse de poursuivre ses sanglants exploits et d'animer les Argiens. Ainsi, lorsque le feu dévorant ravage une forêt que la hache n'a point attaquée, de toutes parts les vents roulent des torrents de flammes, et les branches des arbres sont abattues par la violence de l'incendie : ainsi, sous les coups d'Atride, tombent les têtes des Troyens qui s'enfuient ; les coursiers emportent les chars vides et retentissants à travers les sentiers des batailles ; ils regrettent leurs écuyers valeureux, qui, maintenant étendus sur la terre, sont plus agréables aux vautours qu'à leurs épouses.

Tandis que Jupiter retient Hector loin des traits, de la poussière, du meurtre, du sang, et du carnage, Atride poursuit ce héros, en excitant le courage des Grecs. Les Troyens franchissent, au milieu de la plaine, le tombeau d'Ilus, issu de l'antique race des Dardaniens, et vers le figuier sauvage ils arrivent en foule, impatients d'entrer dans leur ville. Agamemnon pousse de grands cris, et les presse sans relâche;

ses mains invincibles sont souillées de poussière et de sang. Lorsqu'ils sont parvenus aux portes de Scée, près du hêtre, ils attendent leurs compagnons dispersés dans toute la plaine. Telles sont de foibles génisses que poursuit un lion dans le sein des ténèbres : toutes sont saisies d'effroi ; mais à l'une d'entre elles apparoît la mort terrible ; le lion la saisit, lui brise le cou de ses dents meurtrières, et se repaît ensuite du sang et des entrailles de la victime : ainsi le grand Agamemnon, poursuivant les Troyens, immole toujours les moins prompts à la fuite. Sous le bras d'Atride, les uns tombent la tête renversée ; les autres, le front dans la poussière : armé d'une lance, sa fureur éclate de toutes parts. Déja il touchoit aux murs d'Ilion, lorsque le père des dieux et des hommes quitte les cieux, et s'abaisse au sommet de l'Ida : là, tenant la foudre en ses mains, il appelle la messagère Iris, qui porte des ailes d'or, et lui dit :

« Va, prompte Iris, donne cet ordre à Hec-
« tor : tant qu'il verra à la tête des troupes
« l'illustre Agamemnon se précipiter au mi-
« lieu des rangs troyens, qu'il recule, et que
« seulement il exhorte le soldat à s'opposer aux

« ennemis dans cet affreux combat ; mais dès
« que ce roi, frappé par une lance, ou blessé
« par une flèche, s'élancera sur son char, j'ac-
« corderai la victoire au fils de Priam, jusqu'à
« ce qu'il touche aux forts navires des Grecs,
« et il sèmera le trépas jusqu'à l'heure où le so-
« leil, terminant son cours, ramène les pro-
« fondes ténèbres. »

Légère comme le vent, Iris obéit; elle vole des montagnes de l'Ida vers la ville sacrée d'Ilion : elle trouve le fils du guerrier Priam, le noble Hector, debout sur son char magnifique ; et, s'approchant de lui :

« Fils de Priam, dit-elle, Hector, que ta pru-
« dence égale aux immortels, Jupiter mon
« père m'envoie te donner cet ordre : Tant
« que tu verras à la tête des troupes l'illustre
« Agamemnon se précipiter au milieu des
« rangs troyens, éloigne-toi des batailles, et
« seulement exhorte le soldat à s'opposer aux
« ennemis dans cet affreux combat ; mais, dès
« que ce roi, frappé par une lance, ou blessé
« par une flèche, s'élancera sur son char, Jupi-
« ter t'accordera la victoire, jusqu'à ce que tu
« touches aux forts navires des Grecs, et tu sè-

« meras le trépas jusqu'à l'heure où le soleil, « terminant son cours, ramène les profondes « ténèbres. »

La déesse aux pieds rapides disparoît à ces mots. Hector, revêtu de ses armes, saute à terre, et, brandissant des traits acérés, il vole dans tous les rangs de l'armée; il excite la guerre et ranime un sanglant combat. Les Troyens se retournent pour s'opposer aux Grecs, qui, de leur côté, renforcent leurs épais bataillons. Une nouvelle ardeur se rallume; on s'attaque de front; Atride marche le premier, et dans cette lutte veut devancer tous les héros.

Muses, qui habitez les demeures de l'Olympe, dites-moi qui des Troyens ou de leurs vaillants alliés s'offrit le premier aux coups d'Agamemnon.

Ce fut le vaillant Iphidamas, l'un des fils d'Antenor; il naquit dans la fertile Thrace, riche en troupeaux. Cissée, son aïeul maternel, l'éleva dans son palais; Cissée, le père de la belle Théano. Lorsqu'Iphidamas atteignit l'âge glorieux de l'adolescence, son aïeul le retint et lui donna sa fille: à peine l'eut-il épousée, que le bruit de l'arrivée des Grecs vint l'arracher à

ce nouvel hyménée. Il partit, suivi de douze vaisseaux, qu'il laissa aux rivages de Percote, et traversa les terres pour arriver dans Ilion. C'est lui qui le premier s'offrit aux coups d'Agamemnon. Dès qu'ils sont rapprochés, ils s'attaquent avec fureur; mais la lance d'Atride s'égare, et la pointe est détournée. Soudain Iphidamas, se confiant en son bras vigoureux, frappe Agamemnon au-dessous de la cuirasse; mais il ne peut percer le riche baudrier, et, sur la lame d'argent qui le recouvre, l'extrémité de la lance se recourbe comme du plomb. Atride, furieux, saisit la lance, l'arrache des mains du guerrier, et de son épée le frappant à la tête, il le prive de la vie: Iphidamas tombe enseveli dans un sommeil d'airain. L'infortuné, pour la défense de la patrie, périt loin de sa chaste épouse, dont il reçut à peine quelques marques d'amour. Quand il s'unit à cette jeune vierge, il la combla de présents, lui donna cent bœufs, et lui promit encore mille chèvres, avec autant de brebis; car de nombreux troupeaux paissoient dans ses gras pâturages. Alors Agamemnon le dépouille et s'éloigne, en portant à travers l'armée des Grecs les armes éclatantes de ce héros.

L'aîné des fils d'Antenor, Coon, illustre parmi les héros, aperçoit Atride ; un nuage couvre ses yeux, et il ressent une vive douleur de la mort de son frère. Alors, armé d'une lance, il s'arrête près d'Agamemnon, sans en être aperçu ; il frappe le héros au milieu du bras, et, non loin du coude, la peau est déchirée avec la pointe de la lance brillante. Le roi des hommes a frémi. Cependant il n'abandonne point la guerre et les combats : il se précipite sur Coon en agitant un rapide javelot. Coon se hâtoit d'entraîner par les pieds son frère Iphidamas, et appeloit ses compagnons les plus braves ; mais lui-même alors est frappé par une lance d'airain au-dessous du bouclier arrondi ; ses membres ne peuvent plus le soutenir, et Atride lui tranche la tête sur le corps d'Iphidamas. Ainsi les deux fils d'Antenor, sous les coups de ce roi fils d'Atrée, accomplissent leurs misérables destinées, et descendent dans les demeures de Pluton.

Cependant Agamemnon, saisissant tour-à-tour ou son épée, ou sa lance, ou des roches énormes, se précipite dans les rangs ennemis, tant qu'un sang tiède coule encore de sa blessure ; mais, lorsque la plaie est séchée, et que le

sang cesse de couler, de vives souffrances abattent sa force. Comme, dans les angoisses de l'enfantement, le sein d'une femme est déchiré par le trait aigu que lancent les cruelles Ilithyes, ces filles de Junon qui président aux amères douleurs ; ainsi de vives souffrances abattent la force d'Agamemnon. Il monte sur son char, et commande à son écuyer de le conduire vers la flotte ; son cœur est déchiré. Toutefois il exhorte les siens, et crie d'une voix forte aux enfants de Danaüs :

« O mes amis, princes et chefs des Argiens,
« c'est à vous de repousser l'affreuse guerre loin
« des vaisseaux qui nous portèrent sur les ondes,
« puisque, dans ses desseins, Jupiter ne permet
« pas que, durant tout le jour, je combatte les
« Troyens. »

Il dit : l'écuyer frappe les chevaux à la flottante crinière, et les dirige vers les navires ; ils s'élancent avec rapidité, leur poitrine est blanchie d'écume, leurs flancs souillés de poussière, et bientôt loin des combats ils ont emporté le roi, que tourmente sa vive blessure. Lorsqu'Hector voit Agamemnon s'éloigner, il appelle ses soldats et s'écrie :

« Troyens, Lyciens, et vous, braves enfants
« de Dardanus, montrez-vous en héros; amis,
« rappelez votre ancienne valeur; le plus illustre
« des Grecs fuit loin de nous, le fils de Saturne
« veut me combler de gloire, précipitez les cour-
« siers contre vos ennemis, et vous obtiendrez
« la plus grande renommée. »

Ces mots ont ranimé dans tous les cœurs la force et le courage. Comme le chasseur excite ses chiens aux dents éclatantes contre un lion, ou contre le sanglier des montagnes, ainsi le fils de Priam, Hector, pareil au farouche Mars, excite contre les Grecs ses Troyens valeureux; lui-même, à la tête des guerriers, il marche plein de confiance, et vole dans les combats, semblable à la tempête qui, se précipitant du haut des airs, bouleverse le sein des ondes azurées.

Quel fut le premier, et quel fut le dernier des héros qu'immola Hector, tant que Jupiter lui accorda la victoire? Asæus est le premier, puis Antonoüs, Opite, Dolope, fils de Clytis, Ophelte, Agélaüs, Æsymne, Orus, et enfin Hypponoüs au cœur intrépide. Hector immole tous ces princes, et avec eux la foule des soldats. Ainsi, quand le Zéphyr de son souffle impétueux frappe et dis-

sipe les nuages amoncelés par le rapide Notus, alors les vagues enflées roulent avec fracas, et de nombreux flocons d'écume volent, au souffle vagabond des vents: aussi nombreuses tombent les têtes des guerriers sous les coups d'Hector.

La ruine étoit entière, les exploits devenoient inutiles, et sans doute les Grecs dispersés alloient périr près de leurs vaisseaux, si Ulysse n'eût adressé ces paroles au vaillant Diomède:

« Fils de Tydée, pour souffrir tous ces maux « avons-nous donc oublié notre ancienne valeur? « Viens, ami, combats à mes côtés; quelle honte « pour nous, s'il s'emparoit de nos vaisseaux, ce « terrible Hector! »

« Oui, je resterai près de toi, répond le fort « Diomède, je soutiendrai le combat; mais nos « efforts seront inutiles: le grand Jupiter a ré- « solu d'accorder la victoire aux Troyens. »

A ces mots, de sa lance il frappe Timbrée au-dessus de la mamelle gauche; le guerrier tombe de son char, et Ulysse terrasse Molion, le fidèle écuyer de ce héros: tous deux ensuite abandonnent ces ennemis, qui ne reparoîtront plus dans les combats, et portent la terreur par tous les rangs. Tels deux sangliers furieux fondent sur les chiens

du chasseur, tels ces héros retournent au combat, exterminent les Troyens; et du moins les Grecs, dans leur fuite, peuvent respirer un instant loin du formidable Hector.

Ulysse et Diomède saisissent un char monté par deux guerriers illustres: ce sont les fils de Mérops, natif de Percose, et le plus habile des hommes à prédire l'avenir. Hélas! il défendit à ses enfants de braver les dangers de la guerre, mais ils refusèrent d'obéir à cet ordre; car ils étoient poussés par les cruelles destinées de la mort. Le vaillant fils de Tydée leur arrache le jour, et s'empare de leurs armes brillantes. Dans le même temps Ulysse enlevoit aussi les dépouilles d'Hypiroque et d'Hippodame.

Cependant le fils de Saturne, abaissant ses regards des sommets de l'Ida, balance entre les deux armées le hasard des batailles, et les peuples périssent également. Diomède, d'un coup de sa lance, frappe à la cuisse Agastrophus, fils de Pæon: ce héros n'avoit point ses coursiers près de lui, son écuyer les tenoit à l'écart; victime de son courage, il combattoit à pied, et fut toujours aux premiers rangs, jusqu'au moment où il perdit la vie. Hector aperçoit ces princes

ennemis au sein de la mêlée, et fond sur eux, suivi des bataillons troyens : à cette vue, le généreux Diomède frémit ; il s'approche d'Ulysse et lui dit :

« Cette tempête qui roule vers nous, c'est le « furieux Hector ; mais il faut l'attendre et le « repousser : restons inébranlables. »

Soudain il brandit un long javelot, le lance avec force, frappe Hector, et le trait, dirigé vers la tête, atteint le sommet du casque. Mais l'airain, repoussé par l'airain, ne touche point le front éclatant du héros ; il est garanti par les trois lames qui recouvrent ce casque superbe que jadis lui donna le brillant Apollon. Hector recule aussitôt, et se mêle à la foule ; il tombe sur ses genoux, et, de sa forte main, s'appuie sur la terre : un sombre nuage couvre ses yeux. Tandis que Diomède court reprendre son javelot, profondément enfoncé dans la terre, Hector revient à lui, s'élance sur son char, et va se perdre dans les rangs, pour éviter une destinée cruelle. Alors le vaillant Diomède agitant sa lance :

« Tu viens d'échapper à la mort, guerrier fu- « neste, dit-il, tu as vu de près le trépas : c'est « Apollon qui te sauve aujourd'hui, ce dieu que

« tu invoques sans cesse quand tu affrontes le « sifflement des javelots. Je t'immolerai, n'en « doute pas, si je te rencontre encore, et qu'un « dieu me soit propice. Maintenant je cours ex- « terminer quiconque, parmi les Troyens, osera « s'offrir à mes coups. »

Il dit : et enlève les dépouilles du noble fils de Pæon. Cependant Pâris, l'époux d'Hélène à la blonde chevelure, apprête son arc pour frapper le fils de Tydée, pasteur des peuples. Il se cache derrière une colonne du tombeau d'Ilus, héros des premiers âges; et, tandis que Diomède dépouille Agastrophus, qu'il arrache la cuirasse de la poitrine, le bouclier des épaules, et le casque pesant, Pâris tend son arc flexible: un trait inutile ne s'est point échappé de ses mains, le dard vole, frappe l'extrémité du pied droit, et s'enfonce tout entier dans la terre. Alors Pâris sourit avec délices, il sort de l'embuscade; et, fier de son triomphe:

« Je t'ai blessé, s'écrie-t-il; ma flèche n'a « point été lancée en vain: plût aux dieux que, « te perçant les entrailles, je t'eusse ravi le jour! « Les Troyens, délivrés d'un fléau cruel, pour- « roient enfin respirer, eux qui tremblent de-

« vant toi comme de foibles agneaux devant un « lion redoutable. »

Sans se troubler, le valeureux Diomède lui répond :

« Archer méprisable, homme vain de ta che- « velure, vil séducteur, si avec tes armes tu « avois tenté de m'attaquer en face, ton arc et « tes nombreuses flèches n'auroient pu te sau- « ver : tu viens à peine de m'effleurer le pied ; « tu te glorifies vainement, je m'en inquiète « aussi peu que si j'eusse été frappé par une « femme ou par un foible enfant. Ils sont sans « vigueur les coups de l'homme lâche et timide. « Ah! que bien autrement le trait s'échappe de « mes mains! A peine il atteint un guerrier, « qu'à l'instant il donne la mort. L'épouse de « celui que j'ai frappé se meurtrit le visage, « ses enfants sont orphelins, son sang noir souille « la terre, et son corps, loin d'être entouré de « femmes, est dévoré par les vautours. »

Il dit : soudain le vaillant Ulysse accourt, se place devant ce héros, et Diomède alors arrache de son pied le trait aigu. Cependant une vive douleur pénètre les chairs ; le héros monte sur son char, et commande à son écuyer de le

conduire vers les vaisseaux : son âme est déchirée. Le généreux Ulysse reste seul ; aucun des Grecs ne combat avec lui ; tous avoient pris la fuite. Alors, gémissant, il s'adresse à son cœur magnanime, et dit en lui-même :

« Malheureux ! que résoudre ? Quelle honte,
« si je fuis épouvanté devant cette multitude !
« et quel sort plus affreux encore, si je tombe
« seul entre leurs mains ! Hélas ! le fils de Sa-
« turne a dispersé tous nos guerriers. Mais pour-
« quoi mon cœur balance-t-il encore ? Les lâ-
« ches seuls s'éloignent des combats, l'homme
« vaillant reste inébranlable dans les batailles,
« soit qu'il frappe un ennemi ou qu'il en soit
« frappé. »

Tandis qu'il roule ces pensées dans son âme, il se précipite parmi les rangs des guerriers troyens : ceux-ci l'environnent, et placent au milieu d'eux ce fléau redoutable. Ainsi, lorsque de toutes parts de jeunes chiens pleins d'ardeur pressent un sanglier qui sort de la forêt profonde en aiguisant les dents éclatantes de ses mâchoires recourbées, les chasseurs l'entourent, et, malgré le grincement de ses dents, malgré qu'il soit terrible, ils résistent à sa fureur : ainsi

les Troyens entourent Ulysse, chéri de Jupiter. Ce héros, armé d'une pique aiguë, s'élance et blesse à l'épaule le courageux Déiopite; il immole ensuite Ennomus et Thoon; enfin, au moment où Chersidamas sautoit de son char, Ulysse lui plonge sa lance dans le sein, à travers le bouclier arrondi: ce guerrier tombe dans la poudre, et de ses mains déchire la terre. Ulysse abandonne ceux qu'il vient d'immoler; il atteint d'un coup de lance Charops, fils d'Hippase, et frère du généreux Socus. Au même instant, Socus, semblable à un dieu, arrive pour secourir son frère; quand il est près du héros, il s'arrête et s'écrie:

« Terrible Ulysse, aussi fertile en ruses qu'a-
« vide de combats, aujourd'hui tu pourras te
« vanter d'avoir immolé les deux fils d'Hippase,
« d'avoir enlevé leurs armes, ou moi-même
« avec ma lance je t'arracherai la vie. »

En disant ces mots, il frappe le bouclier éclatant: la pique terrible traverse le bouclier, pénètre la riche cuirasse, et déchire la peau près du flanc; mais la déesse Minerve ne permet pas que la pointe touche aux entrailles du héros. Ulysse reconnoît que la blessure n'est pas

mortelle ; il saute en arrière, et dit à Socus :

« Malheureux, la mort cruelle est prête à te « saisir ; tu as suspendu les coups que je portois « aux Troyens ; mais je pense que ce jour ter- « minera ta funeste destinée : terrassé par ce « fer, tu vas me combler de gloire, et donner « ton âme au terrible Pluton. »

Socus alors s'éloigne en fuyant ; mais, à peine est-il retourné, qu'Ulysse l'atteint par derrière, et lui plonge entre les deux épaules une lance qui ressort par la poitrine. Ce guerrier tombe avec fracas. Alors le divin Ulysse s'écrie en triomphant :

« Socus, fils du belliqueux Hippase, plus « prompte que toi, la mort t'a saisi ; tu n'as pu « m'échapper. Ah ! malheureux, ton père ni ta « mère bien aimés n'auront point fermé tes « yeux au moment de ton trépas ; les cruels « vautours, te frappant de leurs ailes à coups « redoublés, déchireront ton cadavre ; et moi, « si je meurs, les généreux Grecs célèbreront « mes funérailles. »

En parlant ainsi, il retire de son corps et du large bouclier la pique terrible du valeureux Socus ; le sang jaillit à l'instant de sa blessure,

et sa force l'abandonne. Les guerriers d'Ilion, dès qu'ils ont vu le sang d'Ulysse, s'excitent à marcher en foule contre lui : le héros s'éloigne et appelle ses compagnons ; trois fois il crie autant que peut retentir la voix d'un mortel, trois fois le vaillant Ménélas entendit ces clameurs. Alors, s'adressant à Ajax, qui se trouvoit près de lui :

« Noble Ajax, dit-il, fils de Télamon, prince « des peuples, une voix semblable à celle d'U- « lysse est venue jusqu'à moi ; elle m'annonce « que les Troyens l'ont enveloppé, et que, seul, « il est accablé par le nombre en ce combat « terrible : courons dans la mêlée, il est juste « de le secourir. Oui, je crains que, resté seul « au milieu des Troyens, il ne succombe mal- « gré son courage. Grands dieux! sa mort cau- « seroit des regrets amers aux enfants de Da- « naüs. »

En achevant ces paroles, Ménélas s'avance, suivi d'Ajax, héros semblable à un dieu ; bientôt ils rencontrent Ulysse, chéri de Jupiter. Les Troyens fondent sur lui de tous côtés. Ainsi, sur le sommet d'une montagne, des loups cerviers, altérés de sang, entourent un cerf à la

haute ramure, blessé par une flèche que l'arc a lancée; il échappe au chasseur, en fuyant d'un pied rapide, tant qu'un sang tiède coule de sa blessure, et que ses genoux peuvent se mouvoir; mais, lorsqu'il s'arrête, dompté par le trait aigu, les hôtes cruels des montagnes sont près de le dévorer dans le sein de la forêt profonde. Si la fortune alors conduit en ces lieux un lion terrible, soudain les loups s'enfuient, et le lion saisit leur proie. Ainsi les Troyens, nombreux et vaillants, entourent ce brave et rusé capitaine. Ulysse, agitant sa lance, retardoit l'heure fatale, lorsqu'Ajax arrive, couvert de son bouclier comme d'une haute tour. Il s'arrête près d'Ulysse: à l'instant les Troyens fuient de toutes parts; Ménélas entraîne hors de la foule le guerrier blessé, et le soutient jusqu'au moment où l'écuyer de ce héros conduit un char auprès d'eux.

Alors Ajax, se précipitant au milieu des Troyens, immole Doryclus, fils illégitime de Priam; il blesse Pandocus, il blesse aussi Lysandre, Pyrase, et Pylarte. Tel un fleuve inonde la plaine: torrent grossi par les pluies de Jupiter, il entraîne du haut des montagnes

les chênes antiques, les pins amoncelés, et roule un épais limon dans la mer : tel Ajax s'élance dans la plaine, égorgeant autour de lui et les coursiers et les héros. Hector ignore le carnage; il combat à l'aile gauche de l'armée, sur le rivage du Scamandre. Là aussi périssent de vaillants héros. Un tumulte affreux retentit autour du grand Nestor et du valeureux Idoménée. Hector se précipite dans les rangs ennemis, armé de sa lance ; et du haut de son char il accomplit des prodiges de valeur ; il renverse des phalanges entières de jeunes guerriers. Cependant les Grecs n'auroient point quitté le champ de bataille, si Pâris, l'époux de la blonde Hélène, n'eût pas arrêté l'ardeur du brave Machaon, en le frappant à l'épaule droite d'une flèche à trois pointes. Malgré le courage qui les anime, les Grecs redoutent la mort de ce héros dans les hasards du combat ; aussitôt Idoménée dit au généreux Nestor :

« Fils de Nélée, ô toi la gloire des Grecs,
« hâte-toi, monte sur ton char, place Machaon
« à tes côtés, et dirige promptement les cour-
« siers vers les navires ; car ce héros, habile à
« arracher les flèches et à répandre un baume

« salutaire sur les blessures, vaut lui seul de « nombreux bataillons. »

Il dit : le prudent Nestor n'hésite pas. Il monte sur son char, et Machaon, fils du divin Esculape, se place à ses côtés. Le vieillard frappe les coursiers, qui volent avec joie vers les vaisseaux : cette route leur étoit facile.

En cet instant, Cébrion, monté sur le char d'Hector, apercevant les Troyens mis en fuite, dit à ce héros :

« Hector, tandis que nous combattons ici les « Grecs, à l'extrémité de l'armée, les autres « Troyens tombent confondus, eux et leurs « coursiers : Ajax, fils de Télamon, répand par- « tout la terreur ; oui, je l'ai bien reconnu à « l'immense bouclier qui couvre ses épaules. « C'est là qu'il faut diriger notre char ; là où « les cavaliers et les fantassins s'égorgent à l'envi « au sein d'un affreux carnage ; là d'où partent « ces violentes clameurs. »

Il dit, et presse les coursiers du fouet retentissant : ils cèdent à la main qui les frappe, et entraînent sans effort le char au milieu des Grecs et des Troyens ; leurs pieds foulent les cadavres et les boucliers ; l'essieu est souillé de

sang, et les anneaux placés au-devant du char sont aussi couverts des gouttes de sang que font jaillir les roues et les pieds des chevaux. Hector s'élance; il brûle de pénétrer dans la foule des guerriers, de rompre leurs bataillons; dans son ardeur, il porte le ravage parmi les Grecs, et combat sans relâche; il saisit tour-à-tour sa lance, son épée, ou d'énormes rochers, et disperse les rangs ennemis; mais il évite le combat avec Ajax, fils de Télamon: Jupiter ne permit point qu'il combattît un si vaillant guerrier.

Alors ce dieu puissant, du haut de son trône, répand la crainte dans l'âme d'Ajax; le héros s'arrête étonné, et rejette sur ses épaules son bouclier, couvert de la dépouille de sept taureaux. Troublé, il s'éloigne, portant ses regards de tous côtés, semblable à un loup cruel; souvent il retourne la tête, ses pas se succèdent avec lenteur. Tel un lion dévorant que repoussent loin de l'étable les bergers et leurs chiens: ils veillent toute la nuit, et ne permettent pas que le monstre se repaisse de la graisse des génisses; le lion, altéré de sang, se précipite, mais en vain: mille traits aigus sont dirigés et lancés contre lui; les torches ardentes brillent de toutes

parts; et, malgré sa rage, il est épouvanté; enfin, au lever du jour, il s'éloigne, le cœur rongé de tristesse. Tel Ajax, l'âme dévorée d'amertume, s'éloigne à regret des Troyens, car il craignoit pour les vaisseaux des Grecs. Ainsi l'âne tardif et patient pénètre dans un champ couvert d'une riche moisson; il brave la fureur d'une troupe d'enfants, et, malgré les branches qu'ils rompent sur son dos, tranquille, il ravage les nombreux épis; les enfants redoublent leurs coups: vains efforts, à peine parviennent-ils à le chasser quand il s'est rassasié d'une abondante pâture. Ainsi contre le grand Ajax les Troyens et leurs alliés dirigent tous leurs coups; de leurs javelots ils frappent le milieu de son bouclier, et le poursuivent sans relâche. Ce héros, rappelant son ancienne valeur, tantôt se retourne et contient les phalanges des valeureux Troyens, tantôt il continue sa retraite; mais toujours il ferme aux ennemis le chemin des vaisseaux. Debout au milieu des Grecs et des Troyens, il fait éclater sa valeur; pourtant il est assailli de traits lancés par des bras vigoureux; les uns s'arrêtent dans son large bouclier, les autres volent dans l'espace, et s'enfoncent

dans la terre, sans toucher à son corps éclatant, qu'ils brûlent de déchirer.

Eurypyle, fils illustre d'Évaimon, l'aperçoit accablé sous cette grêle de dards ; il accourt, se place auprès de lui, et, jetant un brillant javelot, il frappe le fils de Phausias, Apisaon, pasteur des peuples ; le fer pénètre dans les entrailles, et ravit le jour à ce guerrier. Eurypyle s'élance, et arrache l'armure des épaules d'Apisaon. Le beau Pâris, qui le voit emportant ces dépouilles, tend son arc ; la flèche vole et atteint Eurypyle à la cuisse droite ; le roseau est brisé, mais la pointe, restée dans la cuisse, cause de vives douleurs. Eurypyle se retire parmi les siens pour éviter la mort ; là, d'une voix forte, il crie à tous les Grecs :

« O mes amis, princes et chefs des Argiens,
« arrêtez, présentez le front à l'ennemi ; repous-
« sez loin d'Ajax l'heure fatale : il est accablé
« de traits. Ah! combien je redoute qu'il ne
« puisse échapper à ce combat déplorable!
« Toutefois restez fermes autour du grand Ajax,
« fils de Télamon. »

Ainsi parle Eurypyle blessé : les soldats restent auprès d'Ajax ; ils inclinent leurs bou-

cliers, et tiennent les piques élevées ; le héros lui-même vient au-devant d'eux ; mais à peine est-il parmi ses compagnons, qu'il s'arrête, retourne au combat, et tous sur ses pas se précipitent, semblables à la flamme dévorante.

Pendant ce temps les cavales de Nelée, toutes baignées de sueur, entraînent vers la flotte Nestor, et Machaon, prince des peuples. Le noble Achille l'aperçoit et croit le reconnoître : ce héros, debout sur la poupe de son vaisseau, contemploit cette bataille affreuse et cette fuite déplorable. Alors, du haut de son navire, il appelle d'une voix forte Patrocle, son compagnon fidèle. Ce guerrier l'entendit du fond de sa tente ; il accourt, pareil au dieu Mars : hélas ! telle fut pourtant la première cause de son malheur.

« O Achille, lui demande d'abord Patrocle, « pourquoi m'appelles-tu ? Qu'exiges-tu de « moi ? »

« Fils de Mœnétius, lui répond le vaillant « Achille, ami si cher à mon cœur, c'est aujourd'hui que je verrai les Grecs, suppliants, embrasser mes genoux, car une dure nécessité « les accable. Cependant va, cher Patrocle, « héros aimé de Jupiter, demande à Nestor quel

« est ce guerrier qu'il ramène des combats. Il « m'a paru être en tout semblable à Machaon, « fils d'Esculape, mais je n'ai pu distinguer ses « traits, tant les coursiers, impatients d'arriver, « ont passé rapidement devant moi. »

Aussitôt Patrocle obéit à son ami, et se hâte d'aller vers les tentes et les vaisseaux des Grecs.

Quand le fils de Nélée a conduit dans sa tente le guerrier Machaon, tous deux descendent sur la terre fertile; Eurymédon, l'écuyer du vieillard, délie les coursiers; les princes sèchent la sueur de leur tunique, et reçoivent la douce haleine des vents sur le rivage de la mer: ils rentrent ensuite dans la tente, et se reposent sur des lits; Hécamède, à la belle chevelure, leur prépare un doux breuvage; Nestor l'avoit amenée de Ténédos, lorsqu'Achille ravagea ces contrées: elle étoit fille du magnanime Arsinoüs, et les Grecs la cédèrent à Nestor, parcequ'il l'emportoit sur tous par la sagesse de ses conseils. D'abord elle place devant eux une table magnifique, polie avec soin, et dont les pieds ont la couleur de l'azur; puis elle sert, dans un bassin d'airain, l'oignon qui excite la soif, le miel nouveau, et les pains sacrés. Là, paroît cette coupe superbe

que le vieux Nestor apporta de Pylos; elle est enrichie d'étoiles d'or; tout autour sont quatre anses arrondies, et, sur chacune, deux colombes d'or semblent prendre leur nourriture: cette coupe a un double fond; quand elle est remplie, un autre vieillard la soulèveroit avec peine, mais Nestor la porte sans effort. Hécamède, semblable à une déesse, met dans cette coupe du vin de Pramnée; elle répand au-dessus de la blanche fleur de farine, et du fromage de chèvre, qu'elle a réduit en poudre avec une râpe d'airain: ce breuvage préparé, elle les invite à boire. Les deux héros apaisent leur soif dévorante, et, parlant tour-à-tour, ils goûtent les charmes des doux entretiens.

A cet instant, Patrocle paroît comme un dieu à la porte de la tente; en le voyant, le vieillard quitte son trône superbe, prend la main du héros, l'introduit, et l'invite à s'asseoir; mais Patrocle le refuse, et lui tient ce discours:

« Ce n'est pas le moment du repos, ô vieillard,
« fils de Jupiter, je ne puis céder à tes desirs.
« Un guerrier que je révère, et que je crains,
« m'envoie pour savoir quel est ce chef blessé
« que tu viens de conduire; mais je le reconnois,

« c'est Machaon, pasteur des peuples. Je re-
« tourne donc maintenant près d'Achille lui
« rapporter mon message : tu sais, ô vieillard,
« combien il est redoutable; dans sa colère il
« accuseroit l'innocent lui-même. »

« Pourquoi, répond Nestor, Achille prend-il
« compassion des enfants des Grecs qui tombent
« sous les traits ennemis? Hélas! il ne sait pas
« quel deuil est répandu dans toute l'armée.
« Nos plus illustres chefs, atteints par la lance,
« ou par le javelot, reposent dans leurs navires. Le
« vaillant Diomède a été frappé; Ulysse, Aga-
« memnon, sont aussi blessés; Eurypyle a reçu
« dans la cuisse un trait aigu, et Machaon, que
« j'ai retiré des batailles, a été percé d'une flè-
« che par la main de Pâris. Non, sans doute,
« Achille, malgré sa vaillance, ne s'inquiète plus
« des Grecs, il est pour eux sans pitié. Attend-
« il que sur les rivages de la mer les flammes
« ennemies dévorent les vaisseaux argiens, et que
« tous nous périssions en foule. Grands dieux!
« j'ai perdu la vigueur qui animoit autrefois mes
« membres agiles. Que ne suis-je encore dans
« ma jeunesse! que n'ai-je ma force tout entière,
« comme au jour où la guerre s'alluma entre

« nous et les Éléens, à l'occasion de nos trou-
« peaux, alors que j'immolai le fils vaillant d'Hy-
« pirochus, Itymonée, habitant de l'Élide, et
« que je revins chargé de butin. Ce guerrier dé-
« fendoit ses bœufs, lorsqu'un dard échappé
« de ma main le frappe aux premiers rangs; il
« tombe, et la foule de ses pasteurs est disper-
« sée. Nous enlevâmes de ses campagnes une
« proie immense, cinquante troupeaux de porcs
« et de chèvres, et cent cinquante cavales à
« la blonde crinière, la plupart avec leurs
« jeunes poulains encore à la mamelle: nous les
« conduisîmes, pendant la nuit, à Pylos, ville
« du roi Nélée, qui se réjouit dans son cœur en
« voyant mes nombreux exploits, quoique parti
« si jeune pour les combats. Dès que brilla l'au-
« rore, les hérauts, de leurs voix éclatantes, con-
« voquèrent tous ceux qui, de la part des Éléens,
« avoient reçu quelque dommage; quand ils fu-
« rent rassemblés, nos princes partagèrent les
« richesses, car les Éléens avoient commis jadis
« de grandes injustices envers plusieurs: c'étoit
« dans le temps où nous n'étions à Pylos qu'un
« petit nombre de guerriers, parceque le violent
« Hercule, quelques années auparavant, avoit

« immolé nos héros les plus braves : des douze
« fils du vaillant Nélée, j'étois resté seul, tous les
« autres avoient péri. Eh bien! ce fut alors que
« les Éléens nous insultèrent et nous accablèrent
« d'outrages. Mon père se réserva donc en ce
« jour de grands troupeaux de bœufs, et trois
« cents brebis avec leurs pasteurs. C'étoit envers
« lui sur-tout que les Éléens avoient violé toutes
« les lois : il possédoit quatre nobles coursiers,
« avec leur char; il les envoie aux jeux de l'Élide
« disputer un trépied, prix de la victoire; mais le
« roi Augéas les retint, et laissa revenir l'écuyer,
« qui, privé de ses chevaux, se livroit à une douleur
« amère. Nélée, encore courroucé de ce manque
« de foi, se réserva les plus grandes richesses;
« il distribua le reste à ses peuples, et aucun ne
« s'éloigna sans avoir obtenu une réparation
« égale à l'injure. Nous réglions ces partages,
« et, dans nos remparts, nous offrions des sa-
« crifices aux dieux, lorsque, le troisième jour,
« tous les Éléens accourent en foule, eux et leurs
« coursiers vigoureux. Dans les rangs ennemis
« paroissent les deux Molions, revêtus d'airain:
« ils étoient jeunes encore, et inhabiles au mé-
« tier des armes. Sur une haute colline, située

« près des rivages de l'Alphée, est la ville de « Thryoëssе, voisine de la sablonneuse Pylos: « nos ennemis résolurent de l'assiéger, et brû- « loient de la détruire ; mais, tandis qu'ils tra- « versent la plaine, Minerve, cette nuit même, « accourt de l'Olympe, et nous annonce qu'il « faut prendre les armes. Soudain elle rassem- « ble dans Pylos, non des soldats qui refusent de « combattre, mais des guerriers pleins d'ardeur « pour les batailles. Cependant Nélée, mon père, « ne me permettoit point de m'armer : il déroboit « tous les coursiers à ma vue. Je n'avois, disoit-il, « aucune expérience des combats. Je partis à « pied, et, quoique fantassin, je me distinguai « parmi nos héros montés sur des chars, tant Mi- « nerve exaltoit mon courage. Ce fut sur les bords « du Minyas, qui se jette dans la mer près de « la ville d'Arène, que se rendirent les cavaliers « de Pylos : là, se rendirent aussi de nombreux « fantassins, tous revêtus de leurs armes. Au mi- « lieu du jour nous arrivâmes vers les rivages « sacrés de l'Alphée ; c'est en ces lieux que nous « offrîmes de pompeux sacrifices à Jupiter : un « taureau à l'Alphée, un taureau à Neptune; et « à la belle Minerve, une génisse qui n'avoit point

« encore porté le joug. Ces devoirs accomplis,
« l'armée, divisée par groupes, prend le re-
« pas du soir, et chaque soldat, sans quitter
« son armure, s'endort auprès du fleuve. Déja
« les valeureux Éléens entouroient la ville de
« Thryoëssе, impatients de la saccager, lorsqu'ils
« découvrent ce formidable appareil de guerre.
« A peine le soleil a-t-il répandu ses rayons sur
« la terre, que nous marchons tous au combat,
« après avoir imploré Jupiter et Minerve; alors
« une bataille terrible s'allume entre les Éléens
« et les guerriers de Pylos. Le premier, j'immole
« un de leurs chefs, et m'empare de ses coursiers:
« c'étoit le brave Moulius, gendre du roi Au-
« géas: il avoit épousé l'aînée de ses filles, la
« blonde Agamède, qui connoissoit toutes les
« plantes salutaires que nourrit la terre féconde.
« Comme il s'avançoit, je le frappe de ma pique
« d'airain, il tombe dans la poussière; je m'é-
« lance sur son char, et parois à la tête de nos
« guerriers. Bientôt les braves Éléens fuient
« en tumulte quand ils voient renversé dans la
« poudre le héros qui commandoit leurs cava-
« liers, et le plus intrépide dans les combats. Je
« fonds sur eux, semblable à une noire tem-

« pête; je saisis cinquante chars: sur chacun
« étoient montés deux héros, qui mordirent la
« poussière, et furent terrassés par ma forte lance.
« Sans doute j'aurois exterminé les deux Mo-
« lions, foibles enfants d'Actore, si Neptune, en
« les enveloppant d'un nuage, ne les eût pas
« enlevés des batailles: ainsi Jupiter accorda
« aux Pyliens une victoire éclatante. Nous pour-
« suivons nos ennemis expirants à travers les
« campagnes jonchées de boucliers; nous enle-
« vons leurs armes superbes, et poussons nos
« coursiers jusque vers les champs fertiles de
« Buprase, non loin de la roche d'Olènes et de
« la colline Alisée: c'est là que Minerve arrêta
« nos troupes, et que j'immolai le dernier en-
« nemi. Alors les Grecs s'éloignèrent de Bu-
« prase, et retournèrent à Pylos: chacun s'écrioit:
« Honneur à Jupiter entre tous les dieux! hon-
« neur à Nestor entre tous les hommes. Tel je
« fus autrefois quand je me signalai avec nos
« guerriers; mais Achille veut jouir seul de sa
« valeur. Ah! je pense qu'il répandra bien des
« larmes quand notre armée entière sera anéan-
« tie. Mon ami, rappelle-toi ce que te recom-
« mandoit Mœnétius en ce jour où, loin de

« Phthie, il t'envoya vers Agamemnon. Le sage
« Ulysse et moi nous étions présents, et enten-
« dîmes les avis qu'il te donnoit; nous étions
« venus dans les riches demeures de Pélée pour
« rassembler les nombreux soldats de la fertile
« Achaïe. C'est là que nous trouvâmes Mœné-
« tius et toi auprès d'Achille : le vieux guerrier
« Pélée, dans l'enceinte de la cour, faisoit brû-
« ler la graisse des taureaux, en l'honneur du
« puissant Jupiter; il tenoit une coupe d'or, et ré-
« pandoit un vin noir sur l'holocauste consumé.
« Au moment où vous prépariez la chair des vic-
« times, nous parûmes sous les portiques du pa-
« lais. A l'instant Achille se lève, nous prend la
« main pour nous introduire, nous fait asseoir,
« et nous offre les mets de l'hospitalité, comme il
« est juste de les offrir à l'étranger. Après avoir
« satisfait et la faim et la soif, je tâchai, par mes
« discours, de vous engager à nous suivre; vous
« le desiriez tous les deux, et vos pères vous don-
« noient d'utiles avis : le vieux Pélée recomman-
« doit à son fils Achille de se montrer toujours
« vaillant, et de se signaler entre tous les héros;
« et voici ce que te disoit Mœnétius, fils d'Ac-
« tor : Mon enfant, Achille l'emporte sur toi par

« la naissance, mais tu es plus âgé que lui ; il te
« surpasse en force, mais tu peux lui donner des
« conseils prudents, l'avertir et le diriger : il t'o-
« béira si tu lui parles avec sagesse. Ainsi t'ex-
« hortoit le vieillard, mais, sans doute, tu l'as ou-
« blié. Maintenant porte donc ces paroles au ter-
« rible Achille, peut-être cédera-t-il à ta voix ;
« qui sait si, avec l'aide d'un dieu, tes prières ne
« toucheront pas son cœur : il est toujours salu-
« taire, le conseil d'un ami. S'il redoute un oracle,
« si son auguste mère lui apporta quelque ordre
« de Jupiter, ah ! que du moins il t'envoie suivi
« des phalanges thessaliennes, et qu'il reste en-
« core un rayon d'espoir aux enfants de Danaüs ;
« qu'il te permette de porter dans les combats
« ses armes magnifiques ; les Troyens, croyant
« voir en toi ce héros, s'éloigneroient des ba-
« tailles ; et, dans leur détresse, les malheureux
« Grecs pourront enfin respirer : ils ne deman-
« dent qu'un seul instant de repos. Avec des sol-
« dats qui n'ont point combattu, sans peine tu
« repousseras, jusque dans leurs remparts, loin
« de nos tentes et de nos vaisseaux, ces guer-
« riers accablés de fatigues. »

Ces paroles touchent le cœur de Patrocle ;

il se hâte vers les navires d'Achille, petit-fils d'Æacus ; mais lorsque, dans sa course, il arrive devant les vaisseaux du prudent Ulysse, à l'endroit où les rois assemblés rendent la justice, et où furent élevés les autels des dieux, il rencontre le fils du glorieux Évaimon, Eurypyle, qui, blessé à la cuisse, s'éloignoit des combats d'un pas mal assuré. Une sueur abondante couloit de sa tête et de ses épaules, un sang noir jaillissoit de sa profonde blessure ; mais son âme n'étoit point abattue : à cet aspect, le fils de Mœnétius est ému de pitié, et, le cœur plein d'amertume, il s'écrie :

« Ah! malheureux princes de la Grèce, falloit-
« il que, loin de vos amis, de votre patrie, vous
« vinssiez devant Ilion assouvir de votre corps
« les chiens dévorants ? Mais, dis-moi, brave et
« généreux Eurypyle, les Grecs pourront-ils ré-
« sister à ce formidable Hector ? ou succombe-
« ront-ils, domptés par le fer de ce héros? »

Eurypyle, toujours souffrant de sa blessure, lui répond en ces mots :

« Il n'est plus, ô Patrocle, d'espoir pour
« les Grecs ; ils vont périr auprès de la flotte :
« tous nos chefs les plus braves, blessés main-

« tenant, reposent sur leurs vaisseaux, et sont « vaincus sous les coups des Troyens, dont « le courage s'accroît sans cesse. Mais, Patro- « cle, prête-moi ton secours; conduis-moi jus- « qu'à mon navire; arrache le fer de ma cuisse; « et, avec une onde tiède, étanche le sang noir « qui coule de ma blessure; répands sur la plaie « ce baume salutaire qu'autrefois, dit-on, « Achille te fit connoître; ce héros, à qui Chi- « ron, le plus juste des Centaures, a enseigné « tous ses secrets. Hélas! des deux guerriers qui « soulagent nos maux, Podalire et Machaon, « l'un, blessé, étendu dans sa tente, implore « lui-même le secours d'un médecin habile; et « l'autre, au milieu des combats, s'oppose à la « fureur des Troyens. »

« Quelle sera notre destinée, s'écrie le fils de « Mœnétius? que résoudre, brave Eurypyle? « Je portois au terrible Achille les paroles du « vieux Nestor, ce sage conseiller des Grecs; « mais je ne t'abandonnerai pas dans ta dou- « leur. »

Il dit: et, prenant entre ses bras ce pasteur des peuples, il le conduit dans la tente: un ser- viteur qui les aperçoit étend des peaux de bœufs

sur la terre; Patrocle y place le héros; et, armé d'un glaive, il coupe et arrache de la cuisse le trait cruel: aussitôt, avec une onde tiède, il étanche le sang noir qui coule de la blessure; puis il applique une racine amère qu'il a broyée dans ses mains, remède salutaire qui calme toutes les douleurs. Bientôt la plaie est séchée, et le sang cesse de couler.

FIN DU ONZIÈME CHANT.

L'ILIADE.

CHANT DOUZIÈME.

TANDIS que le fils vaillant de Mœnétius soulageoit Eurypyle blessé, les Grecs et les Troyens combattoient avec ardeur; cependant le fossé qu'avoient creusé les enfants de Danaüs ne devoit plus les défendre, ni la large muraille élevée en avant de la flotte. Quand ils traçèrent ce fossé, ils n'offrirent point aux dieux de solennelles hécatombes, pour que ces remparts protégeassent leurs navires, et l'immense butin qu'ils renfermoient. Aussi cet ouvrage devint odieux aux immortels, et ne subsista pas de longues années. Tant qu'Hector conserva la vie, tant qu'Achille nourrit sa colère, et que

la ville du roi Priam ne fut point renversée, cette grande muraille qu'avoient élevée les Grecs resta inébranlable. Mais, après la mort des Troyens les plus illustres, lorsque, parmi les nombreux guerriers d'Argos, les uns eurent péri et les autres furent sauvés, lorsqu'après dix années de guerre la ville de Priam fut détruite, et qu'enfin les Grecs revirent les douces terres de la patrie, Neptune et Apollon résolurent de renverser ces remparts, en précipitant tous les fleuves impétueux qui, du haut des montagnes de l'Ida, se jettent dans le sein des mers; le Rhésus, l'Heptapore, le Carèse, le Rhodius, le Granique, l'Æsèpe, le divin Scamandre, et le Simoïs, qui couvre de ses sables profonds tant de casques, tant de boucliers, et cette foule de héros issus des demi-dieux. Apollon, pendant neuf jours, détourna les urnes de ces fleuves, et, pendant tout ce temps, dirigea leur cours contre cette muraille; Jupiter ne cessa de verser des torrents de pluie pour engloutir ces travaux dans la mer. Neptune lui-même, armé de son trident, marcha le premier, et, par l'effort des vagues, il détruisit jusqu'aux bases de pierre et de bois que les Grecs avoient posées

avec tant de peines : il aplanit le rivage jusqu'au rapide Hellespont, et ensevelit les débris de ces murs sous une plage sablonneuse. Ensuite le dieu renferma les fleuves entre les deux rives où jusqu'alors ils avoient roulé leurs ondes limpides.

Ainsi devoient s'accomplir les desseins de Neptune et d'Apollon ; maintenant le tumulte et les combats règnent autour de ces remparts, et l'on entend gémir les poutres qui soutiennent les tours. Les Argiens, courbés sous le fouet de Jupiter, se tiennent renfermés dans leurs navires, et n'osent affronter Hector, funeste artisan de terreur ; mais ce héros, comme auparavant, se précipite, semblable à la foudre. Ainsi, lorsqu'un sanglier ou un lion, roulant des yeux enflammés de colère, se retourne contre les chiens et les chasseurs, ceux-ci forment un cercle, s'opposent à sa rage, et de leurs mains s'échappent des traits nombreux ; mais l'animal magnanime n'en est point troublé, il ne prend pas la fuite ; sa vaillance le perdra. Souvent il s'élance pour rompre les rangs des chasseurs, mais par-tout où il s'élance les rangs des chasseurs se retirent. Tel Hector, volant avec ardeur au fort des com-

bats, exhorte ses compagnons à passer le fossé. Les coursiers impétueux n'osent se hasarder; ils s'arrêtent, en hennissant, sur les bords escarpés : ce large fossé les épouvante; il est aussi périlleux à traverser qu'à franchir: les deux côtés présentent une pente rapide, elle est surmontée de pieux aigus, et les fils des Grecs ont rapproché ces longs pieux pour être à leurs ennemis une forte barrière; le coursier traînant un char ne peut y parvenir, mais le fantassin brûle de tenter cette entreprise. Alors Polydamas s'approche du valeureux Hector, et lui dit :

« Hector, et vous, chefs des Troyens et des al-
« liés, il seroit imprudent de lancer nos cour-
« siers à travers ce fossé. Oui, sans doute, il est
« difficile de le franchir. Ces bords sont munis
« de pieux acérés, et encore soutenus par le mur
« qu'élevèrent les Grecs; nous ne pouvons, avec
« nos chars, ni descendre ni combattre dans cet
« étroit passage; nous y péririons tous. Si le
« puissant Jupiter médite la ruine des Grecs, et
« s'il a résolu de secourir les Troyens, ah! com-
« bien je desire qu'il accomplisse à l'instant sa
« volonté, et que nos ennemis meurent ici sans

« honneur, loin d'Argos; mais, s'ils retrouvent « leur courage, s'ils s'élancent de leurs vais- « seaux, et que nous soyons engagés dans ce « fossé profond, je ne crois pas qu'un seul guer- « rier échappe à cette attaque des Grecs pour « annoncer notre défaite dans Ilion. Écoutez ma « voix, et cédez à mes avis : que les écuyers re- « tiennent les chevaux sur le bord du fossé, et « nous, à pied, revêtus de nos armes, suivons « tous les pas d'Hector; les Grecs ne pourront « nous résister, s'il est vrai qu'ils touchent à leur « dernier jour. »

Ainsi parle Polydamas. Hector goûte ce pru- dent conseil. Aussitôt, couvert de son armure, il quitte son char; les autres Troyens abandon- nent aussi leurs coursiers, et s'élancent sur la terre à l'exemple du divin Hector. Chaque hé- ros ordonne à son écuyer de retenir ses che- vaux, et de les ranger en ordre sur le bord du fossé; ensuite les Troyens forment leurs batail- lons, et se partagent en cinq colonnes, sous les ordres de leurs chefs.

Les uns suivent Hector et le sage Polydamas; ils étoient les plus nombreux et les plus vaillants : eux, sur-tout, brûlent de renverser les murail-

les, et de combattre sur les vaisseaux; leur troisième chef est Cébrion, car Hector a laissé, pour garder son char, un écuyer moins brave que Cébrion. D'autres ont à leur tête Pâris, Alchatoüs et Agenor; le troisième corps est commandé par Hélénus et le beau Déiphobe, tous les deux fils de Priam; l'autre chef étoit Asius, héros vaillant, Asius, fils d'Hyrtacès: ses coursiers, pleins d'ardeur et d'une haute taille, amenèrent ce guerrier des campagnes d'Arisbée, non loin du fleuve Silléis. La quatrième troupe est commandée par Énée, fils d'Anchise; à ses côtés paroissent les deux fils d'Antenor, Archeloque et Acamas, habiles en tous les genres de combats. Sarpédon conduit les illustres alliés; il a choisi, pour le seconder, Glaucus et l'intrépide Asteropée; après lui, ces deux guerriers sont les plus braves des alliés; mais Sarpédon l'emportoit sur tous. Ainsi les Troyens serrent les rangs, se couvrent de leurs boucliers, et, pleins d'impatience, marchent contre l'ennemi: ils pensoient que les Grecs ne résisteroient plus, et que tous périroient auprès de leurs noirs vaisseaux.

Tous les Troyens, et leurs alliés venus des terres lointaines, s'étoient rendus aux sages avis

de Polydamas; le seul fils d'Hyrtacès, Asius, prince des hommes, ne veut point confier ses chevaux à un écuyer, et, monté sur son char, il s'élance vers les légers navires; insensé! il n'échappera pas aux fatales Parques; ces coursiers, ce char, qui font maintenant sa gloire, ne le ramèneront pas dans Ilion aux remparts élevés; et, saisi par une destinée cruelle, il tombera sous le fer du célèbre Idoménée, issu de Deucalion. Déja il se précipite à la gauche de la flotte, au lieu même où les Grecs s'enfuyoient, emportés sur leurs chars: c'est là qu'Asius dirige ses coursiers. En cet endroit les portes n'étoient point fermées ni retenues par les fortes barrières; des guerriers les laissoient ouvertes pour recevoir ceux de leurs compagnons qui, s'enfuyant des combats, cherchoient un asile au sein de la flotte. Dans sa témérité, c'est là qu'Asius pousse ses chevaux; ses soldats le suivent avec des cris perçants; ils pensoient que les Grecs ne résisteroient plus, et que tous périroient près de leurs navires. Malheureux! ils trouvent devant ces portes deux braves guerriers, illustres descendants des belliqueux Lapithes; l'un est le fils de Pirithoüs, le fort Polypœtès; l'autre est

Léontée, semblable à l'homicide Mars. Ils paroissent debout devant les portes élevées. Comme sur les montagnes, deux chênes au front superbe, attachés à la terre par de fortes et profondes racines, bravent tous les jours l'effort des vents et des tempêtes; tels ces deux guerriers, se confiant en leurs bras vigoureux, attendent Asius qui s'avance, et ne le redoutent pas. Ses soldats élèvent les larges boucliers, et marchent droit vers la muraille, en poussant de vives clameurs. Tous suivent au combat leur roi Asius, Adamas, son fils, Iamène, Oreste, OEnomaüs, et Thoon. Cependant les Lapithes, dans l'intérieur des tours, animent aussi leurs soldats à combattre pour la défense des vaisseaux; mais, dès que les Grecs voient les Troyens marcher contre les remparts, ils jettent un cri de terreur. Alors les deux héros s'avancent et combattent en avant des portes; tels deux sangliers cruels, sur le sommet des montagnes, soutiennent l'attaque impétueuse des chiens et des chasseurs : en se précipitant dans leur course vagabonde, ils déracinent les arbres et ravagent les forêts : le grincement de leurs dents retentit avec un bruit terrible, jusqu'à ce qu'un trait

leur ravisse le jour : ainsi retentit l'airain frappé de toutes parts sur la poitrine de ces guerriers. Ils combattent avec ardeur, pleins de confiance en leurs troupes, et sur-tout en leur propre courage. Du haut des tours les Grecs lancent des pierres pour défendre et eux-mêmes, et leurs tentes, et leurs légers navires. Comme la neige tombe sur les campagnes lorsque les vents impétueux, en roulant de sombres nuages, la répandent à flocons abondants sur la terre féconde, de même on voit pleuvoir une grêle de traits que lancent les Grecs et les Troyens. Les casques et les larges boucliers, heurtés par ces rochers énormes, rendent un son sourd et lugubre; alors Asius soupire, se frappe la cuisse, et, indigné, il s'écrie :

« O Jupiter, tu n'es donc qu'une divinité « trompeuse? Je ne pensois pas que les héros « de la Grèce résistassent à nos efforts et à nos « mains invincibles. Mais, tels que des abeilles « ou des guêpes au corsage mobile, qui, ayant « construit leurs ruches sur les bords d'un che- « min escarpé, n'abandonnent point leurs pro- « fonds asiles, et, résistant à leurs ennemis, dé- « fendent leur famille avec courage ; tels ces

« deux héros, quoique seuls, ne veulent point « s'éloigner des portes qu'ils ne soient immolés « ou faits captifs. »

Il dit : mais ces plaintes n'ont point fléchi Jupiter, qui, dans son cœur, ne veut combler de gloire que le seul Hector. On combattoit aux autres portes avec la même fureur; mais puis-je, semblable à un dieu, célébrer tant d'exploits? De tous côtés, autour des remparts, s'allume le feu des batailles. Les Grecs, quoique abattus par le nombre, sont forcés de combattre pour sauver les navires; et, dans l'Olympe, ils sont consumés de tristesse, les dieux qui protégent les armes des Grecs.

Cependant les Lapithes se précipitent au milieu des bataillons. Le fils de Pirithoüs, l'intrépide Polypœtès, armé de sa lance, frappe Damasus à la tête; l'airain du casque ne peut le garantir, la pointe aiguë fracasse l'os, pénètre jusqu'à la cervelle ensanglantée, et terrasse ce guerrier vaillant; il égorge ensuite Ormène et Pylon. Léontée, rejeton du dieu Mars, d'un coup de pique frappe Hippomaque, fils d'Antimachus, et déchire le baudrier de ce héros. Ensuite, tirant du fourreau son glaive étincelant,

il fond dans la mêlée, tue d'abord Antiphate, qui tombe renversé; puis il immole Ménon, Iamène, Oreste, et tous, l'un sur l'autre entassés, sont étendus à terre.

Tandis que les vainqueurs enlèvent de riches dépouilles, déja, sur les pas d'Hector et de Polydamas, s'avancent de jeunes guerriers, nombreux et vaillants; eux sur-tout desirent avec ardeur abattre les remparts, et incendier les vaisseaux; pourtant ils balancent encore: immobiles sur les bords du fossé, prêts à le franchir, un augure frappe leurs yeux : un aigle, planant dans les airs à la gauche de l'armée, emporte entre ses ongles un serpent énorme et ensanglanté; il respire encore, et n'a point oublié les combats; il se replie en arrière, et près du cou déchire l'ennemi qui le tient dans ses serres; l'oiseau, vaincu par la douleur, le rejette loin de lui sur la terre; le serpent tombe au milieu de l'armée, et l'aigle, avec des cris aigus, s'envole, emporté par le souffle des vents. Les Troyens sont glacés de crainte en voyant étendu ce dragon aux couleurs variées, présage du grand Jupiter; alors Polydamas s'approche de l'audacieux Hector, et lui dit:

« Hector, toujours, dans nos assemblées, tu « désapprouves mes sages avis. Cependant il « n'est point juste que même un simple ci- « toyen taise la vérité, soit dans les conseils, « soit dans les combats, pour augmenter ta puis- « sance. Maintenant donc je déclarerai quel « parti me semble préférable. Craignons d'atta- « quer les Grécs près de leurs vaisseaux. Voici « ce que je prévois, s'il faut en croire l'augure « qui est apparu aux Troyens prêts à franchir « le fossé. Un aigle, planant dans les airs à la « gauche de l'armée, et tenant entre ses ongles « un serpent énorme ensanglanté qui respiroit « encore, l'a rejeté avant d'arriver dans son aire, « et n'a pu le donner à ses aiglons. Ainsi, lors- « qu'avec de grands efforts nous renverserions « les portes et les murailles des Grecs, lors même « qu'ils prendroient la fuite, sans doute nous « ne reverrions plus avec gloire ces mêmes sen- « tiers, et nous laisserions sur ces bords une « foule de Troyens qu'immoleroit le fer des « Grecs, combattant pour défendre leurs na- « vires. Ainsi parleroit un devin, instruit dans « les prodiges du ciel, et les peuples obéiroient « à sa voix. »

Hector, lançant sur lui des regards furieux:
« Polydamas, dit-il, de tels discours ne sau-
« roient me plaire; tu pouvois, je pense, me
« donner un meilleur conseil: si c'est là sérieu-
« sement ta pensée, il faut que les dieux t'aient
« déja privé de la raison. Tu veux que j'oublie
« les promesses du grand Jupiter, promesses
« qu'il a confirmées du signe de sa tête, et tu
« m'ordonnes de croire au vol rapide des oi-
« seaux: je ne m'en occupe point, et m'inquiète
« peu si, à ma droite, ils dirigent leur course
« près de l'aurore et du soleil, ou si, à ma gauche,
« ils s'élancent vers l'occident ténébreux: pour
« nous, n'obéissons qu'à la volonté du grand
« Jupiter, qui règne sur les dieux et sur les hom-
« mes: le plus certain des augures c'est de com-
« battre pour la patrie. Mais pourquoi redoutes-
« tu la guerre et ses alarmes? Quand nous pé-
« ririons tous près des vaisseaux, tu ne dois pas
« craindre la mort; dans ta foiblesse tu ne sais ni
« attendre ni attaquer l'ennemi; toutefois, si tu
« t'éloignes, si par de trompeuses paroles tu dé-
« tournes quelque guerrier des combats, aus-
« sitôt, frappé par ma lance, tu perdras la vie. »

A ces mots, Hector s'avance à la tête des Troyens,

qui le suivent en poussant de longues clameurs. A l'instant, Jupiter, roi des tempêtes, envoie des montagnes de l'Ida un vent impétueux, qui porte jusqu'aux navires des Grecs un nuage de poussière ; il amollit leur courage, et comble de gloire Hector et les Troyens. Ceux-ci, pleins de confiance en ces prodiges et en leur propre valeur, essaient d'abattre les fortes murailles ; ils arrachent les créneaux, démolissent les parapets, et s'efforcent d'arracher les masses de pierres que les Grecs posèrent sur un solide fondement pour soutenir les tours. Déja elles sont ébranlées, les Troyens espèrent que les murs céderont à leurs coups, mais les Grecs n'abandonnent point le passage ; ils couvrent les parapets de leurs épais boucliers, et accablent les ennemis qui s'avancent au pied des remparts.

Cependant les deux Ajax, parcourant les tours, exhortoient les Grecs et ranimoient leur courage. A l'un ils adressent des paroles flatteuses ; à l'autre, de vifs reproches, s'ils le voient s'éloigner des combats :

« O mes amis, disoient-ils, princes et chefs
« des Argiens, vous, guerriers moins vaillants,
« et vous, guerriers moins vaillants encore, car

« tous ne sont pas égaux dans les batailles, un « même devoir est imposé à tous: c'est ce qu'il « vous faut reconnoître aujourd'hui. Qu'aucun « de vous donc ne retourne vers les navires au « bruit de ces menaces; ah! plutôt, marchez au « combat, exhortez-vous mutuellement, et puisse « Jupiter, roi terrible de l'Olympe, vous accor- « der de ne quitter la guerre qu'après avoir re- « poussé nos ennemis dans Ilion. »

Ainsi, par ces paroles, les deux héros, à la tête des Grecs, les excitent à combattre. Comme la neige tombe à flocons pressés dans la saison des frimas, quand Jupiter lance sur les mortels les traits de l'hiver: alors il calme les vents et répand la neige en abondance; elle couvre le haut des montagnes, et même leurs cimes aiguës; elle couvre les plaines fécondes, les riches travaux du laboureur; elle s'amoncelle sur les ports et les rivages de la mer écumeuse, où les vagues la dissipent bientôt, tandis que tout le reste de la terre en est enveloppé, et gémit sous le poids des tempêtes de Jupiter. Ainsi du sein des deux armées volent des pierres innombrables; les unes frappent les Troyens, les autres, lancées par les Troyens, atteignent les fils de Danaüs, et, au-

tour des remparts retentit un affreux tumulte.

Mais, sans doute, les Troyens et le vaillant Hector n'eussent jamais renversé les murs ni rompu les portes et leurs fortes barrières, si Jupiter n'avoit précipité son fils Sarpédon sur les Argiens, comme un lion sur des bœufs aux cornes recourbées. Soudain ce héros saisit un vaste et superbe bouclier d'airain, façonné par un ouvrier habile, qui le recouvrit de la dépouille épaisse d'un taureau, et qui ensuite l'entoura de nombreuses lames d'or. Sarpédon porte devant lui ce bouclier, et, balançant deux javelots, il s'avance tel qu'un lion nourri dans les forêts, et privé depuis long-temps de sa pâture; son cœur intrépide le pousse à fondre au milieu des brebis, et à franchir les murailles de la bergerie: quoiqu'il trouve les pasteurs veillant sur le troupeau avec leurs chiens et leurs armes, il ne veut point, sans avoir essayé sa valeur, être repoussé de l'étable, et, dans sa course rapide, ou il ravit sa proie, ou, aux premiers rangs, il tombe frappé par le trait que lance une main vigoureuse. Tel, plein d'un noble courage, Sarpédon, semblable aux dieux, s'élance pour abattre la muraille, et franchir les remparts: en cet in-

stant il s'adresse à Glaucus, fils d'Hippoloque, et lui dit :

« Glaucus, pourquoi dans la Lycie sommes-
« nous distingués et par les premières places dans
« les festins, et par l'excellence des viandes, et
« par de larges coupes toujours remplies? Pour-
« quoi, tous, nous honorent-ils comme des
« dieux, et cultivons-nous sur les rives du Xan-
« the un champ fertile où la vigne et le froment
« croissent en abondance? C'est pour que main-
« tenant, inébranlables aux premiers rangs,
« nous affrontions sans crainte les dangers de
« la guerre. Il faut que chacun des valeureux
« Lyciens dise : Non, ce n'est pas sans gloire
« que nos rois gouvernent la Lycie; ils se nour-
« rissent des chairs les plus succulentes; ils boi-
« vent un vin délicieux; mais leur force est in-
« vincible quand ils combattent à la tête de
« leurs soldats. Ami, si, en évitant la guerre, nous
« pouvions jouir d'une jeunesse éternelle, je ne
« combattrois pas le premier de tous, je ne te
« dirois pas d'affronter les batailles glorieuses;
« mais, puisque mille hasards nous conduisent à
« la mort, puisqu'il n'est pas donné à l'homme
« de la fuir ni de l'éviter, marchons, et, par

« notre trépas, couvrons de gloire un ennemi,
« ou qu'il soit un triomphe pour nous. »

Il dit : Glaucus obéit à ses conseils, et tous deux marchent pleins de courage, suivis d'une troupe nombreuse de Lyciens.

A leur aspect, le fils de Pétéus, Ménesthée, frissonne de crainte ; déja Glaucus et Sarpédon sont près d'attaquer et de porter la terreur sur la tour qu'il commande : il jette ses regards de tous côtés pour découvrir quelque vaillant capitaine qui puisse repousser la mort loin de ses compagnons. Il aperçoit enfin les deux Ajax, insatiables de combats, et près d'eux est Teucer, qui sortoit de sa tente. S'il les appelle, ses cris ne seront point entendus dans cet affreux tumulte : le bruit s'élève jusqu'aux cieux, aux coups dont retentissent les boucliers, les casques, et les portes : ces portes sont fermées avec soin ; mais les ennemis s'efforcent de les rompre avec violence et de pénétrer dans les remparts. A l'instant Ménesthée envoie le héraut Thoos auprès d'Ajax.

« Va, dit-il, généreux Thoos ; hâte-toi d'ap-
« peler un des Ajax, ou plutôt qu'ils viennent
« ensemble : ce parti seroit préférable à tous les

« autres. Nous sommes menacés d'une affreuse « ruine ; les chefs des Lyciens vont nous acca- « bler ; ils fondent avec une nouvelle ardeur au « sein des batailles : mais si les Ajax soutiennent « aussi les travaux de la guerre, que du moins « le fils vaillant de Télamon vienne, suivi de « Teucer, habile à lancer des flèches. »

Il dit : aussitôt le héraut obéit à cet ordre ; il parcourt les remparts des valeureux Grecs, s'arrête près des Ajax, et leur dit :

« Illustres Ajax, princes des Argiens, le fils « chéri de Pétéus vous appelle : que l'un des « deux accoure partager ses dangers, ou plutôt « venez ensemble ; ce parti seroit préférable à « tous les autres. Ce héros est menacé d'une « affreuse ruine ; les chefs des Lyciens vont « l'accabler ; ils fondent avec une nouvelle ar- « deur au sein des sanglantes batailles. Mais si « vous avez aussi à soutenir les travaux de la « guerre, que du moins le fils vaillant de Téla- « mon vienne, suivi de Teucer, habile à lancer « des flèches. »

Le grand Ajax ne résiste point ; et, s'adressant au fils d'Oïlée :

« Ajax, et toi, fort Lycomède, exhortez ici

« les Grecs à combattre avec ardeur; moi, je « volerai à travers les nouveaux périls où m'ap- « pelle Ménesthée, et reviendrai près de vous « dès que j'aurai secouru ses soldats. »

En disant ces mots, le fils de Télamon s'éloigne; son frère, Teucer, est avec lui; et Pandion, qui les accompagne, porte l'arc flexible de ce héros. Ils s'avancent derrière les remparts jusqu'à la tour que défend le magnanime Ménesthée, et s'empressent de secourir ses combattants. Déja les valeureux princes des Lyciens, semblables à un noir tourbillon, escaladoient les murailles. Ajax et Teucer s'avancent pour les combattre; un grand bruit se fait entendre.

D'abord Ajax immole un guerrier ami de Sarpédon, le brave Épiclée; il le frappe d'une roche raboteuse qu'il trouve sur la muraille près des créneaux élevés: un homme, tels qu'ils sont de nos jours, fût-il à la fleur de son âge, la soulèveroit à peine de ses deux mains; Ajax l'élève, la lance dans les airs; elle brise le casque ondoyant, et fracasse la tête du guerrier: semblable à un plongeur, il tombe du haut de la tour, et son âme l'abandonne. Teucer, du haut des remparts, dirige un trait qui atteint l'intré-

pide fils d'Hippoloque, Glaucus, dont il aperçoit le bras découvert, et le force de quitter les combats. Glaucus s'éloigne des murs, en cachant sa fuite; il craint que les Grecs n'aperçoivent sa blessure, et ne l'insultent par leurs discours. Sarpédon est saisi de douleur au départ de Glaucus: il le voit, et cependant n'abandonne point les combats. D'un coup de lance il frappe Alcmaon, fils de Thestor. A l'instant il retire cette lance cruelle; Alcmaon suit le fer, et tombe le front dans la poudre. Autour de lui retentissent ses armes éclatantes d'airain. Alors Sarpédon, d'une main vigoureuse, saisit un créneau, l'arrache, l'entraîne tout entier; et, découvrant le sommet de la muraille, il fraye une route à ses nombreux Lyciens.

Ajax et Teucer l'attaquent en même temps. Teucer lance une flèche qui, vers la poitrine, déchire la courroie du vaste bouclier. Mais Jupiter éloigne la mort de son fils, et ne veut pas qu'il succombe près des navires. Ensuite Ajax s'élance et frappe le bouclier. Le fer a pénétré l'armure et arrête l'ardeur du héros. Il se retire, sans toutefois s'éloigner entièrement; car,

dans son cœur, il espère encore se couvrir de gloire : alors, se tournant vers ses troupes, il les anime par ces paroles :

« O Lyciens! pourquoi laisser ralentir votre « ancienne valeur? Quelle que soit ma force, il « m'est difficile, après avoir renversé ces murs, « de vous frayer seul un chemin jusqu'aux « navires; mais suivez-moi, des efforts réunis « triomphent plus aisément. »

Il dit. Tous sont saisis de honte à la voix de leur chef; et, remplis d'un nouveau courage, ils se pressent autour du roi, qui leur donne ce sage conseil. Les Argiens, de leur côté, renforcent leurs phalanges dans l'intérieur des remparts; ils redoutent un assaut terrible. Cependant les Lyciens, en rompant les murailles, n'ont pu s'ouvrir un chemin jusqu'aux vaisseaux, et les braves fils de Danaüs ne peuvent repousser leurs ennemis loin des remparts qu'ils ont envahis. Ainsi, lorsque deux hommes, une mesure à la main, contestent avec chaleur pour les limites d'un héritage, chacun, dans un étroit espace, dispute ses droits : de même les combattants ne sont plus séparés que par les créneaux; de toutes parts, sur la poitrine des soldats, re-

tentissent et les écus légers et les boucliers arrondis. Plusieurs guerriers sont percés par l'airain cruel; les uns, en fuyant, sont frappés entre les deux épaules restées découvertes; mais le plus grand nombre reçoit la mort à travers les épais boucliers. Les tours, les remparts, sont par-tout baignés du sang des Grecs et des Troyens; mais ceux-ci ne peuvent forcer les Argiens à la fuite. Comme une femme douée de justice, et que nourrit son travail, tâche, en élevant les balances où sont placés les poids et la laine, d'en égaliser les bassins, afin d'apporter à ses jeunes enfants son modique salaire: de même se balance également le sort de la guerre et des batailles, jusqu'à l'heure où Jupiter voulut combler de gloire le fils de Priam, Hector, qui le premier franchit les remparts des Grecs. D'une voix formidable il crie à ses Troyens:

« Courage, Troyens généreux, rompez ces « murs, et portez jusqu'aux vaisseaux les flam- « mes dévorantes. »

Ainsi le héros exhortoit les siens: tous l'ont entendu; ils fondent à flots pressés sur la muraille, et montent sur les créneaux en tenant leurs lances aiguës. Hector saisit devant les portes une

pierre allongée; deux hommes vigoureux, tels qu'ils existent aujourd'hui, ne pourroient l'arracher du sol et la placer sur un char : lui l'enlève sans effort, tant le fils de Saturne la rendoit légère à ce héros. Ainsi le pasteur porte aisément, et d'une seule main, la toison de ses brebis ; il s'aperçoit à peine de ce léger fardeau : tel est Hector; il dirige cette pierre contre les portes revêtues d'ais solides, et assujetties dans l'intérieur par deux fortes poutres qu'attache un seul lien de fer; il s'approche, et, les jambes écartées, s'affermissant sur la terre, pour ne pas porter un coup inutile, il frappe le milieu des portes, et brise les gonds : la pierre tombe de tout son poids, les portes crient, les poutres ne résistent plus, et les deux battants se séparent au choc impétueux du rocher. Soudain le vaillant Hector se précipite, semblable à la nuit rapide; l'airain dont il est revêtu jette un éclat effrayant, et dans ses mains il balance deux javelots. Quel autre qu'un dieu auroit pu l'arrêter dans sa course quand il franchit les portes ; ses yeux lancent des flammes ; il se tourne vers les Troyens, les excite à escalader les murs : tous obéissent à sa voix ; les uns envahissent les remparts, et les autres

inondent les portes : les Grecs, effrayés, se réfugient dans le flanc de leurs navires, et de toutes parts s'élève un tumulte épouvantable.

FIN DU DOUZIÈME CHANT

ET DU TOME PREMIER.

BIBLIOTHEQUE ROYALE